RÉPONSES PHOTO

n°368- avril 2024

RÉPONSES PHOTO

CONCOURS
"SAISIR LE MOUVEMENT"
1 500 € À GAGNER

OÙ VA LA PHOTO ?

CHRONIQUES D'UN SECTEUR À L'ÉPREUVE

LE PORTRAIT AU COLLODION HUMIDE

LA FRANCE SOUS LEURS YEUX

Nos 10 coups de cœur de la grande commande de la BnF



EN TEST : SONY ALPHA 9 III

Esprit J.O. es-tu là ?

L 12605 - 368 - F: 7,50 € - RD

D : 8,70€ - BEL : 7,90€ - ESP : 8€ - GR : 8€
DOM S : 8€ - ITA : 8€ - LUX : 7,90€ - PORT CONT : 8€
CAN : 11,95$CAN - MAR : 86DH - TOM S : 970CFP
TOM A : 1720CFP - CH : 10FS - TUN : 22DTU.

REWORLD MEDIA

RÉPONSES PHOTO N°368 AVRIL 2024 - OÙ VA LA PHOTO ? CHRONIQUES D'UN SECTEUR À L'ÉPREUVE - LE PORTRAIT AU COLLODION HUMIDE - LA FRANCE SOUS LEURS YEUX - SONY ALPHA 9 III, ESPRIT J.O. ES-TU LÀ ?

NOUS FAISONS LA DIFFÉRENCE

LES PRODUITS ET SERVICES AFFICHANT LE SYMBOLE TIPA VOUS GARANTISSENT LA SUPÉRIORITÉ DE LEUR **QUALITÉ, CONCEPTION ET PERFORMANCE**

TIPA WORLD AWARDS 2024

Chaque année depuis 1991 les prix TIPA sont décernés aux meilleurs produits d'imagerie photo et vidéo, incluant les smartphones et les équipements pour l'impression, la retouche d'images et le display. Les TIPA World Awards sont attribués par un regroupement émérite de rédacteurs de magazines et de sites Web provenant du monde entier, dont le Camera Journal Press Club of Japan.

Visitez notre site Web pour en savoir plus sur notre organisation et sur les TIPA World Awards

www.tipa.com

RÉPONSES PHOTO

REWORLD MEDIA

ÉDITEUR
REWORLD MEDIA MAGAZINES (SAS)
40, rue Aristide-Briand, 92220 Bagneux
Directeur de la publication : Gautier Normand
Actionnaire : Reworld Media France
(RCS Nanterre 477 494 371)
Téléphone accueil : 0141335000

www.reponsesphoto.fr

RÉDACTION
Rédacteur en chef : Thibaut Godet
Chef de rubrique : Julien Bolle
Assistante de rédaction : Françoise Bensaid
Premier maquettiste : Jean-Claude Massardo
Secrétariat de rédaction : Veditеam
Ont collaboré à ce numéro : Philippe Bachelier, Pascale Brites, Adrian Branco, Benjamin Favier, Dominique-Georges Bègue, Christine Bréchemier, Carine Dolek, Patrick Lévêque, Ericka Weidmann et tous les photographes dont nous reproduisons les images.

Pour joindre la rédaction : 0141861712
(Initiale)prénomnom@reworldmedia.com

DIRECTION ÉDITION
Éditeur : Germain Périnet
Éditrice adjointe : Charlotte Mignerey

PUBLICITÉ
Directrice exécutive régie :
Élodie Bretaudeau Fonteilles (0146485223)
Directeur commercial : Thierry Roussin
Directrice de clientèle : Olivia Moreno
(0141335106)
Assistante : Christine Aubry (0141335199)

MARKETING
Giliane Douls

ABONNEMENTS ET DIFFUSION
Directrice marketing direct : Catherine Grimaud
Cheffe de groupe mkt client : Davina Champaigne
Responsable diffusion marché : Siham Daassa
Responsable diffusion : Sylvie Vendruscolo

SERVICE ABONNEMENT RÉPONSES PHOTO
59898 Lille Cedex 9
01 46 48 47 63
Du lundi au vendredi de 9 h à 19 h et le samedi jusqu'à 18 h
(prix d'un appel local)
Pour toute réclamation ou modification concernant votre abonnement, formulaire sur
www.serviceabomag.fr
Retrouvez toutes nos offres sur
www.kiosquemag.com
Abonnement annuel : 10 numéros, 75 €

FABRICATION
Direction opérations industrielles : Bruno Matillat
Chef de fabrication : Ludovic Charlet (Compos Juliot)
Photogravure/prépresse :
Sylvain Boularand

Imprimeur : Imaye, ZI des Touches,
bd Henri-Becquerel, 53022 Laval Cedex 9

Dépôt légal à parution
Prix de vente : 7,50 €
Date de parution : 7 mars 2024
N° ISSN : 1167-864X
Commission paritaire : 1125 K 85746

Affichage environnemental	
Origine du papier	Allemagne
Taux de fibres recyclées	0 %
Certification	PEFC
Impact sur l'eau	Ptot 0,016 kg/tonne

LE TRI + FACILE
BAC DE TRI
PEFC 10-31-1141
TIPA TECHNICAL IMAGE PRESS ASSOCIATION

En question

Ceux qui nous lisent depuis des années connaissent la signification de la question "Où va la photo ?" pour notre magazine. Elle fait référence aux anciens hors-séries que proposait régulièrement *Réponses Photo* et qui interrogeaient sous différentes formes l'avenir de notre secteur. Si nous nous la posons à nouveau ce mois-ci, c'est que le contexte nous semble justifié, tant la photographie paraît en mouvement aujourd'hui, mais aussi en question. Depuis celui de Laurence Franceschini en 2022, les rapports s'amoncellent pour décrire l'état actuel du secteur, et c'est au vu de celui du Comité de liaison et d'action pour la photographie (CLAP) sur les revenus des photographes, paru il y a quelques semaines, que nous avons décidé de réaliser ce numéro. Ce rapport vient nous éclairer sur un métier aujourd'hui malmené, celui de photographe. Certes, l'état préoccupant du secteur est connu depuis des années, mais l'enquête que nous livre dans ces pages Ericka Weidmann à partir de ce document est autant un état des lieux qu'un cri d'alarme de la profession. Près d'un quart des 25 000 photographes professionnels en France ne gagnent même pas l'équivalent d'un RSA par leur activité – qui, à ce niveau, ne peut plus prétendre être principale –, c'est dire !

Tout n'est cependant pas perdu. Des collectifs et syndicats se mobilisent pour alerter, et des initiatives sont prises, même par les pouvoirs publics. Parmi les bons signes du secteur, on peut compter les 200 photographes qui ont documenté la France d'après-Covid, dans le cadre de la plus grande commande publique française pour le compte du ministère de la Culture. Leurs travaux, dont nous publions certains dans ce numéro, vont prendre une place de choix à la Bibliothèque nationale de France d'ici à quelques jours. Et même les recalés (ou plutôt les "Rejetons") de cette grande commande ont trouvé les ressources pour parvenir au terme de projets longs. Depuis 2018, la photographie est représentée au ministère de la Culture. Et en ce moment même, est évoquée la création d'un statut d'artiste-auteur européen. Comme quoi, la photographie se défend et commence à être entendue !

À *Réponses Photo*, nous le savons, nous sommes un magazine de presse dite "passion". Notre rôle est avant tout de parler à tout le monde, d'accompagner chacun dans l'apprentissage d'une démarche d'auteur, de donner des conseils sur les images de nos lecteurs ou sur du matériel. L'idée est de vous informer sur tous les aspects de notre secteur, tout en vous permettant de vous évader un peu, au travers de nos sujets techniques, esthétiques ou pratiques, d'une actualité que l'on peut qualifier en ce moment d'"anxiogène" : conflits en Ukraine et à Gaza, inflation, environnement, entre autres crises qui chaque mois déferlent dans les journaux. Nous n'étions pas sûrs de faire notre une sur un tel sujet, mais il nous a paru important, pour une fois, de consacrer notre couverture à la profession et à ce qu'elle traverse, nous qui publions chaque mois les travaux de ceux qui font la photographie aujourd'hui.

Thibaut Godet

EN COUVERTURE
Photo : Aude Boissaye du studio Cui Cui
Modèle : Romane Jazouli



40 Au studio Cui Cui



108 Sigma 14 mm f/1,4



100 Sony Alpha 9 III



114 Tamron 150-500 mm f/5-6,7 Di III VC VXD

- **ÉVÉNEMENT** National Geographic 6
- **L'ESSENTIEL IMAGES** 10
- **L'ESSENTIEL MATÉRIELS** 16
- **GRAND FORMAT** 22

QUEL AVENIR POUR LA PHOTOGRAPHIE ?

- Peut-on encore vivre de la photographie ? 24
- Interview : Fannie Escoulen 30
- La photographie d'aujourd'hui et de demain en 5 tendances 32
- L'IA a-t-elle rebattu les cartes ? 36

- **REPORTAGE** Au studio Cui Cui (Procédé ancien, regard moderne) 40
- **PORTFOLIO** Regarder la France (Grande commande de la BnF) 46
- **CONCOURS PERMANENT** 68
- **LES ANALYSES CRITIQUES** 73
- **LECTURE DE PORTFOLIO** Philippe Vitry 78
  Alain Jouffray 80
  Okyanus Kar Sen 82
- **ANNONCE CONCOURS** Saisir le mouvement 84
- **FONDAMENTAUX** Développer une pellicule noir et blanc 86
- **PRATIQUE** Une photo expliquée 90
- **TECHNOLOGIE** Mieux vaut-il un bon logiciel qu'un bon appareil photo ? 94
- **TESTS** Sony Alpha 9 III 100
  Sigma 14 mm f/1,4 DG DN | Art 108
  Tamron 70-180 mm f/2,8 Di III VC VXD G2 110
  Sigma 23 mm f/1,4 DC DN | Contemporary 112
  Sigma 17 mm f/4 DG DN | Contemporary 114
  Tamron 150-500 mm f/5-6,7 Di III VC VXD 114
  Eizo ColorEdge CG2700X 115
  SanDisk G-Drive SSD 1 To 116
  LaCie Rugged Mini SSD 1 To 116
  NiSi Kit Black Mist Professional 117
  NiSi CPL TI Enhance 117
  NiSi Allure Soft 117
- **RENDEZ-VOUS** Dominique Leroux 118
- **EXPOSITIONS** 120
- **FESTIVALS** 124
- **LIVRES** 126
- **INTERVIEW FLASH** Valérie Belin 130

À L'AFFICHE DE CE NUMÉRO

FRÉDÉRIQUE FOUNÈS
Cofondatrice de l'agence Signatures et présidente du CLAP, elle nous livre les résultats de la grande enquête sur les rémunérations des photographes.



AUDE BOISSAYE
Créatrice du studio Cui Cui à Pantin, Aude Boissaye nous a ouvert ses portes pour une prise de vue au collodion humide : notre couverture du mois !



© AUDE BOISSAYE

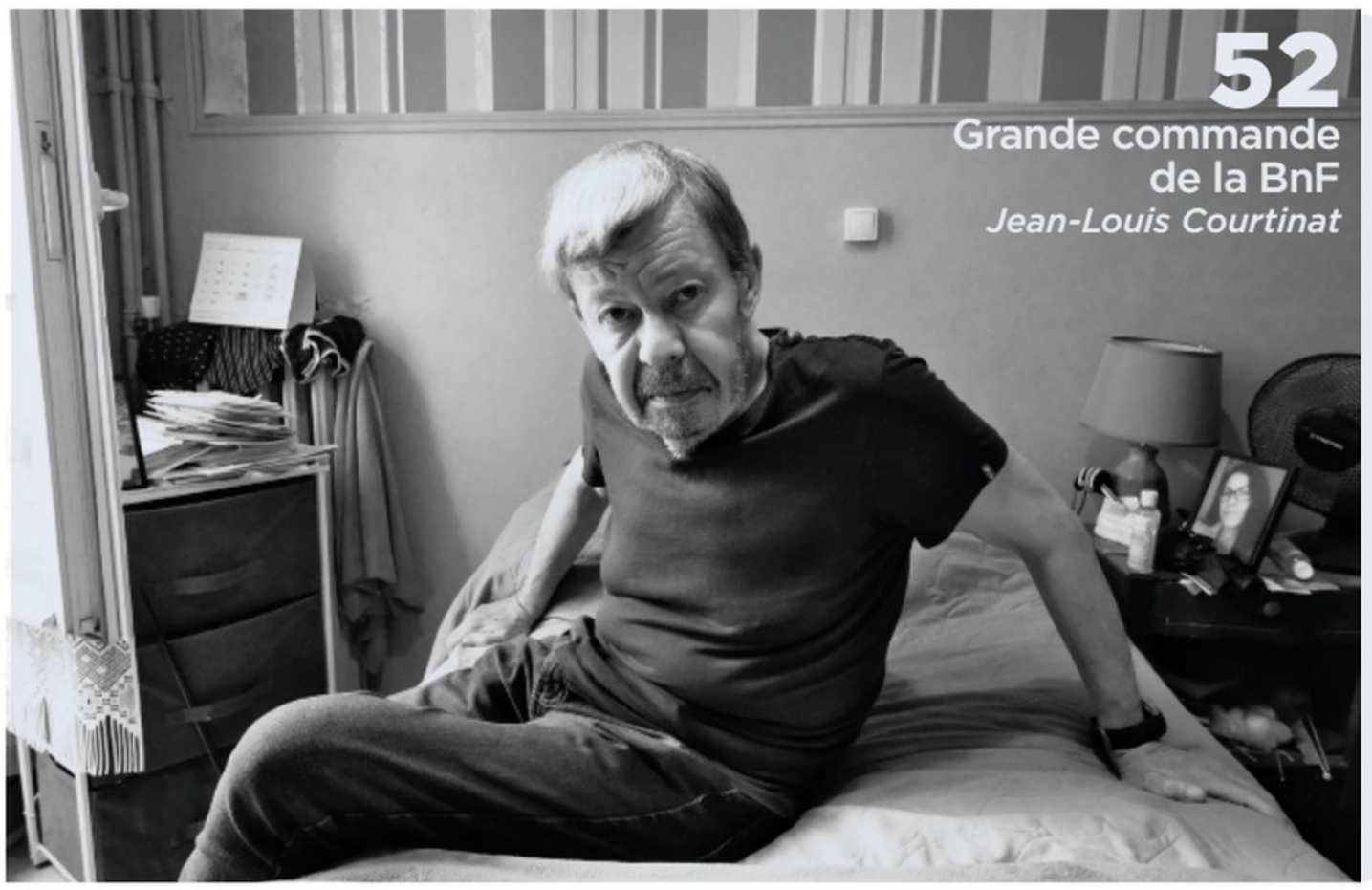
Votre bulletin d'abonnement se trouve p. 15. Pour commander d'anciens numéros, rendez-vous sur www.kiosquemag.com, site sur lequel vous pouvez aussi vous abonner.



22
Quel avenir pour la photographie ?



48
Grande commande de la BnF
Stephan Gladieu



52
Grande commande de la BnF
Jean-Louis Courtinat

HÉLOÏSE CONÉSA
Commissaire d'expositions à la BnF, dont celle de la grande commande, elle décrypte pour nous cet événement dans le cadre de notre portfolio du mois.



© DOMINIOQUE DESRUE

EMMANUELLE HASCOËT
Fondatrice de l'agence de production Fovearts et coordinatrice des expositions chez Magnum, elle aussi est commissaire de l'exposition événement à la BnF.



©JOAO PINA

DOMINIQUE LEROUX
Cet ancien ouvrier vient d'inaugurer la Maison de la photographie de Brest, seul espace public consacré à la photographie dans tout le Finistère. Rencontre.



VALÉRIE BELIN
La photographe plasticienne a été élue à l'Académie des Beaux-Arts en janvier dernier. Elle revient pour nous sur son parcours et ses inspirations.



© FRÉDÉRIC STUCIN

National Geographic

Des photographes en série

Vous vous êtes toujours demandé comment s'y prenaient les photographes de *National Geographic* pour capturer leurs meilleurs clichés ? La plateforme Disney+ lève le voile le 19 mars sur le parcours de sept d'entre eux dans la série *Photographes*. Au cours de six épisodes, ces photographes ont été successivement filmés durant leurs reportages. De quoi découvrir les incroyables coulisses de ces productions. **Thibaut Godet**



© NATIONAL GEOGRAPHIC

CI-DESSUS, COLIBRI
Ce colibri d'Anand Varma se débarrasse de la pluie comme un chien mouillé, en faisant osciller sa tête et son corps. Selon des chercheurs de l'université de Berkeley, chaque torsion dure 4 centièmes de seconde et soumet la tête de l'oiseau à 34 fois la force de gravité.

Si dans le milieu de la presse, on vous parle d'un magazine au cadre jaune, cela vous dit quelque chose ? Mais si ! Un petit format, bien connu, notamment grâce aux photos spectaculaires qui en font la couverture… Toujours pas ? Et si l'on vous dit que ce magazine mensuel d'origine américaine présente les plus grandes évolutions scientifiques ainsi que de grands reportages ? Le *National Geographic*, bien sûr ! Ce magazine fondé en 1888 est une référence, même s'il est bousculé par la crise de la presse. Aux États-Unis, l'année dernière, le titre disparaissait des kiosques et n'était plus disponible que par abonnement. Il faut dire que le magazine comptait 12 millions d'abonnés dans les années 1980, contre 2 millions aujourd'hui. Les derniers journalistes ont aussi été licenciés, la rédaction ne passant plus que par des journalistes externes. En France, le magazine, distribué par le groupe Prisma, est toujours vendu.

À l'international, la franchise National Geographic, qui comprend également un pôle télévision, est détenue par le groupe Disney, qui ce mois-ci a décidé de rendre hommage aux photographes du *National Geographic* dans une série documentaire proposée ➤

L'ÉCOLE DE LA PHOTOGRAPHIE

Depuis 1974

etpa

TOULOUSE

ÉTABLISSEMENT D'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR PRIVÉ DEPUIS 1974

BigHappy - Photo : Maxime Duhamel

sur sa plateforme Disney+. En six épisodes d'une cinquantaine de minutes, la série s'intéresse au parcours et à l'approche de ceux qui signent les images du magazine. Car si ce média comporte certaines des meilleures plumes américaines, la photographie est au cœur de son identité. Et le *National Geographic* fait toujours rêver avec les sujets longs qu'il est en mesure de financer. Anand Varma en est le parfait exemple : ce génie de la macrophotographie à qui est consacré un épisode évoque toutes les difficultés de publier dans un magazine tel que celui-ci. Ancien étudiant en biologie marine, il fait ses classes auprès de David Liittschwager, photographe qui immortalise le petit monde sur fond blanc. C'est au culot qu'Anand décroche sa première commande en proposant un travail photo sur les animaux zombies, du moins ceux contrôlés par des parasites. Et très tôt, il comprend tout l'enjeu de collaborer pour ce magazine : il s'agit à la fois de coller à la forme et au fond, avec une approche basée sur la recherche scientifique, mais également esthétique et pédagogique. De quoi

La croissance d'un embryon de poussin en time-lapse

se donner mal à la tête, surtout lorsqu'il est question de photographier des insectes ou des chauves-souris comme le fait Anand. Chaque fois, il imagine un dispositif unique pour immortaliser sous un angle nouveau son sujet, comme pour la photo du colibri que vous pouvez voir à la page précédente ou la croissance d'un embryon de poussin dans un œuf en time-lapse.

Mais tous les photographes travaillant pour le *National Geographic* ne sont pas des scientifiques dans l'âme. Le programme *Photographes* qui sort le 19 mars mettra le focus sur les différents corps de photographes œuvrant pour le magazine. Le photographe de mode Campbell Addy, les photographes spécialistes des océans et de la conservation Cristina Mittermeier et Paul Nicklen, le photojournaliste Muhammed Muheisen, le photographe portraitiste Dan Winters et le photographe d'aventure Krystle Wright ont ainsi chacun droit à un épisode. Et si la série peut paraître un peu simple par le propos, elle nous immerge parmi les plus grands faiseurs d'images de notre époque, dont on gagnerait à s'inspirer.



DAN WINTERS, connu pour le vaste éventail de sujets qu'il est capable d'interpréter, est réputé pour ses portraits inhabituels de célébrités, ses photographies scientifiques et ses reportages photojournalistiques. Il a remporté plus d'une centaine de prix nationaux et internationaux.



ANAND VARMA est un explorateur et un photographe primé basé à Berkeley, en Californie. Il a consacré des années de sa vie à développer des techniques innovantes – allant jusqu'à fabriquer une partie de son équipement – pour créer des images spectaculaires, surprenantes et intimes de la nature.



KRYSTLE WRIGHT est une photographe d'aventure, une directrice de la photographie et une réalisatrice australienne, bien qu'elle mène à présent une vie semi-nomade dans sa quête pour capturer et présenter des moments uniques de sports extrêmes, d'expéditions et d'aventures à travers le monde.



© PHOTOS : NATIONAL GEOGRAPHIC

MUHAMMED MUHEISEN est un photographe deux fois lauréat du prix Pulitzer et fondateur de l'organisation néerlandaise à but non lucratif Everyday Refugees Foundation.

UPP

UNION DES
PHOTOGRAPHES
PROFESSIONNELS



ILLUSTRATION MARGAUX BARBA

L'Union des Photographes Professionnels a pour vocation d'accompagner, représenter, informer et défendre les droits et les intérêts des photographes.
Première organisation professionnelle de photographes en France, l'UPP est le fruit de plus de 70 ans d'actions et de mobilisations qui permettent de faire connaître et de faciliter les pratiques professionnelles ainsi que les conditions de travail et la législation encadrant la profession de photographe.
L'UPP s'adresse à tous les photographes professionnels et à ceux qui ambitionnent de le devenir.

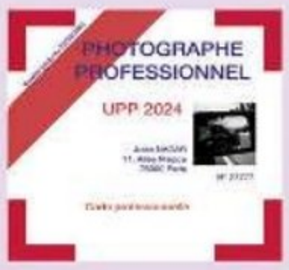
REJOIGNEZ L'UNION DES PHOTOGRAPHES PROFESSIONNELS

Pour être accompagné
Contrats-types et barèmes indicatifs pour vous aider dans votre métier.
Conseils pour le lancement et le développement de votre activité.
Juriste spécialisé à votre disposition par mail et par téléphone.

Pour exposer
Vous êtes chez vous à la Maison des Photographes.
Espace d'exposition présentant tout au long de l'année le travail des adhérents sur appel à projets et dotation de 4000 € pour le gagnant du Prix UPP.

Pour être reconnu
Carte UPP, personnalisée attestant de votre professionnalisme.
Reconnue par les organisateurs d'événements et institutions, elle peut appuyer votre demande d'accréditation. Accès aux nombreuses offres de nos partenaires.

Pour s'informer
Informations régulières sur les actualités de la profession.
Participez aux réunions d'information ou aux rendez-vous thématiques.
Séances régulières de lectures de portfolios.



Pour Adhérer : https://www.upp.photo



© MINISTÈRE DE LA CULTURE (FRANCE), MPP, DIFFUSION GRAND PALAIS RMN PHOTO

100 photos de Willy Ronis

RSF SORT SON 75E ALBUM VOUÉ AU PHOTOGRAPHE HUMANISTE

Ils auraient pu retenir 99, âge vénérable auquel s'est éteint Willy Ronis en 2009 à Paris. Mais ce sont bien 100 photos que publie comme à son habitude Reporters sans frontières (RSF) dans le cadre de son 75e album.

Né en 1910, c'est à l'âge de 22 ans que le jeune Willy Ronis va reprendre le studio photo de son père, et son œil, traverser le siècle. Il se fait connaître par ses photos du Front populaire en 1936 et couvre également les premiers congés payés, lui attribuant l'étiquette de photographe de gauche. On retient ses images de Paris, la fête, la musique, qui font partie de son œuvre, tout comme le témoignage du monde ouvrier représenté par un portrait poignant d'un mineur touché par la silicose. À partir des années 1970, son travail va tomber durant de longues années dans l'oubli. Ce n'est que tardivement que Willy Ronis reprend le devant de la scène et reçoit la reconnaissance que mérite son œuvre. *"Travailler avec lui était un bonheur. Sa rigueur morale, son intégrité n'avaient d'égales que l'extrême courtoisie de ses relations aux autres. À tous les autres, car je ne l'ai jamais vu traiter différemment puissants et misérables, en homme qui a toujours vécu en accord parfait avec les idées qu'il exprimait"*, dira à son propos Francine Deroudille, fille de Robert Doisneau.

Cet album est aujourd'hui essentiel dans l'univers de RSF. 100 % des bénéfices de cet album vendu 12,5 € et imprimé à la même adresse que *Réponses Photo* reviennent à l'association. Ils contribuent à financer pour près de 30 % ses activités.

PRIX

Ce jeune matador assis à table, entouré des peintures de son grand-père, est la photo lauréate de la première compétition photo internationale imaginée par le magazine *Time* et la Société américaine de photographie en catégorie "Portraits du monde". Une compétition autour de "l'élément humain", à laquelle 2000 photographes ont participé, dont Owen Harvey, auteur de ce cliché.



© OWEN HARVEY

En bref...

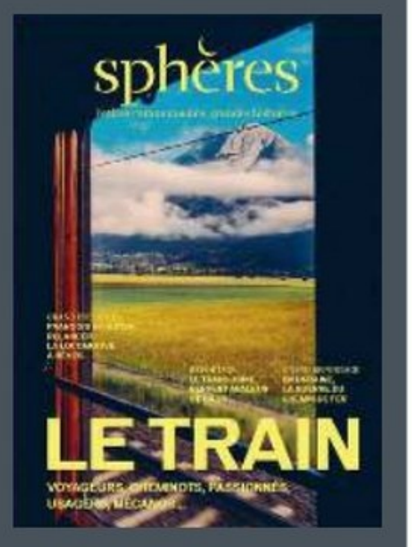
EPIC N° 13



Revue longue de photographie, descendant tout droit de feu *Epic Stories*, la revue *Epic* célèbre cette année ses 3 ans et vient de faire paraître son 13e opus. Ce magazine de 184 pages imprimé en France (Escourbiac) fait la part belle à de longs portfolios, comme ceux de Maxime Michelet, Gabrielle Duplantier, Marguerite Bornhauser ou Arthur Mercier publiés dans ce numéro.

SPHÈRES

Magazine de 144 pages s'intéressant aux communautés (les tatoués, les danseurs, les écrivains, etc.), *Sphères* vient de publier, toujours avec la photo à l'honneur, un numéro sur l'univers ferroviaire avec une diversité de sujets entraînants.



Le prochain numéro est déjà connu et traitera de la communauté des drag queens.

Environnement

Quand le Jeu de Paume fait son bilan carbone



© JEU DE PAUME

Pour la première fois et de manière volontaire, le musée du Jeu de Paume à Paris a réalisé son premier bilan carbone. L'institution basée à Paris et à Tours a produit 1 478 tonnes de CO_2 en 2022, soit 9,2 kg de CO_2 par visiteur. 69 % de l'impact est lié aux déplacements des visiteurs, dont 66 % proviennent des voyages en avion, qui ne représentent pourtant que 2 % des visiteurs. 21 % de l'impact est lié aux achats, qu'il s'agisse de matériel pour la production des expositions ou pour le fonctionnement du Jeu de Paume. À noter que pour la première fois en 2024, lors de l'exposition sur Julia Margaret Cameron, le Jeu de Paume a utilisé des cimaises écoresponsables.

Culture

Sebastião Salgado dit se retirer du terrain



© PHILIPPE BACHELIER

Dans une interview au moment de la grande exposition "Amazônia" à Paris, en 2021, Sebastião Salgado nous avait déjà dit qu'il s'agissait de son dernier grand projet. Le photographe franco-brésilien aujourd'hui âgé de 80 ans a confirmé se retirer du terrain dans une interview donnée au journal anglais *The Guardian* en février dernier. Parler de retraite serait sans doute aller trop vite en besogne car le photographe a encore nombre de choses à proposer dans les mois et années à venir. Il est par exemple engagé dans de nombreux événements comme les Sony World Photography Awards, et nous entendrons sûrement aussi parler de lui à l'occasion de la COP30 pour le climat qui aura lieu l'année prochaine à Belém, au Brésil.

TOP Santé assurance

Votre nouvelle mutuelle





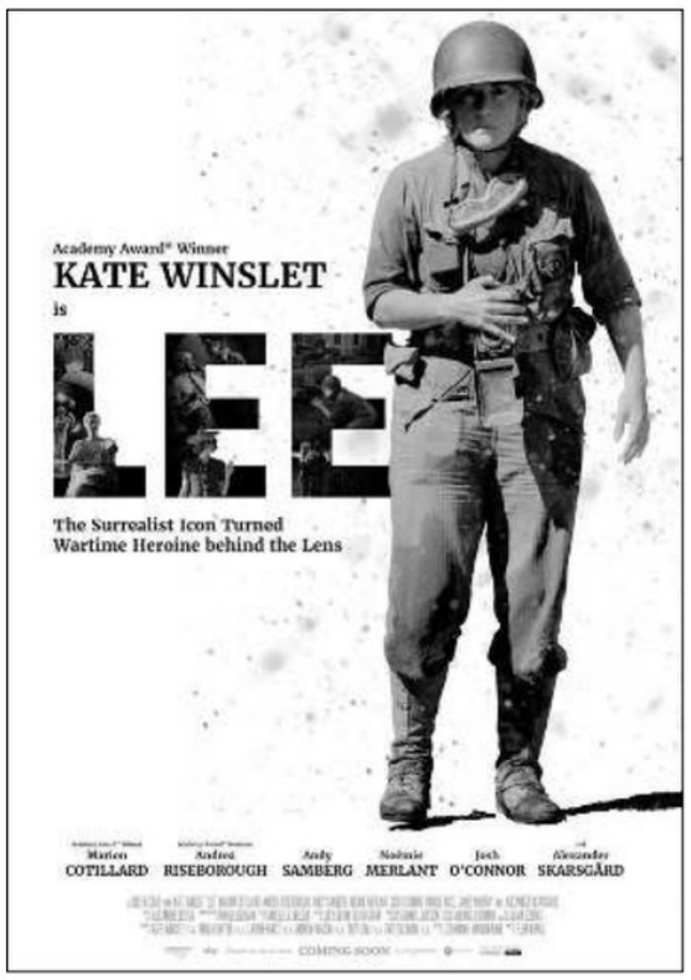
Appel GRATUIT avec un expert
Nadia de Omniiz Assurance
01 41 33 53 45

GAGNEZ DU POUVOIR D'ACHAT

*voir conditions explicatives sur le site omniiz.fr et lors de l'entretien téléphonique avec notre expert santé.
Omniiz est responsable du traitement de vos données personnelles, la gestion de la relation clients, les opérations promotionnelles et de fidélisation. En soumettant vos informations, vous acceptez nos mentions légales et notre politique de confidentialité à retrouver sur notre site www.omniiz.fr

Film

Lee Miller



Voilà plus d'un an que nous attendions une date de sortie pour le film *Lee*, une biographie de la reporter Lee Miller jouée par Kate Winslet. Si nous n'avons toujours pas de date pour l'Hexagone, celle de la sortie aux États-Unis est désormais connue : le 20 septembre. Espérons que celle-ci s'aligne avec la France !

Culture

Le cachet Agnès Varda



En 2023, la cinéaste et photographe franco-belge Agnès Varda avait fait l'objet d'une grande exposition aux Rencontres d'Arles l'an passé. À l'occasion des 5 ans de sa disparition, La Poste a édité un timbre à son effigie. Il s'agit d'une photo de Didier Doussin sur laquelle on voit l'artiste accompagnée de son chat, Zgougou. Le timbre, tiré en 702 000 exemplaires et d'une valeur faciale de 1,96 €, sera officiellement lancé le 2 avril.

CULTURE


© ANNIE LEIBOVITZ

Alors qu'Annie Leibovitz est attendue le 20 mars à Paris pour son entrée à l'Académie des beaux-arts (en tant que membre associé étranger), la photographe américaine fait en ce moment parler d'elle d'une tout autre manière. Elle a en effet été sélectionnée par Ikea pour une résidence dont le but est de proposer *"un voyage créatif à travers sept pays, avec à la clé 25 portraits personnels qui reflètent la vie authentique des gens chez eux"*. Pourquoi cette thématique ? *"Un récent rapport montre que jusqu'à 48 % des personnes dans le monde estiment que leur vie à la maison n'est pas régulièrement représentée dans les médias"*, indique la marque. Si l'ensemble de sa production doit être à présent dévoilé, Ikea n'avait publié à l'heure de notre bouclage que deux images de l'artiste. De quoi nous faire languir !

90 ans de Fujifilm

Fondée en 1934 au Japon, la marque Fujifilm vient comme son nom l'indique du mont Fuji, volcan emblématique de l'archipel nippon. Elle produit durant ses premières années uniquement de la pellicule avant peu à peu de s'ouvrir au matériel photo argentique, avec quelques appareils de renom toujours recherchés comme son Texas Leica (Fuji GW690 III). Un héritage qui se retrouve aujourd'hui dans les appareils photo numériques, car si la marque vend encore des pellicules, elle a créé des profils colorimétriques dans ses appareils pour simuler le rendu de ses films.



Culture

200 tirages de Raymond Depardon


© RAYMOND DEPARDON/MAGNUM PHOTOS

Il y a deux ans, Raymond Depardon avait déjà exposé à Montpellier de grands tirages de sa série *Communes* au Pavillon populaire. Cette fois, c'est au musée Fabre (musée des beaux-arts) que le photographe de l'agence Magnum revient. Il vient de faire don de 200 tirages à l'institution, qui détient également des œuvres de Pierre Soulages. Cet ensemble constitué de trois séries du photographe, *Rural*, *Son œil dans ma main* et *Communes*, fera l'objet d'un accrochage durant la saison 2025-2026. Le maire de Montpellier, Michaël Delafosse, a profité de l'annonce pour déclarer que d'ici à quelques années, une carte blanche serait confiée à Raymond Depardon au Pavillon populaire.

Culture

À l'Académie



© FRÉDÉRIC STUCIN

Depuis l'élection de Françoise Huguier à l'Académie des beaux-arts, il restait toujours un fauteuil vide à la section photographie. C'est la plasticienne Valérie Belin qui a été élue cet hiver et dont vous retrouverez l'interview page 130 de ce numéro. Autre nomination, cette fois pour remplacer Bernard Perrine au poste de correspondant : c'est l'actuel rédacteur en chef de *Fisheye*, Éric Karsenty, qui prendra la relève.

20 ans de Flickr

La plateforme de partage d'images, pionnière dans ce secteur, a été créée en 2004 par une société canadienne et s'est imposée comme un incontournable pour diffuser ses images jusqu'à se faire dépasser dans les années 2010 par Facebook puis Instagram. Depuis 2018, Flickr est détenu par le groupe spécialisé dans l'hébergement de photos SmugMug.

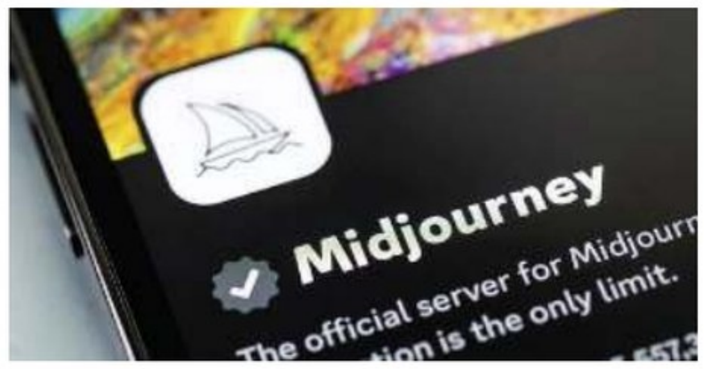
PODCAST

Nos collègues et amis de Faut pas pousser les ISO repartent pour une 8e saison de leur podcast lancé en 2020. En préparation au moment de notre bouclage, nous savons qu'un des épisodes traitera des photographes de montagne.

FAUT PAS POUSSER LES ISO

Technologie

Ni Trump ni Biden par Midjourney?



Avec l'élection présidentielle cette année aux États-Unis, les craintes de partage massif de fausses informations semblent plutôt fondées. Voilà pourquoi Midjourney, l'un des programmes de génération d'images par IA, réfléchit sérieusement à refuser les requêtes durant une année concernant les deux candidats pressentis à la Maison-Blanche, Joe Biden et Donald Trump. Le programme dispose déjà dans ses conditions d'utilisation : *"Vous ne pouvez pas utiliser les services pour générer des images pour des campagnes politiques ou pour tenter d'influencer le résultat d'une élection."*

CONCOURS INTERNATIONAL 2024 DE PHOTO NATURE

MONTIER FESTIVAL PHOTO

INSCRIPTIONS

DU 1ER MARS AU 30 AVRIL

Moins de 16 ans

et plus de 16 ans

9 catégories photo

1 catégorie vidéo

40 000 € DE LOTS

CONCOURS.PHOTO-MONTIER.ORG

La Région Grand Est

Photo : © Yohann BERRY – « Pierres précieuses », prix « Oiseaux sauvages » au Concours Photo Montier 2023

Télévision

Dans les pas d'Olivier Roche



© FRANCE TÉLÉVISIONS

Nous avions publié son travail *De béton et de lumière* dans nos pages en 2018. Le photographe Olivier Roche prépare depuis un nouveau projet de photographie architecturale sur l'abbaye de Jumièges (Seine-Maritime) et a été suivi à cette occasion par les équipes de France Télévisions. Le documentaire de 14 minutes est prévu pour être diffusé ce mois-ci sur TV5 Monde dans le cadre de la série *Terra artistika* (2 saisons) et sera disponible en replay.

Prix

La photo animalière de l'année



© NIMA SARIKHANI

Cette photo d'un ours polaire endormi a fait des émules sur les réseaux sociaux. Elle vient de remporter le prix du public du Wildlife Photographer of the Year, prestigieuse compétition organisée par le Muséum d'histoire naturelle de Londres. *"Alors que le changement climatique est le plus grand défi auquel nous sommes confrontés, j'espère que cette photographie inspire également l'espoir. Il est encore temps de réparer les dégâts que nous avons causés"*, a déclaré Nima Sarikhani, le photographe. Quelque 75 000 personnes à travers le monde entier ont voté pour cette photo, un record pour ce concours qui fêtait sa 59e édition.

PRIX



© PIERRE DE VALLOMBREUSE

En ce mois de mars, plusieurs appels à candidatures sont en cours, à commencer par le prix Viviane Esders, qui vise les photographes de plus de 60 ans. Il gratifie chaque année un parcours déjà reconnu mais qui mérite aujourd'hui d'être remis en lumière. La dotation s'élève à 60 000 €, et les dossiers sont à déposer d'ici au 29 avril. Cette fois réservé aux femmes photographes, le prix Virginia, qui a lieu tous les deux ans, redémarre. Ce prix doté de 10 000 € récompensera un travail photographique, hors commande presse et publicitaire, inédit en France. Les candidates ont jusqu'au 7 mai pour envoyer leurs images. Pour les photographes documentaires de moins de 30 ans, l'appel à candidatures pour la bourse Laurent Troude se finit le 22 mars. Enfin, du côté de l'édition, la bourse SAIF/Benoît Schaeffer pour l'édition photographique, dotée de 10 000 € et vouée à la publication d'une monographie d'un photographe de presse, termine son appel le 30 avril.

500 000 photos de *Libération*

Après trois déménagements en huit ans, le journal a fait don cette année, à l'occasion de ses 50 ans, de la majeure partie de ses photos aux Archives nationales. Ces tirages de presse retracent l'histoire des années 1970 à 2000 à travers le prisme des productions photo du quotidien de gauche. Ce fonds rejoindra les 32 fonds existants d'organes de presse, construits grâce aux dons, comme ceux du *Parisien* et du *Monde*. Il faut d'ici là que l'ensemble des documents soit classé et archivé. Un travail fastidieux déjà commencé.

JEU



Photo Tour est un jeu de plateau qui vient de terminer son lancement en financement participatif. Son principe? Au travers de 58 cartes, il propose une exploration photographique de l'Amérique et du Canada. Nous ne savons pas pour l'instant si ce jeu lancé à 42 € sera distribué ou adapté en France.

Réseaux sociaux

Donald Trump polydactyle



Un Donald Trump priant à l'église dans une ambiance baignée de lumière… Une bonne image pour l'ancien président américain en campagne, n'est-ce pas? Sauf que cette image repartagée par son compte sur son réseau social Truth Social (*"truth"* signifiant "vérité") présente un peu trop de doigts pour être vraie : les six doigts de Donald Trump dans cette image révèlent qu'elle a été générée par IA. Preuve que cette technologie risque bien de s'immiscer dans les élections américaines.

ABONNEZ-VOUS À RÉPONSES PHOTO



Photos non contractuelles

5€ PAR NUMÉRO
AU LIEU DE ~~8,25€~~

Scannez-moi

- 10 numéros par an
- La version numérique offerte sur KiosqueMag

VOTRE ABONNEMENT ACCESSIBLE SUR TOUT SUPPORT.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Complétez le bulletin et le retourner sous enveloppe affranchie à : Réponses Photo Abonnements 59898 Lille cedex 9

1 JE CHOISIS MON OFFRE D'ABONNEMENT ET MON MODE DE PAIEMENT :

 # M005 # D1363498

☐ **La formule liberté** **-39%**

5 €/numéro, 10 numéros par an au lieu de ~~8,25 €~~*
+ la version numérique offerte sur KiosqueMag.com

Je remplis le mandat ci-dessous accompagné de mon RIB.
Résiliable à tout moment sans frais.
Après 1 an, je serai prélevé de 5,99€/numéro. **(1)**

☐ **La formule annuelle** **-28%**

59€/par an, 10 numéros au lieu de ~~82,50 €~~*
+ la version numérique offerte sur KiosqueMag.com

Mon abonnement se renouvellera automatiquement à date anniversaire sauf résiliation de ma part. Je remplis le mandat ci-dessous accompagné de mon RIB ou je joins un chèque (sans scotch ni agrafe) à l'ordre de Réponses photo. **(2)**

Je complète l'IBAN ci-dessous à l'aide de mon **Relevé d'Identité Bancaire (R.I.B) à joindre.**

IBAN : ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐

Vous autorisez Reworld Media Magazines à envoyer des instructions à votre banque pour débiter votre compte, et votre banque à débiter votre compte conformément aux instructions de Reworld Media Magazines. Créancier : Reworld Media Magazines 40 Avenue Aristide Briand 92220 Bagneux France. Identifiant du créancier : FR 05 ZZZ 489479

Date : ☐☐/☐☐/☐☐☐☐
Signature (obligatoire) :

Plus rapide, simple et 100% sécurisé !

En vous rendant directement sur : **bit.ly/abo-rp-368**
ou en scannant le QR code ci-contre

KiosqueMag Disponible sur kiosquemag.com

2 J'INDIQUE LES COORDONNÉES DU BÉNÉFICIAIRE DE L'ABONNEMENT :

Nom** : ☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐ Prénom** : ☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐

Adresse postale** : ☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐

ZOOM 24×36

Sony lance un 24-50 mm f/2,8

Ce zoom trans-standard se dote d'une plage de focales inédite chez Sony, associée à une large ouverture constante. De quoi proposer un zoom de base léger et relativement abordable.



Si les zooms 24-70 mm f/2,8 sont légion, y compris chez Sony, une plage réduite de 24-50 mm est moins commune. De tels zooms existent déjà chez Canon et Nikon, mais il s'agit de modèles d'entrée de gamme très compacts associés à de petites ouvertures glissantes. Ce nouveau Sony, lui, conserve une luminosité constante de f/2,8. L'intérêt de ce FE 24-50 mm f/2,8 G? Il se veut lui aussi relativement maniable et léger, avec ses 92 mm de long, ses 75 mm de diamètre et son poids limité à 440 g. À titre de comparaison, le Sony 24-70 mm f/2,8 GM II mesure 120 mm de long et 88 mm de diamètre et pèse 695 g. Ce nouveau venu est également plus court que le trio de zooms f/4 de la marque (20-70, 24-70 et 24-105 mm). Un gain en confort non négligeable qui promeut ce nouveau 24-50 mm au candidat d'objectif de base pratique et lumineux. Il faudra se passer des focales supérieures du 24-70 mm f/2,8, ce qui reste moins critique qu'en grand-angle, puisque l'on peut toujours recadrer une image. Il est équipé de deux moteurs autofocus linéaires, à mise au point interne, adaptés aussi bien à la photographie (rapidité) qu'à la vidéo (souplesse). Sony indique que ceux-ci peuvent fonctionner en continu lors des rafales de 120 i/s de l'Alpha 9 III. L'objectif se distingue par sa distance de mise au point très courte de 18 cm en focale 24 mm (29 cm au 50 mm), autorisant un taux de grandissement de 1:3.

Poids et tarif contenus

Sa grande ouverture est assurée par un diaphragme à 11 lamelles pour des flous d'arrière-plan esthétiques. La bague d'ouverture peut passer d'une rotation avec clics (photo) à une rotation continue (vidéo). L'optique n'est pas stabilisée mais est compatible avec les modes avancés de stabilisation des boîtiers de la marque, ainsi qu'avec la correction de focus breathing. Sony promet une qualité d'image sans concession, grâce à l'emploi de 2 lentilles ED à très faible dispersion et de 4 lentilles asphériques, même s'il faudra compter sur la correction intégrée aux boîtiers pour éliminer la distorsion. Cet objectif sera commercialisé en avril au tarif assez contenu de 1 300 €. Pour rappel, le prix d'un 24-70 mm f/2,8 GM II est de 2 400 € quand celui d'un 16-35 mm f/2,8 GM II est de 2 700 €.





© PHOTOS : PASCALE BRITES

Ce zoom reste très compact pour un f/2,8 constant, même s'il s'étend en position grand-angle.

ACCESSOIRE

UNE TÊTE BIEN DROITE

3 Legged Thing lance une tête de trépied équipée d'un système de mise à niveau rapide. La LevelHed se monte sur tout trépied doté d'un filetage standard 3/8"-16. Son niveau à bulle permet d'obtenir un horizon bien droit sans avoir à ajuster chaque colonne d'un trépied, et ce, même sur des terrains difficiles. Elle est munie d'un filetage standard 1/4"-20 pour le montage direct d'un appareil photo ou d'un téléobjectif et offre une rotation panoramique à 360° très précise. Elle est disponible en deux coloris au tarif de 125 €.



Transport

Sacs à dos Wandrd

La marque néerlandaise Wandrd est apparue chez les revendeurs français, avec notamment les deux sacs à dos Transit Travel 35L et 45L, chacun étant décliné en deux finitions : noir ou vert. Ils sont destinés à un voyage de trois jours ou plus, avec en option le Camera Cube, coffre rembourré adapté au transport du matériel photo. Les deux sacs disposent de nombreuses poches, dont une pour un portable de 16 pouces et une autre pour trépied avec une sangle d'attache. Ils possèdent aussi des poignées sur les côtés et des accès latéraux avec un système de verrouillage rapide. Tarifs : 298 € pour le 35L et 328 € pour le 45L (348 et 384 € avec le Camera Cube).





Objectifs

Un 28 mm pour Leica

Le nouveau Nokton 28 mm f/1,5 Asph VM fabriqué par Voigtländer pour les boîtiers Leica M est disponible en France. Appartenant à la Vintage Line de la marque, il est décliné en deux modèles différents par leur design et les matériaux utilisés, et donc leur poids et leur prix : Type I en aluminium (250 g, 1 050 €) et Type II en laiton (330 g, 1 150 €), chacun étant proposé en deux finitions, noir ou argent. Ces objectifs 24×36 lumineux sont à mise au point et ouverture manuelles mais disposent d'un couplage avec le télémètre des Leica M et de contacts pour la communication avec le boîtier.
La formule optique à 10 lentilles devrait assurer une excellente qualité d'image.

INSOLITE

COMPARTIMENT SECRET

Polar Pro sort les Defender Body Cap, des bouchons de boîtier qui se fixent sur la monture (Canon RF/EF, Nikon Z et Sony E) afin de protéger l'appareil et son capteur, tout en permettant de dissimuler une carte SD, une carte CFexpress type A ou un antivol AirTag d'Apple. Tarif : 47 €.





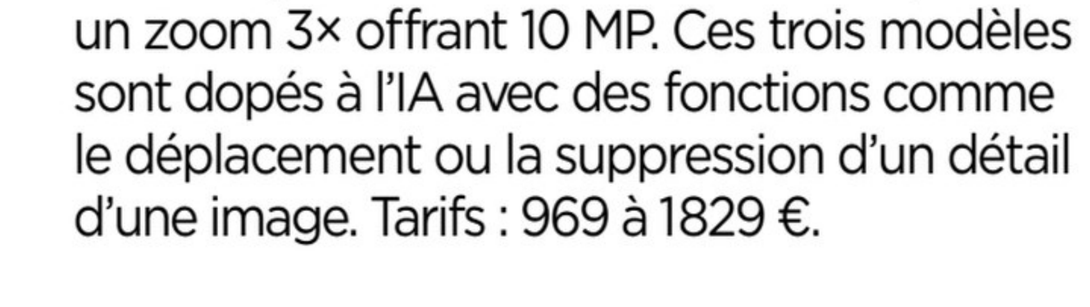
Macro

Vision périscopique

Après la sortie de son étonnant objectif macro tubulaire 2×, AstrHori vient d'en lancer une version à tube périscopique orientable à 90°. Le nouveau 18 mm f/8 Macro Probe 90° reste destiné aux hybrides APS-C Sony E, Fuji X, Nikon Z Canon EOS RF ainsi qu'aux hybrides micro 4/3 Panasonic et OM System. Avec sa tête orientable munie d'une couronne de LED, il peut atteindre des sujets inaccessibles autrement, y compris sous l'eau car il est étanche jusqu'à 25 cm de profondeur. Une fois monté, l'objectif mesure 47 cm de long. Son prix : 1 050 €.

SMARTPHONE

DÉBAUCHE D'IA CHEZ SAMSUNG



Le constructeur coréen lance son nouveau trio de smartphones haut de gamme, les Galaxy S24, S24+ et S24 Ultra, qui diffèrent par leurs objectifs et leurs capteurs. La palme revient au S24 Ultra, équipé de quatre objectifs, dont un grand-angle stabilisé ouvrant à f/1,7 et associé à un capteur de 200 MP, ainsi que de deux zooms optiques, un 5× placé devant un capteur de 50 MP et, comme les deux autres S24, un zoom 3× offrant 10 MP. Ces trois modèles sont dopés à l'IA avec des fonctions comme le déplacement ou la suppression d'un détail d'une image. Tarifs : 969 à 1829 €.



MOYEN FORMAT

100 MP, façon Hasselblad

La marque suédoise lance le CFV 100C, un nouveau dos à très haute définition qui pourra s'adapter sur la platine hybride 907X ou sur d'anciens boîtiers argentiques.



On se souvient du 907X 50C, "hybride" moyen format concocté par Hasselblad comprenant en fait un dos numérique de 50 MP (le CFV 50C) pouvant fonctionner avec ses optiques modernes XCD (destinées à la base aux boîtiers hybrides X1D et X2D) par le biais d'une fine platine (907X). L'intérêt? Ce dos 50 MP au look vintage pouvait aussi s'adapter à l'arrière des boîtiers argentiques historiques V de la marque. Tout comme l'hybride "tout-en-un" X2D 100C a doublé sa définition par rapport au X1D 50C, l'appareil modulaire 907X passe à son tour en version 100 MP grâce à l'arrivée du dos CFV 100C.

Gain en définition et en réactivité

Ce nouveau modèle apporte un gain considérable en taille d'image, mais aussi en précision et en vitesse de mise au point. Il intègre en effet un autofocus à détection de phase sur 294 points couvrant 97 % de la surface de l'image et doté de la détection de visage. Des caractéristiques proches de celles du X2D 100C. Ce dos numérique dispose également d'un espace de stockage de 1 To sur SSD, qui permet si besoin de se passer de l'usage du stockage sur carte CFexpress de type B. Ce dos CFV 100C autorise la prise de vue en rafale de 3,3 i/s sur 14 bits en format Raw. Il est aussi capable de capturer des Raw en 16 bits, offrant une imposante dynamique de 15 IL à la sensibilité minimale de 64 ISO, sensibilité qui peut monter par ailleurs jusqu'à 25 600 ISO. Rappelons que l'obturation est prise en charge par les objectifs de la gamme XCD avec leur obturateur intégré fournissant une plage allant de 68 min à 1/4000 s. Mais le dos XFV 100C est également pourvu d'un obturateur électronique prodiguant une plage allant de 68 min à 1/6000 s. Autre nouveauté, le 907X bénéficie à présent d'un adaptateur pour griffe porte-flash (au standard Nikon ou Profoto) qui permet une synchro à haute vitesse de 1/4000 s. Pour contrôler la prise de vue, on dispose d'un écran tactile de 3,2" pouvant s'incliner à 40 et 90°. La batterie offre une autonomie de 420 images et se recharge sur un port USB-C 3.1 Gen 2, très rapide pour le transfert des photos, avec le logiciel Phocus pour Mac et PC. Le 907X/CFV 100C est vendu au prix de 7800 €. Un viseur optique est disponible en option (500 €), ainsi qu'une poignée pourvue de multiples boutons de contrôle (750 €).



Ce dos peut se connecter au 907X, aux boîtiers argentiques V et aux chambres grand format.

ÉQUIPEMENT

DES GANTS 100 % PHOTO

PGYTech lance une gamme de gants conçus pour la prise de vue en basse température. Les mitaines Fingerless (35 € environ) sont adaptées aux temps "frais", les Professional (50 € environ) aux températures allant jusqu'à –10 °C avec leur ouverture magnétique rapide à l'extrémité de trois doigts, et enfin les Master (130 € environ), à la fois gants et moufles chauffés, à des conditions extrêmes allant jusqu'à –35 °C.



Effets spéciaux

Fumigène Rollei

Pour créer des ambiances embrumées, voire enfumées sur vos prises de vues, Rollei lance le SmokeMaster Pro, fumigène miniature. Pilotable en direct ou par télécommande, il génère différents types de fumées et de brouillards avec ses multiples accessoires. Compact, il ne mesure que 16 × 8 × 5 cm et ne pèse que 360 g. Il offre une autonomie de 18 min et utilise un liquide inoffensif à base de glycérine (VG) et de propylène glycol (PG). On peut créer de nombreux effets, comme une brume diffuse et fine répartie uniformément dans toute une pièce ou des nappes plus statiques. Son prix : 200 €.



RÉPONSES PHOTO

SÉJOURS

NOUVEAUTÉ

SPLENDEURS DU MAROC

De Marrakech à Essaouira

DU 6 AU 11 JUIN 2024

EN PARTENARIAT AVEC ARTS ET VIE VOYAGES CULTURELS

- Cette aventure de 6 jours vous conduira au cœur de 2 villes légendaires du Maroc : **Marrakech**, la ville Ocre et **Essaouira**, la mariée de l'Atlantique. **Un guide culturel francophone et un accompagnateur dès Paris seront présents pendant toute la durée du voyage.**.
- Des **visites** qui vous conduiront à travers les **trésors culturels** incontournables des deux villes et qui vous permettront de vous imprégner de leur **ambiance unique.**
- Un **voyage en petit groupe** (entre 20 et 35 pers max), pour en apprécier toute l'essence !
- Un programme **conçu spécialement pour nos lecteurs**, à partir de **1459 €/pers en tout inclus** au départ de Paris

Téléchargez la documentation sur www.voyages-lecteurs.fr/rp

OU Informations & réservations 01 40 43 20 21 en précisant **RÉPONSES PHOTO** du lundi au vendredi de 9h à 12h30 et de 14h à 17h.

OU Demandez votre brochure sans engagement à : Réponses Photo - Splendeurs du Maroc - 59898 Lille Cedex 09

M086 # L1598887

Code article : 702324

Nom* : ..... **Prénom* :** .....

Adresse* : .....

CP* : |_|_|_|_|_| **Ville* :** ..... Tél.: |_|_| |_|_| |_|_| |_|_| |_|_|

email : .....
(Utile pour recevoir nos bons plans Croisières et Voyages)

Date de naissance : |_|_| |_|_| |_|_|_|_| (pour fêter votre anniversaire)

Avez-vous déjà effectué une croisière ou un voyage ☐ OUI ☐ NON

☐ Je ne souhaite pas recevoir les offres Réponses Photo et Voyages Lecteurs sur des produits et services similaires à ma commande par la Poste, e-mail ou téléphone. Dommage !

☐ Je ne souhaite pas que mes coordonnées postales et mon téléphone soient communiqués à des partenaires pour recevoir leurs bons plans. Dommage !

* A renseigner obligatoirement pour traiter votre demande. Les informations recueillies à partir de ce formulaire font l'objet d'un traitement informatique fondé sur votre consentement et destiné à Reworld Media France SAS en sa qualité de responsable de traitement. Les finalités poursuivies sont l'envoi de la brochure et les offres relatives aux voyages avec nos partenaires si vous y consentez. L'inscription au voyage implique l'acceptation des conditions générales et particulières de vente de Arts et Vie au dos du bulletin de réservation joint à la brochure. Les informations demandées sont destinées à la société REWORLD MEDIA MAGAZINES (Voyages Lecteurs) à des fins de traitement et de gestion de votre commande, de la relation client, des réclamations, de réalisation d'études et de statistiques et, sous réserve de vos choix, de communication marketing par Voyages Lecteurs et/ou ses partenaires par courrier, téléphone et courrier électronique. Vous bénéficiez d'un droit d'accès, rectification, d'effacement de vos données ainsi que d'un droit d'opposition en écrivant à RMM-DPD, c/o service juridique, 40 avenue Aristide Briand – 92220 Bagneux, ou par mail à dpd@reworldmedia.com. Vous pouvez introduire une réclamation auprès de la CNIL - www.cnil.fr. Pour en savoir plus sur la gestion de vos données personnelles, vos droits et nos partenaires, consultez notre politique de Confidentialité sur www.voyages-lecteurs.fr - Photographies : © istockphoto.com

RÉPONSES PHOTO

ARTS ET VIE VOYAGES CULTURELS

COMPACT APS-C

Le Fuji X100 passe en version VI

Le fameux compact de Fuji se dote enfin d'un stabilisateur intégré et améliore encore sa qualité d'image et son autofocus. Voici l'essentiel.



Quatorze ans déjà que le compact X100 est apparu, qui s'est vite imposé comme l'outil idéal de nombreux photographes, surtout pour ceux qui pratiquent la street photo. Limitée à une focale de 23 mm ouvrant à f/2 (un 35 mm en équivalent 24×36), la série se distingue par son design intemporel élégant et fonctionnel, avec notamment son viseur mixte optique ou électronique, et sa qualité d'image toujours en progrès. On déplorait cependant jusqu'ici l'absence de stabilisation intégrée, restreignant légèrement les possibilités de l'appareil en basse lumière à main levée. Cette version VI apporte enfin cet équipement apparu sur d'autres boîtiers Fuji ces dernières années. Ce stabilisateur, fonctionnant par déplacement du capteur sur 5 axes, offre selon la marque un gain très confortable de 6 vitesses avant le flou de bougé. Il compromet en revanche un peu le poids de l'appareil puisque le X100 passe de 478 à 521 g, tout en s'épaississant de 2 mm. Son apparence change par ailleurs très peu avec cette version VI, on note juste le déplacement d'une touche à l'arrière pour faciliter le pilotage, l'abandon de la pastille rouge sur le sélecteur de visée à l'avant ainsi qu'une poignée légèrement plus marquée pour améliorer la prise en main. On conserve bien sûr l'écran orientable apparu sur le X100V. On regrette cependant que l'appareil ne soit toujours pas protégé tout temps. Pour cela, il faudra encore s'acquitter du kit optionnel (bague AR-X100/filtre PRF-49) à 120 €.



On retrouve les fameuses molettes manuelles.

Nouveau capteur 40 MP

L'autre grand changement se situe aussi à l'intérieur. Il s'agit du passage du capteur en dernière génération (X-Trans CMOS 5 HR) de 40 MP, comme sur les récents hybrides X-T5 et X-H2 de la marque. Un sacré bond en définition (le X100V offrait 26 MP) accompagné comme sur ces hybrides (et sur le moyen format GFX100 II) par le passage au processeur X-Processor 5. Fujifilm annonce ainsi de nets progrès en matière d'autofocus, notamment sur la reconnaissance et le suivi de sujets en mouvement, grâce à un algorithme prédictif nourri à l'IA. La qualité en vidéo est également boostée avec une définition allant jusqu'à 6,2K/30 p. On retrouve sur le X100VI les fameuses simulations de film, portées à 20 par le nouveau mode Reala aux couleurs fidèles et au contraste marqué. L'appareil est d'ores et déjà disponible au tarif de 1800 €, qui augmente donc de 200 € par rapport au précédent modèle lancé en 2020. Afin de célébrer le 90e anniversaire de la marque, Fujifilm proposera une édition limitée du X100VI, produit à 1934 exemplaires dans le monde. Ceux-ci seront gravés du logo Fuji original de 1934 et livrés dans une boîte spécifique, accompagnés d'une courroie, d'un bouton de déclencheur arrondi et d'une documentation sur l'historique du produit.

ÉCLAIRAGE

UN FLASH MODULAIRE

Godox continue son offensive avec le V1 Pro, un flash cobra qui reprend la tête ronde du fameux V1 pour une diffusion harmonieuse de la lumière. Mais il s'en distingue par son flash auxiliaire amovible SU-1, qui s'insère à l'avant afin d'apporter une source d'appoint quand on utilise la tête rotative comme éclairage indirect. Autre différence à noter, la nouvelle batterie qui permet de réaliser 100 éclairs en rafale à pleine puissance au lieu de 40 auparavant. Il est disponible en 5 montures au prix de 350 €.



Focale fixe

Un nouveau venu

Suivant l'exemple d'autres opticiens comme Yongnuo ou Samyang, le chinois Brightin Star lance son premier objectif autofocus, l'AF 50 mm f/1,4. Décliné en trois montures (Sony E, Fuji XF et Nikon Z) et couvrant l'APS-C, il offre un équivalent 75 mm lumineux et se destine donc au portrait. La formule optique semble soignée, et la large bague est vouée à la mise au point manuelle, avec une distance minimale de 50 cm. Le prix sera d'environ 950 €.



ICON

FRANCE

MADS MIKKELSEN

by John Balsom

les hommes et le style

le nouveau magazine

QUEL AVENIR POUR

État des lieux et perspectives du secteur

Alors qu'elle s'apprête à fêter son bicentenaire, la photographie se retrouve à la croisée des chemins, stimulée et chamboulée comme jamais par la technologie, et menacée par la conjoncture économique. Afin d'envisager des pistes pour son avenir, tant comme industrie que comme art, nous vous proposons un état des lieux sur des sujets aussi variés que l'intelligence artificielle, l'environnement, la place des femmes et la rémunération des photographes.

Dossier réalisé par Julien Bolle, Thibaut Godet, Benjamin Favier et Ericka Weidmann



Entrée du sas de confinement d'une centrale nucléaire abandonnée. Bilbao, Espagne, 2023, par Yannis Portigliatti.

© YANNIS PORTIGLIATTI

LA PHOTOGRAPHIE ?



Peut-on encore vivre de la photographie ?

Dans un contexte de paupérisation de la profession, le Comité de liaison et d'action pour la photographie vient de publier une grande enquête inédite sur la rémunération des photographes en France aujourd'hui. Nous revenons en détail sur les tendances qu'elle révèle, les questions qu'elle soulève et les solutions à envisager. **Propos recueillis par Ericka Weidmann**

Quelles sont les rémunérations quand on exerce le métier de photographe ? C'est la question que s'est posée le Comité de liaison et d'action pour la photographie (CLAP), qui réunit cinq agences et collectifs. Il est difficile de connaître avec exactitude le revenu moyen d'un photographe car ce métier est complexe à bien des égards. En fonction de la nature de ce qui est photographié, votre statut change et vous ne dépendez pas des mêmes structures administratives – vous pouvez même dépendre de ministères différents. De plus, le métier de photographe étant souvent pratiqué en indépendant (le salariat représente une part infime), les revenus sont irréguliers d'un mois sur l'autre, voire d'une année sur l'autre, rendant la tâche d'évaluation de la rémunération encore plus difficile. L'année passée, le CLAP avait publié la mise à jour de son étude sur la visibilité de la scène française dans les manifestations et les institutions. Si une conviction planait sur son manque de représentativité, les chiffres étaient sans appel : les grandes institutions françaises, parisiennes pour la plupart, ont cette fâcheuse tendance à bouder la création nationale, sans penser aux répercussions que cela peut occasionner. C'est donc dans cette continuité que le CLAP s'est penché sur la problématique de la rémunération des photographes et de leur niveau de vie.

Une nouvelle enquête dans l'ADN du CLAP

"Depuis trente ans, il a fallu prendre plusieurs « virages » et s'adapter, explique dans l'enquête un auteur-photographe de l'Hérault ayant lancé son activité en 1991. *Le premier a été le virage numérique : au-delà du coût que cela représentait, il a fallu s'adapter et se former. Le second, que nous vivons depuis plusieurs années maintenant, est d'être présent sur les réseaux pour faire connaître notre travail ainsi que notre activité. Tout cela demande une réelle capacité d'adaptation et nécessite de passer beaucoup plus de temps devant les écrans. Aujourd'hui, nous devons cumuler plusieurs métiers en un. Je pense qu'il y a vingt ans, je passais les deux tiers de mon temps à faire des photos, à présent, c'est à peine le tiers !"*

Frédérique Founès, présidente du CLAP et fondatrice de Signatures, une agence d'auteurs-photographes, nous explique comment est né ce projet d'enquête : *"Cette nouvelle action s'inscrit parfaitement dans l'ADN du CLAP. Nous sommes nés de la campagne #payetaphoto lancée en 2018, il était logique que nous puissions montrer les répercussions du non-respect des droits d'auteur à travers cette enquête. Dans nos structures, nous remarquons une baisse des revenus, nous sentons depuis un moment cette paupérisation et cette tension. Cela a commencé par l'arrivée du numérique au début des années 2000, avec une accélération il y a environ dix ans. Nous avons lancé Signatures en 2008. À cette époque-là, notre activité se portait bien, puis lentement la situation s'est dégradée, et j'estime le climax vers 2017-2018, soit peu de temps avant la crise sanitaire de la Covid, qui n'a pas arrangé la situation, loin de là. Tous les secteurs de la photographie sont touchés. Au départ, nous travaillions essentiellement avec la presse. Aujourd'hui, ce n'est plus que 22 % de notre chiffre d'affaires pour un temps de travail encore très important puisqu'elle mobilise la moitié de notre temps. Il y a eu l'arrivée des forfaits des agences filaires et des micro-stocks, qui nous ont fait perdre énormément de clients. N'ayant pas le même volume d'images, il était impossible de nous aligner financièrement. Du côté culturel, les choses ont un peu bougé avec les recommandations du ministère de la Culture, qui a rattrapé des structures ne payant pas le droit de présentation publique pour les expositions avec un barème minimal à respecter. Avant cela, j'avais quand même entendu un responsable de musée à Bordeaux me dire qu'il mettait un point d'honneur à ne pas payer les photographes ! Cela a beaucoup aidé, mais malheureusement il y a eu un effet pervers avec les structures qui rémunéraient bien les photographes : elles ont réduit les droits pour s'aligner sur les tarifs minimaux. Là encore, nous avons perdu des revenus…"*

"Après six ans au RSA (revenu de solidarité active, NDLR), *mon activité de photographe a commencé à être fructueuse en 2018,* relate un auteur-photographe en Ille-et-Vilaine ayant lancé son activité en 2011. *J'ai eu la chance de continuer à travailler pendant la Covid quand les salles de spectacle ont rouvert malgré l'absence de public. Depuis, mon activité est en progression, mais le temps passé à travailler également. Certains contrats au long cours me rapportent moins qu'un SMIC horaire, mais ils sont nécessaires pour maintenir mon activité à flot. C'est difficile d'un point de vue psychologique, mais j'aime mon métier et je ne suis pas prêt à l'abandonner. Beaucoup de festivals ou de salles de spectacle avec qui je collabore n'avaient jamais rémunéré de photographes, mais à force de pédagogie, les choses commencent à changer."*

S'agit-il de phénomènes isolés ou bien le secteur de la photographie est-il réellement dans une situation délétère ? À la lecture de cette enquête, plusieurs éléments de réponse sont apportés.

À l'automne 2023, le CLAP a partagé un formulaire à destination des photographes professionnels pour qu'ils puissent renseigner le montant de leurs rémunérations, à l'heure où l'inflation subie ces deux dernières années est particulièrement importante, avec +5,2 % pour l'année 2022 et +4,9 % en moyenne pour l'année 2023. De manière anonyme, les photographes ont ainsi pu communiquer leurs revenus déclarés pour l'année fiscale 2022. Afin de tenter d'établir l'évolution des revenus, les photographes ont également pu soumettre leurs revenus sur l'année 2019 (avant la crise sanitaire de la Covid) et, pour celles et ceux qui étaient déjà en activité, inscrire leurs revenus dix ans

© PAOLO VERZONE/AGENCE VU'



Paolo Verzone. Autoportrait pour les 18 ans du photographe.

auparavant, c'est-à-dire en 2012. Le formulaire a aussi permis de recueillir différents commentaires sur leur situation. Ils ont été plus de 1 000 photographes vivant et travaillant en France à avoir participé à cette enquête. L'échantillon était-il suffisamment représentatif pour faire un état des lieux d'un métier qui regroupe environ 26 000 photographes selon une enquête de l'Insee datant de 2018 ? À cela, Frédérique Founès nous répond : *"Nous avons été surpris des premiers résultats. Les rémunérations étaient plutôt hautes, mais plus les jours avançaient, plus la participation augmentait et plus les chiffres baissaient. Nous sommes rapidement arrivés à des moyennes de rémunération assez basses et très constantes. Nous nous étions fixé un objectif de 500 répondants avec la possibilité de prolonger les délais de participation, mais il est apparu très vite que malgré le nombre de répondants, les résultats n'évoluaient plus. Il paraissait inutile de continuer à collecter des données."*

Et pourtant, les expériences sont propres à chaque photographe. *"2022 a été une année exceptionnelle grâce à plusieurs bourses que j'ai remportées et à un contrat à durée déterminée,* se souvient une photojournaliste en Île-de-France, en activité depuis 2004. *2023 sera plus proche de mes années moyennes : un peu moins de 30 000 € de revenus. Quand j'ai commencé et jusqu'en 2018 environ, je travaillais pour plusieurs titres de presse, notamment à l'étranger. Aujourd'hui, je n'ai plus que deux clients en presse. Heureusement, j'ai eu la chance de trouver un client en corporate depuis trois ans qui augmente le nombre de mes prestations chaque année. Mes revenus d'une année sur l'autre sont irréguliers. Je cherche un modèle économique que je ne trouve pas, étant tributaire d'un nombre de « clients » extrêmement réduit."*

Quelles rémunérations pour les photographes du territoire ?

L'étude commence par s'intéresser aux profils des photographes ayant répondu à ce formulaire. En majorité, à 38,8 %, les photographes de cette enquête vivent et travaillent en région parisienne. On note un bon équilibre concernant le genre avec 53,4 % d'hommes et 44,6 % de femmes photographes (pour 2 % restants de non-binaires ou non renseignés). Ils sont presque un tiers à cumuler plusieurs statuts, et ce sont en majorité (53 %) les auteurs-photographes (affiliés à l'Urssaf Limousin) qui ont participé à cette enquête. Viennent ensuite les photographes déclarés sous le régime d'autoentreprise (à 19 %), un statut qui est de plus en plus plébiscité par les photographes indépendants pour la simplicité et l'allègement administratif, mais qui ne répond pas aux spécificités du métier. Les charges sont redevables sur le chiffre d'affaires et non sur les bénéfices, et le plafond de ce régime impose de ne pas réaliser plus de 77 700 € de chiffre d'affaires par an, avec des frais non déductibles. Les revenus sont donc moins importants, et aucune cession de droits d'auteur n'est prévue par ce statut juridique, ce qui va à l'encontre du respect des droits d'auteur. Ensuite, dans le panel, à 14 et 13 %, on retrouve respectivement les photojournalistes et les photographes artisans. Concernant leur ancienneté, 30,9 % des répondants ont créé leur activité entre 2004 et 2013 et cumulent entre dix et vingt ans d'expérience. Viennent ensuite à 22,4 % des photographes ayant entre cinq et dix ans d'expérience. Au sein du CLAP, ils ont souhaité privilégier l'expérience plutôt que l'âge, qui n'apporte pas de renseignements suffisamment concrets dans la mesure où un photographe peut débuter tardivement. ➤

"J'ai personnellement un meilleur niveau de vie qu'il y a quelques années, mais j'ai conscience d'être un cas isolé, explique un photojournaliste et auteur-photographe basé à Paris ayant entamé son activité en 1998. *Et c'est au prix d'une forme de surmenage. C'est dû essentiellement à une activité forte avec deux importants clients, ce qui est une forme de précarité sur l'avenir. Il y a toujours ce sentiment que le refus d'une commande peut entraîner le risque de ne plus être appelé, cette inquiétude permanente du lendemain est pesante, et j'éprouve de grandes difficultés à prendre des vacances. Par ailleurs, il est impossible de négocier des prix qui sont pour la plupart à la baisse."*

Sur le millier de photographes participants, ils sont 62,7 % à confier que leur métier de photographe ne répond pas à leurs besoins financiers. Dans le détail, en rémunération nette avant impôts pour l'année 2022, la majorité, à 24,8 %, a perçu moins de 5 000 €, soit un revenu maximal mensuel de 416 €, ce qui est presque 200 € de moins que le RSA, qui s'élève à 607 €. Un chiffre inquiétant et qui de plus est stationnaire comparé à la période de 2012. Ce qui signifie que pour un même montant de rémunération, aujourd'hui, face à l'inflation, le niveau de vie est dégradé. Une photographe basée à Paris témoigne : *"Je travaille principalement en argentique, et l'explosion du prix des pellicules est de plus en plus difficile à gérer."*

D'ailleurs, parmi les participants, on apprend qu'ils sont 16,43 % à percevoir la prime d'activité et 7,54 % à bénéficier du RSA. Sur le reste du panel, ils sont 19,1 % à toucher entre 10 000 et 20 000 € et 18,5 % à avoir une rémunération entre 5 000 et 10 000 €. Pour les tranches 20 000-30 000 € et 30 000-40 000 €, les chiffres sont légèrement à la baisse depuis 2012 avec respectivement 16,3 et 9,4 %. Enfin, pour les rémunérations les plus hautes, on note une légère augmentation pour arriver à 5,4 % des répondants pour la tranche 40 000-50 000 €, 3 % pour les 50 000-60 000 € et 3,5 % pour les photographes percevant plus de 60 000 €.

Un métier qui se féminise et qui se paupérise

"J'adore mon métier, mais j'ai beaucoup d'angoisses et ressens aussi une forme de vulnérabilité et d'injustice, témoigne une autrice-photographe qui partage son activité entre la presse et le corporate, basée dans le Bas-Rhin et qui a commencé son activité en 2019. *Je travaille comme photographe au Parlement européen lors des sessions parlementaires. Une journée de dix heures est payée 300 €. En comparaison avec les salaires des parlementaires, c'est vraiment indécent. Mon chiffre d'affaires est correct, mais après la déduction de mes frais de fonctionnement, des impôts et des cotisations sociales, je finis dans le seuil de pauvreté chaque année. Et pourtant, je m'estime chanceuse d'avoir des clients qui reviennent. Je suis épuisée psychologiquement."*

En 2019, une étude publiée par le ministère de la Culture avec des chiffres compilés par la militante féministe et photographe Marie Docher établissait le revenu moyen à 1 400 € pour les hommes et à 1 000 € pour les femmes. Il semble que cette tendance soit confirmée par cette enquête puisqu'en proportion, les femmes ont des rémunérations inférieures aux hommes, en particulier pour les plus hauts revenus. Elles sont majoritaires (52,4 %) pour la tranche allant de 5 000 à 10 000 € en rémunération nette pour l'année 2022. Elles sont également majoritaires à pratiquer leur activité en tant que photographes artisans et sous le régime de l'autoentreprise, statut plus précaire et qui concentre les revenus les plus bas (34 % de rémunération annuelle ne dépassant pas les 5 000 €). On note aussi que le métier se féminise puisque les femmes forment la majorité dans le panel ayant moins de dix ans d'ancienneté.

Dans les écoles, les femmes sont plus nombreuses et sont aujourd'hui majoritaires à exercer le métier de photographe pour les participantes ayant moins de dix ans d'ancienneté. Pour celles qui choisissent d'avoir des enfants, la grossesse est une période financièrement difficile pour nombre d'entre elles, comme en témoigne l'étude sur les principales raisons de la baisse de revenus enregistrée ces dernières années, à 8,8 % correspondant aux périodes de grossesse et de congé maternité. *"J'ai perdu au moins 50 % de mes revenus depuis la crise de la Covid. En 2023, ce sont 80 % qui se sont envolés car je suis tombée enceinte et j'étais malheureusement dans l'incapacité de travailler jusqu'à mon congé maternité"*, illustre une autrice-photographe basée à Paris, en activité depuis 2007.

L'enquête évalue les revenus par statuts. Ainsi, on apprend qu'à 42 %, les auteurs-photographes touchent moins de 830 € net par mois avant impôts et que 5 % perçoivent plus de 5 000 € net par mois. Les photographes en autoentreprise sont ceux qui sont le plus affectés par les rémunérations basses : à 52 %, ils touchent moins de 830 € par mois sans pouvoir déduire leurs frais professionnels de leur chiffre d'affaires. Parmi les photojournalistes, ils ne sont que 8 % à travailler uniquement dans la presse et à être rémunérés en pige. Contrairement aux deux précédents statuts, la tranche majoritaire de revenus (24,3 %) s'inscrit entre 10 000 et 20 000 € net par an avant impôts pour l'année 2022, suivie de peu par la tranche supérieure entre 20 000 à 30 000 €. Et ils sont 4,9 % à percevoir plus de 4 166 € net par mois avant impôts. La tranche majoritaire de revenus pour les photographes artisans (24,7 %) se situe quant à elle entre 10 000 et 20 000 € net par an avant impôts pour l'année 2022.

Sur les résultats de cette étude, Frédérique Founès réagit : *"Je m'attendais à des résultats très bas, mais tout de même un petit peu moins catastrophiques que cela. Ce que l'on voit, c'est que de plus en plus de photographes ont des doubles métiers, ce qui n'est pas bon signe. Certains vont faire de l'éducation, travailler en laboratoire, être iconographe…, voire vont devoir travailler dans des secteurs qui n'ont rien à voir avec la photographie. Avant, cela n'existait pas ! Aucun des photographes de l'agence ne cumulait plusieurs métiers. Comme ils n'arrivent plus à rentabiliser leur activité, ils cherchent autre chose parce qu'il faut bien gagner sa vie. Mais au bout d'un moment, il y a une usure. S'ils prennent un poste à temps plein (ou quasi), ils feront moins de photos. C'est une situation qui fragilise davantage le métier."*

La baisse des rémunérations, un phénomène exponentiel inquiétant

"J'ai perdu la moitié de mes revenus à cause de la baisse des tarifs pratiqués dans le secteur de la presse. Il y a une absence totale du ministère de tutelle pour faire imposer et respecter des conditions tarifaires dignes. Un désastre pour un métier qui constitue la mémoire. Je ne vois pas comment on peut créer la relève d'un métier où la majorité des photographes journalistes sont dans la précarité. Nous préférerions vivre de notre métier plutôt que de survivre !" témoigne un photographe dans les Hauts-de-Seine, en activité depuis 1985.

La diminution des rémunérations se traduit par une baisse des commandes, des clients… mais également des tarifs. Frédérique Founès le constate : *"Par exemple, dans l'édition, il y a une dizaine d'années, une couverture de livre se négociait environ 450 €. Face à la pression des éditeurs, les couvertures sont descendues à 350, voire 300 €, sans même avoir en contrepartie plus d'achats de photos. Si en plus on considère l'inflation, alors cette*

baisse est encore plus importante ! Pour les pages intérieures, entre le temps investi et le prix qui est payé, on vend parfois presque à perte. Le prix des sujets en presse a également chuté, et il y a globalement moins de place laissée à l'image. On constate que les photographes font moins de démarches personnelles de reportage. Par exemple, si un photographe souhaite réaliser un travail sur les Rohingyas en Birmanie, entre le prix du trajet, le logement, éventuellement un fixeur, un traducteur, et tout en restant assez économe, il y en a pour plus de 4 000 €. Le photographe revendant le sujet à un magazine pour 2 500 € environ (en fonction des titres, cela peut être payé moins), il travaille à perte ! Il y a vingt ans, on pouvait vendre son sujet à plusieurs magazines, mais aujourd'hui, s'il a déjà été publié, c'est presque impossible de le vendre à nouveau en France. Alors, il faut dénicher des publications à l'étranger et trouver d'autres débouchés que la presse, pour tenter de rentabiliser le reportage. Dans les autres secteurs, et toujours malgré la hausse du coût de la vie, les tarifs n'ont pas été revalorisés ! Cela fait six ou sept ans que les prix n'ont pas bougés. Nous, en tant qu'agence, on pousse à cette revalorisation, on essaie, mais on est bloqué par des grilles qu'on nous impose. On a le pouvoir de négocier, mais cela reste très difficile. On en vient parfois à se battre pour 5 ou 10 € sur une photo."

"J'ai perdu environ 40 % de mes revenus. Le numérique a entraîné dans l'esprit des clients une notion de gratuité du travail !" surenchérit dans l'enquête un photographe artisan en Charente-Maritime, en activité depuis 1980. La majorité des photographes (44 contre 19 %, le reste ne s'étant pas exprimé sur le sujet) ayant répondu à cette enquête ont fait part de leur baisse de revenus au cours de ces dernières années. À 23 %, ils enregistrent une diminution de moitié de leurs revenus, et 3,3 % ont perdu l'intégralité de leurs rémunérations liées à leur activité de photographe. Les principales raisons invoquées sont la crise sanitaire, l'inflation et la hausse des prix qui ne permettent pas de renouveler la clientèle et la concurrence avec une baisse significative des tarifs. *"Avant, je ne rencontrais aucune difficulté à facturer 1 000 € la journée par des entreprises moyennes. Aujourd'hui, je peine à faire accepter 500 €"*, illustre un auteur-photographe à Paris ayant commencé son activité en 2009.

Un photographe pigiste et auteur ayant lancé son activité il y a dix ans et travaillant dans la Drôme dénonce une aggravation de la situation dans tous les secteurs : *"En presse, les productions ont presque disparu. Sur la vente d'archives, les barèmes stagnent depuis plus de vingt ans, voire baissent. Parfois, on nous impose des tarifs dégressifs abusifs en fonction du nombre de photos publiées. On constate aussi de nombreux cas de minoration du format pour faire baisser la facture. Difficile à contrôler lorsque l'envoi des justificatifs des publications n'est plus du tout la règle et disparaît peu à peu. En communication ou en corporate, j'ai tendance à augmenter un peu mes prix pour limiter les dégâts, mais cela entraîne de plus en plus de refus des devis. Sur le culturel, la plupart du temps, on me réclame la gratuité, ce que je refuse. Lorsqu'il y a du budget, il est souvent microscopique, mais j'accepte malgré tout parce que c'est là que je peux diffuser mon travail personnel. D'un point de vue global, le problème est la circulation exponentielle des photographies sur le Web. Il devient difficile de tracer toutes les utilisations abusives (sur le Web, mais pas seulement), et surtout de trouver le temps de constituer des dossiers de défense et d'obtenir gain de cause en cas de contrefaçon, même accompagné par une société d'auteurs comme la SAIF. Un cas particulier mais assez emblématique de la méconnaissance du respect du droit d'auteur, ce sont les nombreux concours organisés sur la base de règlements illégaux qui exigent la mise à disposition de photographies dites « libres de droits » et donc gratuites. Le sujet est connu et défendu, mais la bataille est loin d'être gagnée. Beaucoup de photographes baissent les bras et font des cessions de droits plus larges dès la commande, mais à quel prix ? Côté matériel, en ce qui me concerne, j'essaie de conserver mes outils de prise de vue et de postproduction le plus longtemps possible, quitte à perdre un temps fou avec du matériel obsolète. L'équation reste difficile."*



Cyril Zannettacci, Paris, 17 avril 2020. Photo issue de la série *120 mm*.

© CYRIL ZANNETTACCI/AGENCE VU'

Vers une réforme du statut de photographe ?

Avec un métier qui ne répond plus à leurs besoins financiers, à 62,7 %, les photographes se retrouvent dans une situation particulièrement critique. Ils l'affirment d'ailleurs en évaluant leur activité ➤



Veste fétiche du photographe Vincent Migeat. Pylos, Péloponnèse, Grèce, 26 août 2022.

© VINCENT MIGEAT/AGENCE VU'

difficile pour 57 % et en danger pour 28 %. Ils font face à de nombreuses difficultés, parmi lesquelles celle de revaloriser les tarifs (la plupart sont à la baisse) ou de trouver des clients dans un marché de plus en plus tendu, l'utilisation contrefaite des photographies sans cession de droits payée ou encore les délais de paiement qui sont très longs.

"Depuis dix ans, j'ai subi d'énormes pertes de revenus. J'ai été pigiste (journaliste payé à la tâche en salaire, NDLR) *durant quinze ans pour un hebdomadaire français, et en 2018, du jour au lendemain, ils ont mis fin brutalement à notre collaboration, sans explication ni licenciement. J'ai un travail alimentaire et un emploi à mi-temps en tant qu'iconographe, en espérant que ce travail puisse être pérennisé jusqu'à ma retraite"*, témoigne une photojournaliste parisienne qui est en activité depuis 1998.

Pour faire face à cette réalité, ils sont nombreux à cumuler d'autres activités, que ce soit dans le même secteur lorsque cela est possible ou dans un domaine complètement différent. *"Dans le secteur des arts plastiques, l'activité n'a jamais été correctement rémunérée malgré les quelques efforts opérés ces dernières années (comme les 1 000 € conseillés dans le cadre du droit de représentation pour une exposition monographique, et ce, quelle que soit sa durée),* raconte une autrice-photographe à Paris ayant entamé son activité en 2010 et bénéficiant du RSA. *Les rémunérations sont très insuffisantes par rapport au temps de travail engagé, et les résidences sont rétribuées de manière aléatoire. Une grande partie de notre activité n'est jamais ou presque pas rémunérée (conception d'une exposition, scénographie, temps alloué à la réalisation des tirages, accrochage, rédaction de textes de présentation, communication, conception des catalogues, discussions, conférences, etc.). L'unique source de revenus à un taux horaire fixé est l'activité accessoire d'éducation (60 € de l'heure), à effectuer en plus du travail réalisé autour d'une exposition lorsqu'il y a un budget. Aujourd'hui, la nouvelle loi sur le RSA va nous obliger à travailler quinze heures supplémentaires par semaine, ce qui risque de condamner mon activité sans toutefois me sortir de la précarité, puisque ce travail supplémentaire n'est pas rémunéré au taux horaire minimal et ne me donne aucun droit concernant la retraite ou le chômage."*

Des reporters nécessaires et des mesures législatives à venir

Avec cette étude, le CLAP souhaite démontrer que le statut de photographe est à moderniser et à réformer, comme le précise Frédérique Founès : *"Ne pourrions-nous pas imaginer un statut pour les photographes comme celui des intermittents, bien que celui-ci soit lui-même menacé ? Nous sommes face à une vraie problématique : entre le temps de travail passé et les rémunérations, c'est complètement dichotomique dans ce métier. À l'époque de l'argentique, il y avait toute une partie du travail qui n'incombait pas au photographe, comme les développements et les tirages, par exemple… Aujourd'hui, la postproduction est une étape supplémentaire qui n'est absolument pas valorisée et la plupart du temps non rémunérée. Ajoutez à cela l'obsolescence du matériel, coût qui n'existait pas avant. Et puis, l'un des gros problèmes est celui de l'utilisation contrefaite des photos, avec le développement d'Internet. Avant, il était possible de le faire, mais c'était beaucoup plus compliqué ! Les images de nos photographes sont employées illégalement partout, tous les jours. Le préjudice est très important ! Je pense que le tournant d'Internet a été très mal négocié, en particulier pour le coût des publications dans la presse. Comme tout était gratuit, cela a mené vers une culture de la gratuité. L'accès à cette gratuité est devenu une espèce de quête quasi naturelle et presque pas condamnable dans l'esprit des gens. L'arrivée de l'intelligence artificielle bouscule et inquiète, mais finalement, ceux qui selon moi deviendront véritablement essentiels, ce sont les photojournalistes et les reporters par la nécessité de leur travail. On va avoir besoin de vérité en matière d'image, leur rôle va être primordial. Et les travaux photographiques que l'on pourra encore valoriser seront ceux des photographes qui ont une singularité d'écriture et une intelligence de conception. Mais pour ce qui est de la communication ou de la publicité, l'IA va devenir beaucoup plus problématique."*

"Les contrats de presse intègrent de plus en plus de droits cédés pour toute diffusion à un tiers (syndication des journaux, NDLR), *et comme nous ne travaillons pas assez, il est difficile de négocier activement au risque de perdre la commande,* témoigne un photographe parisien ayant commencé son activité en 2011. *Ainsi, nous perdons de plus en plus ce petit équilibre qui nous permettait de toucher des droits d'auteur en dehors des missions."* Frédérique Founès confirme : *"Les agences comme Signatures sont affectées de la même manière, et nous avons besoin de soutien pour nous développer. On doit prendre conscience que c'est notre patrimoine qui est en danger et qu'il faut participer à la valorisation de la culture française !"*

Il semble que la France et l'Europe soient prêtes à défendre les photographes et plus largement les artistes-auteurs avec l'arrivée de plusieurs mesures législatives. Fin novembre, le Parlement européen a adopté une proposition de loi afin d'améliorer les conditions de vie des artistes-auteurs, avec notamment la suggestion d'un "statut européen d'artiste-auteur". La Commission européenne devra se positionner très prochainement sur ce sujet. Dans l'Hexagone, les associations et syndicats sont venus défendre à l'Assemblée nationale une proposition de loi pour la continuité de revenus, inspirée du statut d'intermittent, qui pourrait ouvrir aux artistes le droit à percevoir une assurance chômage.

1,37 M

C'est l'estimation en euros de la taille du marché de la photographie professionnelle en France en 2019 selon un rapport de l'Arcom. 10 % de ce marché est occupé par la photographie d'information.

8 % des photographes de presse vivent exclusivement de la pige, c'est-à-dire ce qu'ils perçoivent en salaire par les rédactions.

–18 %

C'est la perte de revenus des auteurs-photographes affiliés à l'Agessa entre 2001 et 2017 selon l'Arcom. Sur la même période, le nombre de photographes a augmenté de 58 %.

1000 €

de droits de monstration, c'est ce que recommande le ministère de la Culture pour une exposition monographique, quelle que soit sa durée et quel que soit le nombre d'œuvres. S'il n'est pas obligatoire pour les exposants et festivals, ce tarif vient s'ajouter aux obligations des structures et des établissements labellisés bénéficiant d'un soutien du ministère.

25 000

C'est le nombre de photographes professionnels exerçant en France selon l'Insee. Un chiffre qui remonte cependant à 2015 et qui n'a pas été mis à jour depuis. À l'époque, ce chiffre était en nette progression par rapport au début des années 2000 (+ 15 %). Difficile aujourd'hui de donner une fourchette plus ou moins exacte.

416 €

par mois. C'est ce que toucheraient au maximum en revenus nets avant impôts 24,3 % des photographes interrogés dans le rapport du CLAP. Cela signifie qu'ils ont gagné moins de 5 000 € en une année. Un chiffre stable depuis 2012 alors que la France a connu depuis une inflation.

54 %

des diplômés d'école de photographie sont des femmes. Si elles sont majoritaires à finir leurs études, 62 % des photographes en activité sont des hommes. Dans les métiers périphériques à la photo (iconographe, commissaire, etc.), les femmes sont majoritaires à près de 60 % et minoritaires dans les postes à haute responsabilité (président de festival, par exemple).

400 €

C'est l'écart entre le revenu moyen d'un homme photographe et d'une femme photographe selon l'étude "La photographie en France au prisme du genre (2014-2019)". Un homme toucherait en moyenne 1 400 € et une femme 1 000 €. 40 % des femmes déclarent de ce fait avoir une autre activité d'après l'Observatoire de la mixité.

69,25 €

brut, c'est le salaire minimal pour la commande d'une photo ou d'une série de photos faites dans un laps de temps de 5 h maximum pour un média.

3 grands statuts existent en France pour les photographes professionnels : artiste-auteur, artisan ou journaliste. Un photographe peut aussi se déclarer en profession libérale ou en entreprise individuelle. Il arrive bien souvent que les photographes utilisent plusieurs statuts.

3,5 %

des photographes disent percevoir plus de 60 000 € de revenus par an.

INTERVIEW

Fannie Escoulen, prudence et préoccupations

La France est le seul pays au monde à avoir un département de la photographie au sein de son ministère de la Culture. Depuis 2018, sous l'impulsion de la ministre de la Culture de l'époque, Françoise Nyssen, la photographie fait figure d'exception. Rencontre avec **Fannie Escoulen**, la cheffe de ce département singulier qui œuvre au quotidien pour la défense d'un médium et de tous ses acteurs. **Propos recueillis par Ericka Weidmann**

Pouvez-vous revenir sur le rôle du Département de la photographie au sein du ministère ?

Le rôle du Département de la photographie est très transversal au ministère de la Culture. Il est situé au sein de la Délégation aux arts visuels de la Direction générale de la création artistique (DGCA), mais la photographie est concernée par des problématiques plus larges liées aux questions des médias, du patrimoine ou encore de la transmission et de l'éducation qui dépendent d'autres directions. Nous devons donc travailler en étroite collaboration avec la Direction générale des médias et des industries culturelles, la Direction des patrimoines et de l'architecture, la Délégation générale à la transmission, aux territoires et à la démocratie culturelle ou encore le Secrétariat général. Notre rôle est également de dialoguer étroitement avec les Directions régionales des affaires culturelles (Drac), dans une dimension territoriale qui est fondamentale puisqu'elles sont en lien direct avec les acteurs culturels et les réseaux en région. Nous avons cinq grands axes sur lesquels nous œuvrons au quotidien, qui sont la question du statut des photographes et du droit d'auteur, le soutien à la création, l'accompagnement de l'ensemble de l'écosystème de la photographie et de ses réseaux, le patrimoine photographique et enfin l'éducation à l'image. Ces axes ont été mis en exergue dans le rapport de Laurence Franceschini, publié en mars 2022, un travail complet qui a permis de dessiner les enjeux de notre département à l'aune des problématiques observées grâce à la concertation qu'elle a effectuée auprès de cinquante acteurs de la photographie. Nous avons pu ainsi ancrer notre feuille de route à la suite de ce rapport, qui a beaucoup compté pour la profession, et ainsi avancer sur différentes situations (les statuts, le droit d'auteur, les aides à la création, les questions d'égalité femmes-hommes…).

L'étude du Comité de liaison et d'action pour la photographie (CLAP) sur la rémunération des photographes vient de sortir : qu'avez-vous pensé des chiffres publiés ?

Je pense qu'il faut être prudent par rapport à ces données, car il s'agit d'un échantillon observé de 1000 photographes. Il y a une dizaine d'années, le nombre de photographes était de 25000, aujourd'hui, on est peut-être plus proche des 30000. Ces chiffres ne reflètent pas l'entièreté de la profession et ne donnent pas une vision complète de la situation. Nous espérons qu'une prochaine étude du ministère de la Culture puisse être réalisée pour mettre à jour ces chiffres et avoir une vision plus exhaustive, particulièrement sur la provenance des revenus des photographes. L'arrivée du numérique a été fracassante pour la profession, et nous aimerions avoir une évaluation de cet impact sur leur carrière, notamment à l'heure de l'intelligence artificielle. Nous aimerions aussi connaître la progression des revenus en fonction de l'âge, notamment chez les femmes qui sont particulièrement touchées au milieu de leur carrière. Autant de données manquantes aujourd'hui pour pouvoir analyser pleinement la situation. Maintenant, en effet, les chiffres de l'enquête du CLAP sont très préoccupants.

L'étude révèle également les principales difficultés rencontrées par les photographes, comme la baisse des tarifs ou encore le non-respect du droit d'auteur, est-ce que le ministère a les moyens d'agir sur ces points ?

C'est toute la question de la valeur de l'image qui nous préoccupe. Avec la Direction générale des médias et des industries culturelles, nous avons mené une étude, fin 2022, sur les crédits photographiques dans la presse écrite, portant par exemple sur l'utilisation du droit réservé (DR), qui était l'un des points du rapport Franceschini. Ce travail nous a permis de nous rendre compte que l'utilisation de la mention "DR" était plutôt faible, mais qu'il y avait encore trop d'images non (ou mal) créditées. Nous menons une seconde étude sur les crédits des images dans la presse numérique. Alors comment redonne-t-on de la valeur à l'image, là où on a réussi dans d'autres domaines (musique, audiovisuel ou cinéma) à imposer des réglementations strictes d'utilisation des contenus ? Nous devons agir sur une réglementation et sur une surveillance beaucoup plus importante. C'est pour cela que les études que nous menons sont fondamentales, afin d'avoir une observation très précise de la situation. Nous avons lancé des concertations avec les acteurs de la photographie, en vue de travailler en faveur d'une meilleure pédagogie et de cadres plus réglementaires, que ce soit auprès des éditeurs de presse, des plateformes numériques, et plus largement de tous les publics qui utilisent la photographie. Chacun d'entre nous doit intégrer que l'utilisation d'une photographie doit être rémunérée.

Le ministère de la Culture avait communiqué sur la différence de rémunération entre les femmes et les hommes photographes, avec respectivement 1000 € contre 1400 € de revenus mensuels. Des résultats qui se confirment dans cette étude. Le ministère est très investi sur ces questions, pouvez-vous nous parler de vos actions ?



© THIBAUT GODET

Une feuille de route sur la parité femmes-hommes dans tous les secteurs de la culture a été mise en place au sein du ministère de la Culture. Elle est portée depuis des années par Agnès Saal, haute fonctionnaire à l'égalité et la diversité au sein du Secrétariat général. La photographie s'y est insérée très activement grâce au travail de Marion Hislen, mon prédécesseur. Des associations, des réseaux se sont aussi mobilisés, comme celui du collectif La Part des femmes mené par Marie Docher, qui a livré des chiffres complets sur l'invisibilité des femmes dans les programmations, sur le marché ou encore dans les acquisitions.

Devant de tels écarts de visibilité, nous avons compris que le problème était sérieux, et le ministère a été très proactif en mettant en place de nombreux dispositifs. Aujourd'hui, dans les conventions d'objectifs, la parité est devenue un indicateur incontournable, et les chiffres ne sont plus du tout les mêmes qu'en 2018. On atteint une quasi-parité dans les programmations, les acquisitions et dans les prix et résidences notamment. C'est primordial puisque, à partir du moment où les femmes seront représentées à parts égales des hommes, leurs revenus progresseront nécessairement. Pour les femmes qui ont des enfants, on observe aussi qu'elles ont, davantage que les hommes, des ruptures dans leur carrière. La sociologue et photographe Irène Jonas avait écrit dans son rapport *Et pourtant, elles photographient…*, paru en 2020, que la progression des carrières pour les salariés se fait de manière verticale et qu'un congé maternité ne vient pas interrompre les progressions de rémunération des femmes. Pour les artistes, c'est différent : quand on interrompt ou ralentit sa carrière et que l'on se retire d'un réseau, il est difficile ensuite de retrouver la même rémunération. C'est pour cela, entre autres raisons, que la situation des femmes photographes et des artistes en milieu de carrière est préoccupante.

Nous avons mis en place au sein de la Direction générale de la création artistique un programme de résidences avec la Cité internationale des arts, Elles & Cité, à destination de femmes photographes ayant une dizaine d'années d'expérience, résidant hors Île-de-France. Évidemment, cela peut paraître insuffisant, mais cela permet à six photographes par an d'être rémunérées pendant trois mois, avec une bourse de production, et de recevoir un accompagnement professionnel avec un mentor, en plus d'avoir accès à tout un réseau professionnel. Elles sont logées à la Cité internationale des arts et peuvent venir avec leurs enfants.

Au sein du Conseil national des professions des arts visuels, la Délégation aux arts visuels a constitué un groupe de travail spécifique sur l'égalité et la parité, autour de la question de la rémunération des artistes auteurs et des différences entre les femmes et les hommes.

La précédente étude du CLAP pointait la difficulté pour les grandes institutions et grands festivals d'exposer les photographes de la scène française. Comment les inciter à leur donner plus de visibilité ?

Il est vrai que la France ne représentait pas assez sa scène photographique ces dernières années, notamment au sein des grandes institutions et festivals, mais il y a de belles choses à retenir de cette étude. Les centres d'art en région exposent majoritairement cette scène française si dynamique. Cet objectif de valorisation de la scène photographique française est inscrit dans les conventions d'objectifs pluriannuelles, avec des indicateurs de suivi : les responsables d'institutions ont des obligations très mesurables. On ne dit pas qu'il faut faire 100 % de scène française, mais au moins entre 40 et 50 %. Soutenir la scène photographique française est primordial, parce qu'on sait qu'une exposition dans une grande institution va avoir des répercussions économiques indéniables pour les photographes. Ce n'est pas seulement une question de notoriété ou de visibilité, c'est la possibilité par la suite d'être publié, d'obtenir des commandes ou des campagnes publicitaires, voire de trouver une galerie, et l'on sait que le marché de la photographie, malgré tout, aide aussi un certain nombre de photographes à vivre. Un photographe n'a pas qu'une seule source de revenus. C'est donc tout un système très vertueux qui s'opère par la suite.

La photographie d'aujourd'hui et de demain en 5 tendances

Afin de mieux comprendre où va la photo, nous avons passé en revue des tendances qui nous semblent être significatives aujourd'hui, et qui contribuent à dessiner la photographie de demain. **Par Julien Bolle et Thibaut Godet**

1 Des questions sociétales prises à cœur par le métier

Ce serait faire une lapalissade de dire que les photographes cherchent à explorer et à vivre avec leur temps. Nul doute alors que nous voyons aujourd'hui passer de nombreux travaux sociétaux, encouragés par un secteur (galeries, festivals, médias) lui aussi en mouvement. Parmi les thématiques qui nous paraissent plus que jamais d'actualité, deux semblent crever l'écran : la reconsidération du travail des femmes photographes et l'environnement. Cela ne vous aura peut-être pas échappé, mais ces derniers temps, tous les éditeurs de livres ont sorti leurs panoramas des femmes photographes. De Larousse à Actes Sud en passant par les éditions Textuel, les éditeurs cherchent à montrer le travail d'oubliées de l'Histoire, pour certaines parmi les pionnières de la photographie. C'est le cas de grandes monographies comme celle de Taschen sur Anna Atkins publiée l'année dernière. Mais plus qu'au passé, c'est aussi au présent que se joue cette thématique pour donner une visibilité aux femmes photographes, souvent invisibilisées. Les Filles de la photo, association fondée en 2017, a par exemple lancé un observatoire de la mixité et indique les bonnes pratiques en la matière. Des festivals se sont montés pour mettre plus en évidence le travail de femmes photographes (Houlgate) et également des prix comme Virginia, tous d'un très bon niveau. Cela ne cache pas que les femmes restent majoritairement sous-représentées dans le milieu de la photographie et ont plus de difficultés à vivre de ce métier selon le ministère de la Culture. Le sujet avance, *"42 % des photographes exposés sont des femmes, sur 19 grands festivals de photographie, en 2021 contre 31 % en 2015"*, mais on est encore loin du compte. Les questions environnementales sont elles aussi au cœur des pratiques photographiques, comme vous avez pu le constater dans notre hors-série "Un regard sur la planète" sorti l'an passé. Et c'est tout un écosystème qui s'est organisé autour des valeurs de la protection de l'environnement. On pense bien sûr aux festivals bretons de La Gacilly ou le dernier venu Glaz, aux prix photo tels que ceux de Terre Solidaire ou Pictet. Mais même les acteurs traditionnels réfléchissent à ces questions. L'environnement était au cœur du Parlement de la photographie l'année dernière, mais aussi une considération de plus en plus prise en compte par les institutions et événements. Il n'y a qu'à voir le Jeu de Paume à Paris, qui vient de faire son premier bilan carbone, ou le festival des Rencontres d'Arles qui évaluent également quelles mesures adopter pour diminuer leur impact.



Romane Jazouli, photographiée par Aude Boissaye (Studio Cui cui)

© AUDE BOISSAYE - STUDIO CUI CUI

2 Des procédés anciens à l'IA… toutes les pratiques sont permises !

Pour les plus alarmistes, la déferlante de l'intelligence artificielle signifie l'arrêt de mort de la photographie. L'efficacité exponentielle des algorithmes à créer des images photoréalistes menace de facto certaines branches de la photographie commerciale, et pose des enjeux moraux et légaux majeurs dans le domaine de la photographie d'information. Cependant, pour ce qui concerne les aspects créatifs, l'IA n'est qu'un outil de plus au service des artistes et des photographes, même si sa connexion au réel est plus distante, et son rapport à la lumière, factice.

Le champ des arts a ceci de particulier qu'il s'enrichit constamment de techniques inédites, créant parfois des nouveaux courants esthétiques, sans pour autant que les anciennes pratiques ne tombent dans l'oubli, les régénérant au contraire. Ainsi, la photographie n'a fait disparaître ni la gravure ni la peinture, faisant dès lors mentir les Nostradamus du XIXe siècle qui craignaient de voir la machine photographique suppléer pour de bon le burin et le pinceau. Mieux, la peinture s'est alors par réaction tournée vers l'abstraction, étoffant son vocabulaire et laissant au début du XXe siècle la figuration à la photographie. Mais la peinture figurative n'a pas pour autant disparu, elle continue aujourd'hui d'avoir le vent en poupe, et cohabite dans les Salons et galeries avec une myriade d'arts plastiques plus ou moins abstraits. Un siècle plus tard, la photographie numérique n'a pas non plus remplacé la photographie traditionnelle, comme certains le prédisaient. Si cette dernière est bien sûr devenue ultra-marginale sur le plan économique, elle connaît un retour en grâce en tant que moyen d'expression, avec des sorties constantes de nouveaux films couleur et noir et blanc, voire le lancement de nouveaux appareils argentiques. On pourrait dire la même chose de la photographie noir et blanc, qui aurait dû, logiquement, être rendue obsolète par la commercialisation du film couleur au milieu du XXe siècle. Or il suffit de voir les expositions et livres photographiques – et pas seulement historiques – qui font l'actualité pour mesurer à quel point la photo noir et blanc a su maintenir son attrait. Il n'y a donc aucune raison que l'IA vienne balayer, d'un revers de prompt, deux siècles d'histoire de la photographie en tant que moyen d'expression. Le résultat de cette évolution technique par extension permanente, c'est que le photographe d'aujourd'hui dispose d'une panoplie inédite d'outils, démultipliée par les possibilités de partage des connaissances offertes par les réseaux sociaux. Selon vos goûts et vos appétences, vous pourrez ainsi vous inscrire cet été à un stage d'initiation au collodion humide, sur les traces des portraitistes de l'Angleterre victorienne, ou à une formation à Midjourney afin d'apprendre à composer une "photographie" grâce à l'intelligence artificielle. Voire aux deux, ce qui pourra donner d'intéressants résultats, une fois ces techniques assimilées et combinées. Car l'un des plus puissants moteurs de création reste l'hybridation des techniques et des influences. On le voit régulièrement parmi les photographes que l'on soutient, le mélange des procédés est une clé déterminante pour livrer une vision originale. Nous avons par exemple récemment publié le travail de Maréva Druilhe, une photographe ayant choisi le temps d'une série de créer des images tout droit sorties des origines de la discipline… grâce à l'IA ! De façon plus pratique et quotidienne, l'hybridation se fait aujourd'hui à tous les niveaux, selon les préférences et les habitudes de chacun. Si l'on voit par exemple beaucoup de jeunes gens s'approprier les appareils argentiques de leurs parents, ils tendent à numériser ces images afin de les partager en ligne. De manière presque symétrique, beaucoup de photographes plus âgés sont définitivement passés à la prise de vue numérique, mais continuent d'apprécier le fait de tirer eux-mêmes leurs clichés sur un papier jet d'encre à la matière tangible, non sans les avoir retravaillés à l'aide d'un logiciel au préalable, avec ou sans IA… Bref, aujourd'hui plus que jamais, nous photographes avons à notre disposition une palette infinie de moyens d'expression, et demain encore davantage ! Libre à nous d'en faire bon usage.



Gazomètre abandonné, Italie, 2023, par Yannis Portigliatti.

3 De nouveaux canaux pour montrer ses images ?

Lors des premiers jours du réseau social Threads (propriété de Meta) en Europe en décembre dernier, des milliers de photographes ont migré du jour au lendemain sur la plateforme, comme si un nouvel eldorado s'ouvrait à eux. S'ensuivaient des posts un peu caricaturaux tels que : *"J'ai envie de découvrir les meilleurs artistes du réseau, postez-les sous mon premier post !"* Des publications synonymes de : *"Je cherche une seule chose, la visibilité"*... Et pourtant, c'est le maître mot de la photographie actuelle. Tout photographe essayant de percer se doit presque d'avoir un compte Instagram et d'y mener sa communication pour toucher un maximum de monde.

"Le développement des réseaux sociaux a provoqué une hausse majeure du flux de photographies en circulation. Les images sont de plus en plus nombreuses et partagées indéfiniment. En parallèle de cette démultiplication du nombre d'images en circulation, la pression économique s'est accrue sur de nombreux acteurs de la chaîne de valeur : sur le segment de la presse en premier lieu. Les éditeurs de presse ont subi de plein fouet le tournant du numérique et le déclin de la presse écrite et peinent encore à trouver un modèle économique pérenne en ligne. En dix ans, les revenus de la presse écrite ont ainsi chuté de 37 % et les recettes publicitaires de 56 %. Tous segments confondus, le contrôle accru concernant les budgets consacrés à la photo dans les entreprises a eu tendance à tirer les prix des photos vers le bas et à diminuer les revenus des photographes. Ces deux tendances concomitantes (explosion du numérique et contraction des budgets) ont entraîné une

4 De la photo traditionnelle à la photographie plasticienne, le grand écart des genres

Dans le point numéro 1 de ce panorama, on évoquait la cohabitation et l'hybridation des techniques photographiques. Mais la richesse actuelle de la photographie ne concerne pas que la forme, elle touche aussi au fond, et donc aux registres photographiques.

Dans l'esprit du grand public, une photographie, c'est soit un document (comme dans le cas d'une image d'actualité par exemple), soit une mise en scène (comme une photo de mode, une publicité ou une image "artistique"). C'est en réalité bien plus que cela aujourd'hui. Ne serait-ce que dans le champ très vaste de la photographie dite "documentaire", les photographes adoptent des pratiques très variées allant du reportage social, dans une veine humaniste traditionnelle, à de la mise en scène assumée, à l'esthétique et à l'éclairage presque cinématographique. Il suffit pour s'en convaincre de regarder le portfolio consacré à la grande commande photographique de la BNF que nous publions plus loin dans ce numéro. Photographie sociale, d'auteur, plasticienne, de presse, même si ces catégories recouvrent des métiers et des statuts différents, elles sont loin d'être hermétiques. Bien au contraire, les photographes se plaisent à mélanger les genres et à brouiller les pistes, afin d'aiguiser la curiosité et le sens critique de leur public. Cela peut s'expliquer par l'évolution du marché de la photographie. Ainsi, nombre de photojournalistes paupérisés par la crise de la presse tentent de diversifier leurs revenus en vendant leurs tirages en galerie, en éditant des livres ou en exposant dans des festivals. Naturellement, ils privilégient alors des photographies à plusieurs niveaux de lecture, moins rattachées à un événement d'actualité, mais à la portée symbolique plus forte et à l'esthétique plus marquée, faisant de ce fait glisser leur écriture visuelle vers davantage de complexité, et vers un travail qui prend son sens dans la série. Par ailleurs, si l'on s'en tient à la photographie artistique, le marché offre une diversité qui n'a jamais été aussi grande, avec des démarches que tout paraît parfois opposer, des tarifs parfois difficiles à lire, et qui reflètent également les goûts et les profils des différents publics visés. Alors que la technique photo évolue vers toujours plus de netteté, certains auront du mal à concevoir comment des images délibérément pixelisées peuvent devenir des œuvres d'art ultra-cotées. Des Salons tels que Paris Photo ou la foire de Bièvres semblent ainsi évoluer dans des mondes parallèles, mais encore une fois, avec des passerelles possibles. Pour comprendre la photographie aujourd'hui, et pour la pratiquer, il est donc indispensable de savoir décoder un langage de plus en plus sophistiqué, allant bien au-delà des apparences, et porté par des modèles économiques et courants artistiques multiples. Les récentes évolutions du medium rendent cette éducation à l'image plus que jamais nécessaire dans les années qui viennent.



Mine abandonnée, France, par Yannis Portigliatti.

recomposition de l'écosystème de la photographie et fait évoluer les principes d'exploitation des images", explique l'Arcom.
Avec un marché de la presse plutôt morose et moins enclin à partager des découvertes photographiques, les photographes se sont déportés vers d'autres canaux, que ce soient des publications plus artisanales de zines ou de magazines indépendants ou des expositions, festivals ou, rêve pour beaucoup, la sainte galerie. Mais n'est pas représenté en galerie qui veut. *"Il y a de plus en plus d'impatience ; c'est-à-dire que des gens ont fait une série, et ils veulent tout de suite exposer. Et la photographie dans une galerie se construit dans un temps long. Donc c'est à l'opposé du court-termisme qu'on voit partout. Et une œuvre, ça se construit dans un temps long. Je ne travaille qu'avec des artistes qui sont dans ce registre-là"*, nous explique Françoise Morin, fondatrice des Douches la Galerie à Paris.. Les places sont rares et de nombreuses thématiques sont compliquées à vendre comme le photojournalisme. Autre secteur plébiscité, celui de l'édition qui a explosé ces dernières années. *"En France et à l'international, en deux décennies, les maisons d'édition spécialisées en photographie ont été multipliées par cinq. Il n'y a jamais eu autant de livres photo dans les librairies, alors qu'il n'a jamais été aussi difficile de les vendre"*, écrivions-nous dans nos pages en juillet 2023. D'autres secteurs traditionnels ont perdu de leur intérêt. Nous constatons de moins en moins de photographes tenant à jour leur site Internet, privilégiant le contenu sur les réseaux sociaux pour se montrer. Ont-ils tort ? Sans doute, car ces derniers doivent être pensés comme une stratégie de communication parmi d'autres et non comme un tout.

5 Une stagnation du marché de l'art

En 2019, soit il y a déjà cinq ans, le marché de la photo pesait à peine deux pour cent en valeur du marché global de l'art selon Artprice. Une part infime donc et qui depuis connaît une certaine stagnation. *"Il y a de plus en plus de photographes qui veulent exposer, et le marché est très étroit"*, résume Françoise Morin, fondatrice des Douches la Galerie à Paris. *"Le marché de la photographie est dans une telle confusion aujourd'hui, où tout le monde se dit photographe, qu'il faut être très exigeant. Mais à partir du moment où vous montrez des travaux photographiques d'exception, vous tirez la photographie vers le haut. En clair, si vous montrez des tirages sans une écriture spécifique, c'est compliqué. A l'inverse si vous présentez une photographie qu'elle soit historique ou contemporaine avec une véritable valeur ajoutée comme la nature du tirage par exemple, vous trouverez toujours des personnes intéressées par ce travail. C'est un tout"*, résume la galeriste.
Même son de cloche du côté des maisons d'enchères. *"Je pense qu'on achète autant de photographies qu'avant,* déclare Élodie Morel de chez Christie's. *Mais le problème de la photographie, à mon avis, c'est que c'est encore l'une des rares catégories à être classifiée par son medium, et pas par son époque. Il y a toujours des galeries de photographies ou des ventes de photographies. Les frontières sont en train de glisser doucement, mais c'est vrai que c'est encore un art qui s'adresse à des collectionneurs photos. Alors que ces derniers disparaissent petit à petit. Maintenant on a affaire à une nouvelle génération s'intéressant à la photographie, à la peinture, à la sculpture, à l'art de son temps ou bien d'une époque. Mais on ne collectionne plus un medium."* "En 1980, le produit mondial des ventes aux enchères de la photo se situait aux alentours de 5 millions de dollars ; en 2006, il atteint 144 millions,* relève Florence Bourgeois, directrice de Paris Photo. *En 2014, le marché culminait à 220 millions de dollars (selon Artprice). Mais depuis une dizaine d'années, la tendance générale est à la baisse, pouvait-on lire l'an passé dans* Le Journal des Arts *pour le marché des enchères."* Les prix sont aussi légèrement à la baisse en galerie d'après Françoise Morin. Cela n'empêche pas des ventes exceptionnelles. Il y a deux ans a ainsi été battu le record de la photo la plus chère de l'Histoire chez Christie's avec la vente du "Violon d'Ingres" de Man Ray adjugé à 12,4 millions de dollars. Mais plus modestement, Françoise Morin, qui se qualifie d'optimiste, justifie de bonnes ventes en adoptant une meilleure manière de vendre pour se démarquer des maisons de vente aux enchères. *"J'insiste beaucoup sur les couples tireur/photographe par exemple. Cela relève de l'histoire de la photographie et l'encadrement fait partie aussi de l'œuvre."*
La période de la Covid a amené à acheter de l'art en ligne, notamment via des sites d'enchères. Si les galeristes mettent l'accent sur la nécessité de voir un tirage avant de l'acheter, certains ont également tenté d'acquérir de la photographie dématérialisée, soit sous la forme de NFT *(non-fungible tokens)*. Associé aux cryptomonnaies, ce marché spéculatif qui a fait son entrée à la foire de Paris Photo l'an passé ne fait guère plus parler de lui ces derniers mois, bien que certaines voix affirment que les NFT n'ont pas dit leur dernier mot.


© THIBAUT GODET

Le "Violon d'Ingres" de Man Ray est aujourd'hui la photo la plus chère du monde. Elle a été vendue 12,4 millions de dollars en 2022 aux enchères.

L'IA a-t-elle rebattu les cartes ?

La question n'est plus, aujourd'hui, de savoir s'il faut ou non recourir à l'intelligence artificielle, mais plutôt de situer ses besoins en la matière, pour mieux appréhender les défis que son utilisation pose à tous les acteurs du monde de l'image. Comment se positionnent les photographes, les éditeurs, les organisateurs de concours ou les formateurs face à cette marée qui n'en finit plus de monter ? Éléments de réponse, alors que le projet de règlement européen sur l'intelligence artificielle vient d'être validé à l'unanimité par les pays membres de l'Union européenne. **Benjamin Favier**

Omniprésente, inévitable, l'intelligence artificielle nous fait passer par tous les états. Le sentiment de légèreté ou l'amusement éprouvés face aux deepfakes burlesques montrant le pape François en doudoune ou le président de la République Emmanuel Macron dans la peau d'un éboueur cèdent rapidement la place à l'inquiétude quand on réalise la puissance de ces outils et leur évolution fulgurante. Dernier exemple en date, les images pornographiques de la chanteuse américaine Taylor Swift, créées à partir d'IA et publiées sur le réseau X. De quoi alimenter la défiance vis-à-vis de l'IA en général, et dans le domaine de la photographie en particulier.

Des conditions et des questions

En avril 2023, le photographe allemand Boris Eldagsen, en refusant son prix lors de la cérémonie des Sony World Photography Awards (SWPA), à Londres, a marqué les esprits. Il révèle alors que le portrait qu'il a soumis au jury, primé dans la catégorie "Créative", a été entièrement généré par une intelligence artificielle. Il justifie son intention en ces termes sur son blog : *"J'ai voulu faire un test, pour voir si le monde de la photographie était prêt à gérer l'intrusion de l'IA dans les concours internationaux, et visiblement ce n'est pas le cas."* Il précise que *"l'IA n'est pas de la photographie. Le photographe péruvien @christianvincesfoto a trouvé une très bonne formule sur Facebook, qui a déjà été employée sous forme de hashtag par le passé : « promptographie »"*. Le mot "prompt" renvoie aux phrases ou mots-clés que l'on renseigne dans le moteur de recherche d'un logiciel d'intelligence artificielle générative pour concevoir une image. Le photographe allemand a également mis en garde les organisateurs du concours, au vu de l'absence de commentaires de leur part et du retrait de son image de l'exposition, leur promettant des lendemains difficiles, lorsqu'il s'agira de faire la distinction entre un cliché authentique et une image générée par un logiciel comme Midjourney. *Quid* des conditions de participation, à l'aune de cet épisode très médiatisé ? Nous avons contacté la World Photography Organisation, qui administre les SWPA, dont les prochains auront lieu au printemps 2024 : *"Nous révisons chaque année nos concours et nos règles afin de refléter les pratiques contemporaines actuelles et émergentes en vue de développer de nouvelles opportunités pour nos photographes. À la suite de l'utilisation croissante de l'IA dans la création d'images, nous avons clarifié nos règles pour préciser que les contributions peuvent comporter des retouches, y compris l'emploi d'outils d'IA, mais qu'elles doivent provenir d'une photographie analogique ou numérique et que l'étendue des retouches doit être indiquée dans la section de description de l'image lors de l'envoi de la candidature."*

C'est une précision importante : l'IA dite "générative", qui part d'un simple moteur de recherche, est bannie, tandis que le recours à des outils d'intelligence artificielle sera considéré au même titre qu'une retouche traditionnelle, à condition que ce soit appliqué à une photo prise par le candidat. Le directeur de la Maison européenne de la photographie, Simon Baker, prône lui aussi une ouverture à ce type de manipulation d'image, donnant au passage sa confiance aux artistes, comme il l'a déclaré dans un entretien accordé à France Culture le 6 juillet dernier : *"Je suis entièrement ouvert à ça, parce que je fais confiance aux artistes. Ils sont avant-gardistes et comprennent mieux que nous la suite. Ils sont obsédés par les capacités, les potentiels. C'est le propos de l'artiste qui va être intéressant plutôt que l'intelligence artificielle tout court ! Nous sommes en réflexion, comme toutes les institutions, j'espère. Nous regardons qui fait quoi et comment et si, un jour, on peut les exposer à la MEP."*

Chef de projet informatique, le photographe David Fathi a publié en 2022 un livre entièrement créé à partir de prompts, *Prelude to the Broken RAM*. Selon lui, *"l'IA générative ne pose pas tellement de nouveaux problèmes, c'est plutôt une accélération technologique de problématiques et questions déjà existantes (statut de l'œuvre, automatisation de la création, fake news, perte d'emploi liée à l'industrialisation, etc.)"*.

Photographie *vs* infographie

Comment adapter la pédagogie face à l'ampleur et la rapidité de l'implantation de l'IA dans le domaine de l'image ? Photographe, formateur et professeur à l'école de photographie Alkemia, à Lyon, Alexandre Vanhoorde ne reçoit pas encore de demandes concrètes sur le sujet de la part de ses clients ou élèves… mais il s'y prépare : *"Je suis en train de mettre à jour mes compétences sur le post-traitement, sur Lightroom et sur Photoshop, pour effectivement, demain, être capable de répondre aux demandes sur l'IA générative."* Selon lui, plus que jamais, les photographes doivent mettre en avant la valeur ajoutée inhérente à leur savoir-faire : *"Je pense que pour un photographe, il est important de garder* ➤

Prompt : *“Imagine une photo de manifestation de photographes contre l’utilisation de Midjourney.”*

l'intention photographique. C'est un peu le débat entre photographie et infographie." Il y a quelques semaines, le photographe documentaire Jean-Claude Moschetti a réagi, par un post sur Facebook, alors que des internautes mettaient en doute l'authenticité de l'une de ses photos : *"Quelqu'un a estimé que ce n'est pas une vraie photo, parce que les ombres et l'architecture sont bizarres. Cette photo était créditée, mon nom y figurait. Malgré ça, des gens ont pris la photo et l'ont moulinée dans je ne sais trop quel logiciel pour vérifier qu'elle était authentique. Je trouve ça dingue : on soupçonne une image d'être faite par une machine, on va demander à la machine de dire si elle est vraie ou pas, alors qu'il y a le nom du photographe et qu'il suffirait peut-être de se renseigner sur lui, de s'apercevoir que ça fait vingt ans qu'il fait des photos en Afrique et qu'il y a des chances pour que ce soit une vraie photo…"* À 55 ans, *"alors que j'ai l'impression d'être enfin arrivé à être photographe, d'avoir trouvé mon style, alors que je fais de la photo depuis que je suis adolescent, j'ai le sentiment que toutes mes images peuvent être absorbées par une espèce de machine qui va les mouliner, les recracher et les transformer en images libres de droits. Je constate qu'il y a des gens qui étaient des artistes, des photographes, qui ont apparemment franchi le pas de l'intelligence artificielle, qui ont foncé et qui se disent :* « C'est un super outil de création, mon imagination n'a plus de limites. » *Mais je trouve que l'intelligence artificielle, c'est une façon d'assembler des images qui appartiennent aux autres pour faire quelque chose, donc, selon moi, il n'y a pas de création. Je suis assez sceptique, en tout cas, sur le devenir de la photographie".*

Parmi les éditeurs, les points de vue divergent quant à l'usage ou non d'images générées avec des outils d'intelligence artificielle. Le 10 novembre dernier, l'organisation Reporters sans frontières a établi "La Charte de Paris sur l'IA et le journalisme". On y lit par exemple, au sixième paragraphe : *"Les médias doivent, dans la mesure du possible, utiliser des outils de pointe qui garantissent l'authenticité et la provenance des contenus publiés, en fournissant des détails fiables sur leur origine et toute modification qu'ils ont pu subir ensuite."* Les quotidiens *Le Monde* et *Libération* ont pris le parti de faire paraître ce type d'image uniquement dans le contexte d'un article traitant de ce sujet. D'autres supports, comme le mensuel *So Foot*, assument le fait de recourir parfois à de l'illustration générée avec un logiciel, ainsi que l'a confié le directeur de la rédaction Pierre Maturana au *Monde* en avril 2023, en prenant bien soin de le mentionner. *"On vit l'an 1 de l'IA,* selon Bernard Papon, photographe au quotidien *L'Équipe. Nous avons un service photo, nous en achetons (abonnements à l'AFP et à d'autres agences photographiques), donc nous sommes des producteurs et je n'ai pas souvenir que nous ayons déjà eu recours à un gars qui donne une ligne de code pour générer une image. Nous ne sommes ainsi pas directement concernés par l'IA, mais ce serait insulter l'avenir de prétendre que demain cela ne se produira pas. Nous gérons des sportifs, ils ont une image, c'est compliqué, je pense. Il y a beaucoup de flou*



Prompt : *"Imagine une photo argentique d'un photographe dans son atelier en train d'utiliser Midjourney."*

juridique, et ce qui est aussi évident, c'est que la loi va devoir évoluer très vite pour justement protéger tout un écosystème."

Législation : enfin des pistes

Un premier pas important a été franchi le 1er février 2024, avec la ratification de l'AI Act par les 27 pays membres de l'Union européenne, dont la France, qui a longtemps reculé, soucieuse de ne pas affaiblir les start-up nationales spécialisées dans l'intelligence artificielle. *"L'Europe donne à l'IA son premier cadre juridique"*, s'est félicitée Stéphanie de Roquefeuil Prod'homme, directrice des affaires publiques et juridiques de l'Union des photographes professionnels (UPP). L'UPP avait déjà salué le contenu de l'AI Act, validé courant décembre au sein du Parlement : la protection des droits de propriété intellectuelle, mais aussi l'obligation de transparence et les règles de bonne conduite qui figurent dans les textes.

L'avocate Joëlle Verbrugge suit de près l'évolution du dossier, également au niveau national, où une proposition de loi a été déposée en septembre 2023 par plusieurs députés. Bien, mais insuffisant selon elle : *"Elle a pour but notamment d'ajouter des dispositions au Code de la propriété intellectuelle afin de rendre obligatoire la recherche d'un consentement de l'auteur d'une œuvre avant son intégration dans la base de données qui nourrit les IA. C'est bien en théorie, mais en pratique, vu le caractère automatique de cette aspiration massive de données… ça ne suffira pas. La proposition vise aussi à permettre une rémunération des auteurs par les sociétés de gestion des droits collectifs, comme la SAIF, l'ADAGP, etc. Il y a par ailleurs une proposition de loi, côté droit à l'image cette fois, en ce qui concerne les deepfakes. Mais pour revenir au droit d'auteur, il faut également être réaliste : OpenAI a récemment admis qu'elle ne pouvait tout simplement pas fonctionner sans toutes les œuvres protégées par le droit d'auteur qu'elle donne à manger à son IA. Le reste sera une bataille de lobbys."* Elle met encore en garde les photographes contre tout type d'action juridique sur le plan individuel, en l'état : *"Pour le reste, revendiquer ses droits sera pour le photographe sans doute un parcours du combattant, et assigner des sociétés exploitant des IA aux États-Unis ne serait de toute façon pas simple de façon individuelle. Juridiquement, de très nombreuses questions doivent encore être débattues, dont celle de savoir si les IA peuvent, dans l'Union européenne, se prévaloir de « l'exception de fouille de textes et de données » créée il y a quelques années. Il faudra attendre de la jurisprudence à ce sujet. Aux États-Unis, même question, mais avec l'exception du fair use."*

Entre-temps émergent quelques outils pour permettre aux photographes de dérégler la machine et de revendiquer leur droit d'auteur, souligne Joëlle Verbrugge, notamment Glaze ou Nightshade, *"deux projets de recherche qui visent à empêcher l'IA qui aurait été nourrie avec des visuels de s'en servir efficacement"*. Elle qui a déjà rédigé plusieurs articles autour de l'IA dans le magazine *Compétences Photo* (numéros 95 et 96) et qui prépare un copieux ouvrage sur le sujet, à paraître au printemps prochain, donne quelques conseils précieux aux photographes. Pour protéger leurs œuvres, elle suggère d'adhérer *"à une société de gestion des droits collectifs, d'une part pour être bien représenté, et d'autre part pour profiter ensuite d'une rémunération indirecte quand cela aura été négocié – et je vois mal comment les IA y échapperaient"*. Aux photographes qui recourent à l'IA, elle recommande de demeurer prudents : *"Si vous livrez à un client une « photo » que vous avez générée à l'aide de l'IA, vous n'avez aucune certitude, puisqu'il n'y a aucune transparence non plus, que ce n'est pas la copie exacte d'une photo prise par un autre photographe. Et donc vous exposerez toujours vos propres clients (ou vous-même) à une action en contrefaçon."* Enfin, elle rappelle la nécessité de s'informer, de rester en veille autour de soi, *"car l'IA et l'image, ce ne sont pas uniquement le droit d'auteur et le droit à l'image. Il y a aussi l'éthique journalistique, publicitaire et politique, le droit à l'information opposé à l'interdiction de diffuser de fausses informations, la surveillance par des caméras dites « intelligentes » (vidéosurveillance algorithmique), etc. C'est une pieuvre énorme"*. Une pieuvre dont les tentacules sont de plus en plus visibles dans notre quotidien.

> *"Va-t-on vers l'anéantissement de notre imaginaire ou vers de nouveaux univers visuels ?"*

Dans sa dernière œuvre, *The Machine Seems to Need a Ghost*, le photographe David Fathi tâche de réfléchir à l'après : *"C'est un essai visuel pour tenter de penser à l'origine et au devenir de ces images générées. Il y a un problème énorme avec les IA de deep learning, qui auront tendance à reproduire fidèlement ce qui est le plus commun, et donc les clichés et stéréotypes de notre culture visuelle. Je me suis posé la question suivante : que se passera-t-il lorsqu'on générera de plus en plus d'images numériques, et que ces images seront ensuite réaspirées pour entraîner les mêmes outils qui ont servi à leur création ? C'est l'idée du* feedback loop*, la boucle de rétroaction ou le serpent qui se mord la queue. Plus on va générer d'images, plus on risque de fermer les portes de nos imaginaires et de tourner en rond sur les mêmes clichés. Comme des forces gravitationnelles qui nous poussent vers un trou noir. Et passé ce point, où va-t-on ? Vers l'anéantissement de notre imaginaire ou de nouveaux univers visuels ?"* Telle est l'une des vertigineuses questions soulevées par l'utilisation de l'IA dans le domaine de l'image.

La traçabilité, un chantier en cours

À l'automne 2023, la sortie du M11-P a beaucoup fait parler : ce boîtier télémétrique adopte la norme C2PA (Coalition for Content Provenance and Authenticity).
Ainsi, les fichiers produits avec cet appareil contiennent une clé chiffrée qui fait office de signature, tandis que la moindre manipulation est répertoriée dans les métadonnées. Membre de la Content Authenticity Initiative (CAI), aux côtés d'éditeurs de logiciels, de médias et d'agences de presse (Adobe, Stern, AFP…), Leica propose un outil aux photojournalistes pour faciliter la transparence et contrer les fake news. Nikon a été le premier constructeur à rejoindre la CAI, et la marque nipponne a annoncé début 2024 qu'elle collabore de près avec l'AFP pour développer des solutions pertinentes pour les besoins de l'agence, notamment en cas d'effacement des métadonnées. Sony et plus récemment Canon font également partie du mouvement.

Au studio Cui Cui

PROCÉDÉ ANCIEN, REGARD MODERNE

À Pantin, en Seine-Saint-Denis, Aude Boissaye perpétue l'un des procédés anciens les plus facilement reconnaissables : le collodion humide. Dans le studio Cui Cui, elle voit passer nombre de personnes voulant être photographiées "à l'ancienne", dans des séances qui, du fait des contraintes de cette technique, demandent un temps long. Et, particularité, la photographe répond également à des commandes pour des institutions publiques ou des clients privés, à l'aide de cette technique remontant à 1851. Nous l'avons suivie, début février, lors d'une prise de vue à l'ambiance montagnarde, mais sans neige ! **Thibaut Godet**

Il n'a pas fallu attendre l'invention du fond vert pour truquer l'arrière-plan d'une image et faire croire que l'on se trouve dans un pays exotique, dans un cadre champêtre, ou bien au travail lors d'une réunion par visioconférence. Dès le XIXe siècle, on emploie des décors peints dans les studios, afin de donner l'impression de photographier loin des villes tout en bénéficiant du confort de l'intérieur pour la prise de vue.

Au studio Cui Cui, dans la ville de Pantin, c'est ce subterfuge vieux comme la photographie (ou presque) qui s'est joué sous la verrière en lumière naturelle de l'atelier d'Aude Boussaye. Baptiste et Laurent, un jeune couple qui prépare son mariage en juin prochain dans les Alpes, ont commandé plusieurs images pour leur faire-part. Et, pour que les invités connaissent le contexte de la cérémonie, ils ont décidé de représenter des montagnes en fond de leurs photos. Mais plutôt que de grimper avec tout le matériel, c'est donc sur le plat que s'est jouée cette prise de vue décalée, en tenue d'escalade. L'un des mariés a créé de toutes pièces le décor de la photo. De quoi générer un peu d'appréhension chez Aude Boissaye qui, en plus de réfléchir à la façon d'éclairer ce nouveau fond et de composer avec lui, a déjà des dizaines de contraintes liées à sa pratique. Car plutôt que d'utiliser un appareil photo numérique dernier cri bardé de pixels et capable de faire des dizaines de vues en rafale, Aude a réalisé la prise de vue à la chambre, en employant la méthode du collodion humide.

Dans cet atelier, qu'elle occupe depuis la Covid, les espaces sont hantés par l'esprit des pionniers de la photographie, particulièrement celui de Nadar, son chat, qui se balade au gré de ses envies dans le vaste espace de travail. Avec un sourire communicatif, Aude s'active dans tous les sens. Tantôt photographe pour la prise de vue, tantôt artiste, tantôt chimiste, elle jongle entre les pratiques pour réaliser certaines de ses images à la manière des grands noms de la photographie du XIXe siècle, qui des années 1860 à 1870 employaient le collodion.

Aude n'avait pas un chemin tout tracé pour devenir photographe. Tout juste avait-elle un oncle qui pratiquait la photographie animalière quand elle était petite. Elle se souvient d'un déclic en découvrant une certaine Afghane aux yeux verts, signée Steve McCurry, en 1985 dans la presse. Un comble, lorsque l'on compare aujourd'hui ses photos en nuances de gris à celles du maître de la Kodachrome. Étonnamment aussi, alors qu'elle était étudiante en pharmacie, ➤

La montagne à Pantin

Pour cette prise de vue réalisée durant notre reportage, le couple photographié a apporté son propre fond simulant un décor de montagne.
© Photo : Thibaut Godet.

Aude a radicalement changé d'orientation. Or, quand on sait que le collodion, qui à l'origine était un puissant explosif, est aussi utilisé dans des médicaments, notamment en médecine de guerre pour cicatriser les plaies, on ne peut qu'y voir un drôle de signe du destin.

Ses premiers pas dans le milieu de l'image, Aude Boissaye les fait dans la presse régionale, en particulier pour les *Dernières nouvelles d'Alsace*. Elle travaille également un temps pour l'agence Gamma, dans l'ombre des grands reporters, ce qui la motive à entrer ensuite dans la lumière. En 2010, elle et son conjoint d'alors se voient proposer un espace studio. Tous deux se laissent tenter. *"Dans un studio, on est dans un monde clos où l'on oublie complètement ce qui se passe autour. Encore aujourd'hui, le téléphone n'existe plus, le temps s'est arrêté à l'intérieur. Il n'y a qu'à se laisser porter et photographier"*, relate Aude Boissaye. Mais le passage à un lieu fixe, avec pignon sur rue, fait réfléchir le couple sur leur pratique. *"On s'était dit : quitte à passer au studio, il faut que l'on fasse quelque chose de différent. Nous étions dans cette phase où, avec le numérique, nous réalisions vraiment beaucoup d'images, au point d'atteindre une certaine saturation. Nous avons eu envie de plus prendre le temps dans nos productions et de faire moins de photos."*



Studio Cui Cui. Dans son atelier en lumière naturelle, à Pantin, Aude Boissaye photographie des familles, mais réalise aussi des images sur commande, en collodion humide ainsi qu'en numérique.

La question s'est alors posée de passer à l'argentique. Le couple pratiquait déjà la chambre, mais le prix des composants les rebutait. C'est à ce moment-là qu'ils découvrent Michael Schindler, un artiste de Los Angeles et Misha Burlatsky, de Saint-Petersbourg. Tous deux pratiquaient le collodion humide. *"Nous avons été scotchés"* se souvient Aude Boissaye. Et ils ne sont pas les seuls à s'intéresser aux procédés anciens. On trouve toujours en France quelques studios proposant du collodion humide, comme



Chimie
Après la révélation, la photo se dévoile dans le fixateur durant de longues secondes

Ambrotype & Co, à Paris, ou Tintype & Ambrotype, à Chalon-sur-Saône. *"Ce qui est passionnant avec la culture numérique, c'est qu'elle fait en sorte – en devenant le standard – que la photographie telle qu'on l'entend traditionnellement est à redécouvrir. Les procédés antérieurs au numérique sont des aventures qui permettent de se ressaisir de la question de l'image en ayant le contrôle de ce que l'on produit, et en gardant un sentiment de tangibilité, de matérialité de l'image"*, expliquait voilà trois ans dans nos pages l'historien Michel Poivert. Et l'avantage, c'est que les procédés anciens sont encore pour la plupart accessibles. Certes plus grand monde ne pourrait reproduire fidèlement une image comme le Point de vue du Gras de 1826, et on ne sait plus aujourd'hui faire fidèlement une autochrome, mais des procédés comme le calotype, le bromure d'argent, sont toujours possibles, et nombre de photographes les pratiquent encore… Et notamment le collodion humide.



Aude Boissaye. Autoportrait réalisé pour une campagne de l'Institut national des métiers d'art.

L'éloge du temps long

Avec cette pratique, c'est tout un univers qui s'est ouvert à Aude et Sébastien, son ex-conjoint. Certes, le studio Cui Cui continue de proposer du numérique, mais le collodion va vite devenir une marque de fabrique. C'est ce procédé que sont venus chercher Laurent et Baptiste conscients à la fois du potentiel créatif de ce procédé ancien, mais aussi de ses contraintes. Arrivé vers 14 h, le couple reste 4 h 30 environ sur place, pour cinq images réalisées. C'est dire que cette technique fait l'éloge de la lenteur.

La pratique du collodion humide remonte à 1851, lorsque Frederick Scott Archer, un photographe britannique, découvre les propriétés du collodion. Ce composé à base de nitrocellulose (du coton) dissoute dans un mélange d'éther et d'alcool, ressemble à un liquide visqueux à l'aspect jauni. Dans la recette, on s'en sert alors pour enduire une plaque de verre (ambrotype) ou de métal (ferrotype) que l'on sensibilise en la plongeant dans un bain de nitrates d'argent, avant de passer à la prise de vue. Celle-ci doit être réalisée en une dizaine de minutes environ (dans le cas d'un studio à 21 °C), faute de quoi la plaque pourrait sécher et ne plus être sensible. Ce n'est pas pour rien que, vingt ans à peine après son invention, ce procédé a été délaissé au profit de processus plus modernes et moins contraignants…

Aude doit garder de nombreux paramètres en tête lorsqu'elle passe à la prise de vue. D'abord, le collodion humide est orthochromatique, il est peu sensible à la couleur rouge, qui sur une photo donnera du noir. C'est d'ailleurs grâce à cela que l'on peut travailler en lumière rouge dans le laboratoire. Les rendus sont de plus assez contrastés, ce qui produit des effets assez particuliers sur les peaux, surtout pour qui n'a pas l'habitude de voir un ferrotype ou un ambrotype. *"Beaucoup de détails comptent dans un portrait au collodion humide. Une coupe de cheveux, un vêtement… Le rouge, qu'on oublie. Les yeux bleus, de près, peuvent donner un aspect de zombie. Les blondes ne sortent pas en blondes mais en brunes. Et les brunes sont difficiles à faire poser sur fond noir"*, énumère la photographe.

> *"Cette pratique impose de réfléchir beaucoup plus"*

Quant au temps de pose, il dure au minimum de longues secondes, surtout en hiver dans le studio Cui Cui, où la lumière naturelle disponible est limitée. Les plaques de collodion ont une sensibilité très faible, de l'ordre de 1 ISO! Pour que l'obturation ne s'éternise pas trop, Aude s'aide de deux grandes torches pour éclairer ses scènes, et de son aveu, une troisième serait bien utile… Le jour de notre reportage, dans des positions plutôt inconfortables et avec peu d'appuis, le couple tient relativement bien les trois à cinq secondes d'obturation, auxquelles s'ajoute le temps dont la photographe a besoin pour faire la mise au point de sa chambre, insérer le châssis, mettre puis enlever le bouchon d'objectif pour démarrer la pose. Il suffit d'ajouter une ➤



Les toits de Paris. La photographe ne se cantonne pas à l'intérieur et immortalise les toits de Paris en collodion. Elle tente même le panoramique.

jambe en l'air et un chien dans les bras pour rendre l'exercice encore plus hasardeux ! Et pourtant ! Même le chien a tenu sans bouger !

Aux contraintes du collodion s'ajoute aussi celle de la chambre. Au studio Cui Cui, si de vieux appareils du XIXe siècle décorent l'atelier, c'est une bonne vieille Deardoff au format 8×10' qu'utilise la photographe. Et pour l'anecdote, celle-ci aurait accompagné un certain Raymond Depardon dans ses pérégrinations. La photographe l'utilise avec une optique Zeiss fermant à f/45. Mais c'est surtout à grande ouverture (f/4,5) que celle-ci l'emploie, imposant un point net, et surtout que les sujets restent absolument immobiles entre le moment où elle fait le point et la fin de la prise de vue. À regarder les modèles, ces brefs instants semblent durer une éternité, tant et si bien qu'une fois la photo terminée, tout le monde reprend son souffle.

Du moins, sauf Aude et les plus impatients qui l'accompagnent au laboratoire pour assister à la révélation de l'image. Dans la lumière rouge et dans les senteurs d'éther, les gestes doivent être précis. Après avoir sorti la plaque du châssis, elle utilise un révélateur qu'elle coule rapidement dessus, puis elle secoue l'ensemble tout en maintenant le liquide à la surface. Au bout de quinze ou vingt secondes, l'image commence à apparaître. C'est le moment de tremper la plaque dans l'eau pour arrêter la réaction puis de la plonger dans une bassine de fixateur (hyposulfite de sodium). L'image se dévoile alors doucement dans un moment de magie…

Mais cette magie a un coût : 13 € pour une plaque. À cela s'ajoutent le temps nécessaire à la prise de vue, la préparation et le rangement (très chronophages), le studio, l'amortissement du matériel, mais aussi le scan des images et leur encadrement, pour finalement voir le prix grimper à plusieurs centaines d'euros pour une séance. Une économie à intégrer mais qui ne l'effraie pas, même pour certains projets longs ou en série, lorsqu'ils sont réfléchis.

Dans sa pratique, Aude ne fait pas seulement des portraits de photo familiale. Son champ d'action s'ouvre sur des domaines que l'on soupçonne peu pour un procédé aussi fastidieux. Elle sort par exemple d'une série de photographies panoramiques sur les toits de Saint-Denis (après avoir photographié ceux de Paris en 2017), lui demandant d'ailleurs une sacrée logistique (et de l'énergie !) pour transporter tout son matériel, et notamment son laboratoire. Une logistique qui n'empêche pas quelques moments suspendus. *"Lorsque j'arrivais le matin, à 7 h ou 8 h dans un immeuble, j'avais une heure pour installer mon matériel. Au début, il y avait toujours quelqu'un pour m'accompagner. Mais, il ne peut pas rester une journée à m'attendre. Alors je me retrouvais toute seule, là-haut, perchée. J'avais l'impression d'être la reine du monde, à regarder les paysages évoluer en fonction de la lumière, et d'avoir le temps de chercher l'image que je voulais."*

En commande institutionnelle, Aude a également photographié les métiers d'art en Alsace, pour exposer des artisans sur le parvis de la gare de Strasbourg. Dans le même genre, à Pantin, elle photographie les éboueurs de la ville pour une campagne mettant en avant les visages des agents chargés de la propreté de nos cités. *"Vous les trouvez beaux ? Nous aussi !"* pouvait-on lire sur les affiches destinées à ce que ces derniers soient respectés.



Les yeux dans les yeux. Une campagne mettant en valeur le travail des agents de propreté de Pantin.

Entre art et artisanat

C'est donc hors du carcan habituel du collodion que s'inscrit Aude Boissaye. Elle qui continue à travailler en numérique pour nombre de projets et de commandes, se distingue clairement par cette pratique. Des entreprises viennent la chercher directement pour ses compétences qui dérogent à une photographie traditionnelle. *"Je pense que le collodion se prête à beaucoup de choses. C'est un état d'esprit, car cette pratique demande du temps, impose de ne pas faire beaucoup d'images, et donc de réfléchir beaucoup plus à ce que l'on va photographier, et à se demander constamment : qu'est-ce l'on cherche à raconter ?"* estime la photographe.

Pour sa commande sur les métiers d'arts en Alsace, Aude a d'ailleurs réalisé un autoportrait avec ses flacons de chimie, rat-



Cordée. Réalisée lors de notre reportage, cette photo servira pour le faire-part de mariage du couple. Bien sûr, pour simplifier la pose, elle a été prise à l'horizontale !

tachant ainsi sa pratique à de l'artisanat. Mais n'est-ce pas là s'enfermer ? *"Je pense que j'ai toujours été à cheval entre la photo documentaire et la photo artisanale, raconte Aude Boissaye. J'aime ce qu'il se passe au moment où je capture une image et cette part d'aléas que génère le collodion ! Rien n'est jamais acquis !"*

C'est d'ailleurs ce qu'a retenu l'un des futurs mariés lorsqu'il a rencontré Aude pour la première fois, sur le toit d'un immeuble parisien, alors qu'au milieu d'une fête, elle photographiait une personne tirée au sort. Peu à l'aise avec le public autour d'elle, la modèle faisait ce qu'elle pouvait pour sembler naturelle, sans pour autant y arriver. Anticipant le changement d'attitude de la jeune femme, raconte Baptiste, Aude a déclenché au moment même où l'invitée changeait légèrement de position pour être plus à l'aise. C'est dire, même avec quelques secondes de pose, que l'on peut capter un instant décisif.

REGARDER LA FRANCE



Grande commande de la BnF

Nos 10 coups de cœur

C'est une exposition historique que s'apprête à accueillir le site François-Mitterrand de la Bibliothèque nationale de France (BnF) du 19 mars au 23 juin. "La France sous leurs yeux" regroupe les regards de 200 photographes sur la France des années 2020. Missionnés par le ministère de la Culture en 2021 pour établir un panorama de notre pays au sortir de la crise sanitaire, ces photographes de toutes générations ont en commun d'être des collaborateurs réguliers de la presse nationale et internationale. Pour répondre à cette grande commande pilotée par la BnF, ces hommes et ces femmes sont partis sur les routes afin de mettre en lumière des sujets variés, touchant à des enjeux sociaux, économiques, culturels ou environnementaux cruciaux, et ce, à travers des approches visuelles parfois singulières. Parmi les séries effectuées par ces 200 lauréats, nous vous proposons une sélection subjective de nos 10 coups de cœur, pour un voyage à travers une France contrastée, et loin des clichés...

Dossier réalisé par Julien Bolle et Thibaut Godet

© ATOM/AXELLE DE RUSSÉ ET THOMAS MOREL-FORT/GRANDE COMMANDE PHOTOJOURNALISME

Axelle de Russé et Thomas Morel-Fort
Chœur Spirito, festival Messiaen au Pays de la Meije, juillet 2022. Région Auvergne-Rhône-Alpes. Photo extraite de la série *Arts vivants ?*.

Stephan Gladieu

Les Français à la plage

Grand reporter ayant arpenté le globe, Stephan Gladieu s'est forgé un style personnel basé sur le portrait. Alliant recherche esthétique et rigueur documentaire, ses séries thématiques interrogent la notion d'identité, brouillant les cartes entre fiction et réalité. Afin de dresser un portrait de la France d'aujourd'hui, il a opté pour un espace révélateur, celui de la plage. Une "page blanche" dont on pourrait penser qu'elle nivelle les différences, mais qui s'avère un redoutable marqueur social et culturel pour qui sait observer. Stephan Gladieu a affronté le sable avec son matériel de studio en vue de sublimer ses sujets, nous livrant une galerie haute en couleur.

En haut : Lucie et Charles avec Joséphine, Jacques et Paul à Carnac ; Babou et Titus à Cancale ; Ayman, Elyas, Marwane et Sadidine à Deauville.

En bas : Fannette à Marseille ; Gérard, Salim et Angélique à Fos-sur-Mer ; Valentin, Salvador et Esteban à Biscarrosse.















TOUTES LES PHOTOS © STEPHAN GLADIEU/GRANDE COMMANDE PHOTOJOURNALISME

Alexa Brunet
Itinéraires bis



TOUTES LES PHOTOS © ALEXA BRUNET/GRANDE COMMANDE PHOTOJOURNALISME

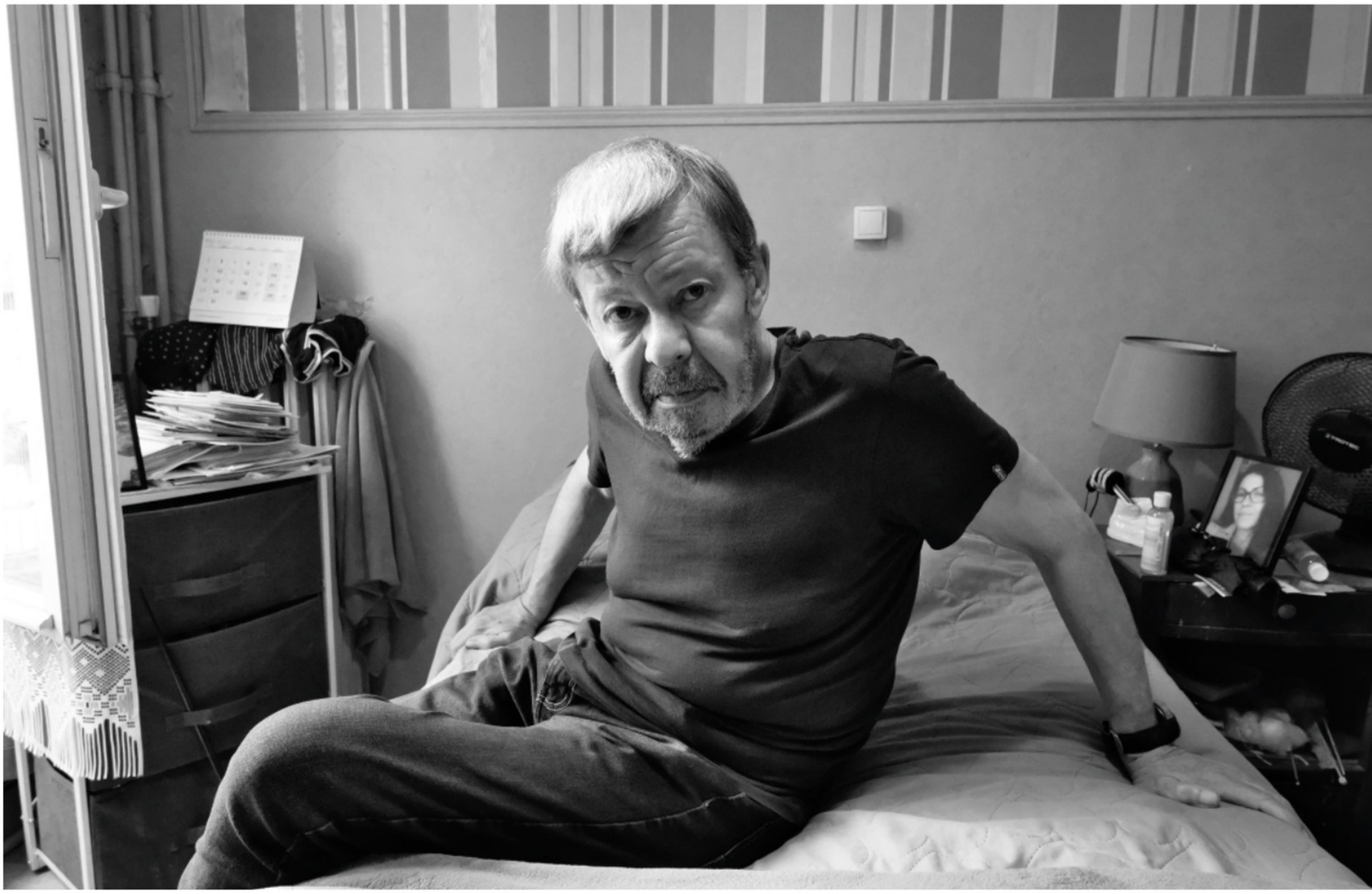
Des punks vivant au grand air au fin fond des Cévennes ; un charpentier retapant seul son château en ruine dans le Cantal ; une famille autonome dans leur petit paradis aveyronnais. Alexa Brunet a parcouru le Sud de la France à la rencontre de ceux qui ont choisi de sortir du système pour fonder leur contre-société, à travers l'enracinement, le retour à la terre, l'isolement, la pratique de la chasse ainsi que la quête de l'autonomie dans un courant de pensée écorésilient. Dans cette série intitulée *Les Grands Séparés*, elle nous montre que des voies alternatives à la technologie et à la mondialisation sont possibles. Née en 1977, Alexa Brunet est diplômée de l'Art College de Belfast en 1998 et de l'ENSP d'Arles en 2001. Influencée par le cinéma, la peinture et la littérature, elle réalise en moyen format argentique des photographies symboliques, souvent mises en scène, qui mêlent l'absurde, l'humour et la poésie.

Diana, muse des punks, sur le tournage de *The Real Life of Diana* de Clément Baratte avec les amis et habitants de La Vieille Valette, lieu libertaire autonome dans les Cévennes.

Ci-dessus, petite transhumance des brebis, chez Ben, au château de Saint-Cirgues-de-Malbert, dans le Cantal. Ben ramène au bercail un bélier récalcitrant.

À droite, portrait de Bruine, chez Tom et Tine et leurs enfants, famille autonome du Nord Aveyron. Bruine raffole des tomates séchées. Cette photographie est un témoignage visuel de la personnalité de l'enfant, l'été de ses 4 ans. Il s'agit bien de la jeune princesse de la famille : sa blondeur polaire évoque celle de la Reine des neiges, et le crâne à côté duquel elle pose fièrement est son siège, digne d'un trône.

Jean-Louis Courtinat
Visages de l'exclusion



Christiane, Patrick, Martha, Djamel et tant d'autres ont accepté d'être photographiés par Jean-Louis Courtinat, non sans lui avoir raconté au préalable leur parcours de vie cabossé. Tous ont connu la rue, la plupart ont rompu les ponts avec leur famille. Beaucoup souffrent de solitude, et bon nombre d'entre eux ont de graves problèmes de dépendance à l'alcool. Ils ont en commun d'avoir été relogés dans des hôtels sociaux, grâce à des associations de terrain comme le Secours catholique ou les Petits Frères des pauvres. C'est le nouveau visage de la pauvreté que révèle ici Jean-Louis Courtinat, en allant à la rencontre des hommes et des femmes que la crise sanitaire a fait sombrer dans la misère. Né en 1954, Jean-Louis Courtinat démarre sa carrière à l'agence Viva et à la Compagnie des reporters. De 1984 à 1994, il est l'assistant de Robert Doisneau. En 1991, il reçoit le prix Niépce. "Des êtres sans importance, *c'est le titre que j'ai donné à ce travail,* explique-t-il. *Face aux tragédies qui ravagent notre monde, le problème de ces gens sur le fil de la vie peut sembler dérisoire. Pourtant, il y a chez eux autant de souffrance et de désespoir. Lorsque je regarde mon travail, je me demande si ce que j'ai enregistré est aussi riche que ce que j'ai vécu à leur côté…*"

Ci-dessus, Patrick dans sa chambre d'hôtel, Paris, 2022.

Page de droite :
Hôtel Star, Paris, 2022.
Patrick dans sa chambre d'hôtel, Paris, 2022.
Christiane dans sa chambre d'hôtel, Paris, 2022.







TOUTES LES PHOTOS © JEAN-LOUIS COURTINAT/GRANDE COMMANDE PHOTOJOURNALISME

Bénédicte Kurzen

Les esprits de Mayotte



TOUTES LES PHOTOS © BÉNÉDICTE KURZEN/GRANDE COMMANDE PHOTOJOURNALISME

Des femmes chantent et effectuent des mouvements au sol lors du Maoulida Shengué organisé en hommage à Mme Zéna M'Déré. Petite Terre, Pamandzi, Mayotte, octobre 2022.

La France ne se réduit pas à la métropole, et la grande commande a également été l'occasion de mettre en lumière différents territoires d'outre-mer. Bénédicte Kurzen, membre de l'agence NOOR, a choisi de montrer Mayotte sous un jour qui contraste avec le traitement qu'en font les médias, toujours axé sur la situation économique dramatique de l'île. À l'image de sa propre trajectoire (elle a vécu en Afrique du Sud et au Nigeria), son travail explore les liens entre l'Europe et l'Afrique, en s'appuyant sur les représentations collectives, les cosmologies et un langage visuel poétique et métaphorique. Plutôt que dans son actualité brûlante, la photojournaliste s'est immergée dans les mythes et légendes de l'archipel des Comores, afin de confronter cet héritage culturel métissé aux immenses enjeux sociaux auxquels les communautés font face. Le flash qu'elle a utilisé de nuit comme de jour fait éclater un feu d'artifice de couleurs saturées, révélant la magie émanant de ce territoire aux richesses négligées.

Thierry danse dans la mangrove. Grande Terre, Tsoundzou, Mayotte, décembre 2022.



Disséminés à travers toute l'île, au détour d'un chemin, dans un recoin de forêt, à proximité d'un village ou dans l'océan, les ziara témoignent de l'importance de la spiritualité mahoraise. Lagon, passe en "S", Mayotte, décembre 2022.

William Daniels
Les affres du climat



TOUTES LES PHOTOS © WILLIAM DANIELS/GRANDE COMMANDE PHOTOJOURNALISME

On connaissait William Daniels pour son travail au long cours sur les zones de conflit qui lui a valu de prestigieux prix, dont deux World Press et un Visa d'or. Pour répondre à cette commande sur la France d'aujourd'hui, il a choisi de travailler au moyen format numérique afin de présenter des paysages vides de toute présence humaine mais portant les stigmates d'événements climatiques exceptionnels. Derrière leurs qualités picturales engageantes (couleurs chaudes, lumières douces, compositions tout en retenue), ces tableaux font un constat glaçant, celui d'un changement climatique aussi rapide que ravageur : érosion des côtes, sécheresse tenace, feux de forêt à répétition, fonte des neiges… Si l'on est loin de la violence explosive des zones de guerre et d'extrême pauvreté, ces images de désolation nous montrent qu'aucune zone du globe et que nulle population n'est épargnée par la menace mondiale résultant de la destruction du climat.

Ci-dessus, Soulac-sur-Mer, l'une des villes les plus touchées par l'augmentation du niveau de la mer.

En haut à droite, au bout d'un mois, l'incendie de La Teste-de-Buch a ravagé pas moins de 7 000 ha de forêt en Gironde. Ici, le célèbre camping Les Flots bleus au pied de la dune du Pilat.

En bas à droite, le niveau de l'eau du lac de Serre-Ponçon ayant baissé de 13 m cet été, les pontons sont hors d'eau et les bateaux ne peuvent pas s'y amarrer.





Olivier Culmann
Administrations



Urssaf, DPAS, DEF… derrière les sigles et acronymes anonymes de ces entités se cachent des personnes en chair et en os qui assurent quotidiennement le fonctionnement des villes, des régions et des services publics. Le photographe Olivier Culmann, du collectif Tendance floue, s'est plongé durant plusieurs mois au sein d'administrations d'échelles différentes (ville, département et pays), à Paris et en Seine-Saint-Denis. Dans chacun de ces lieux, le photographe a pris le temps de vivre l'endroit de l'intérieur, d'en observer les habitudes et d'en saisir le rythme presque intime.

Comme dans ses précédents projets en immersion, il a tenté de s'y faire oublier afin de capter les gestes caractéristiques du quotidien, révélant la part d'humanité de ces froides organisations. Un style aux atours documentaires, sous-tendu par une vision personnelle non dénuée d'humour et de poésie.



Archives municipales de la ville de Montreuil (Seine-Saint-Denis).



Siège social de l'Urssaf en Île-de-France (site de Montreuil).



Service état civil et élections de la ville de Montreuil (Seine-Saint-Denis).

TOUTES LES PHOTOS © OLIVIER CULMANN/TENDANCE FLOUE/GRANDE COMMANDE PHOTOJOURNALISME

Cédric Calandraud

Jeunes femmes du pays

Elles ont entre 15 et 25 ans et sont lycéennes en apprentissage, assistantes maternelles, aides à domicile ou caissières. Elles habitent au cœur de la Charente-Limousine, un territoire qu'elles décrivent elles-mêmes par le manque de transports, d'emplois, de services publics, de commerces et de lieux de sociabilité. Né en 1991, Cédric Calandraud opère depuis plusieurs années un retour sur ses origines populaires et rurales à travers plusieurs projets réalisés autour de son village natal de La Rochefoucauld en Charente. Ces portraits posés, à la savante facture intemporelle, sont le fruit d'une série intitulée *Être et devenir une fille d'ici*. Au cours de cette enquête immersive, Cédric Calandraud a cherché à explorer les stratégies de résistance que ces jeunes femmes mettent en place pour se créer des espaces de liberté et vivre leur jeunesse, tout en restant dans ce territoire qu'il a lui-même quitté.

Ci-dessous, à gauche : Morgane et Alexandra, 16 ans, dans le gymnase municipal d'une ville de 3 500 habitants, Nord Charente, novembre 2022.

Ci-dessous, à droite : Julie, 14 ans, sur le chemin de la stabulation dans un hameau d'une quinzaine d'habitants, Est Charente, août 2022.

Page de droite : Amélie et Laetitia, 24 ans, dans une ville de 2 700 habitants, Charente-Limousine, novembre 2022.

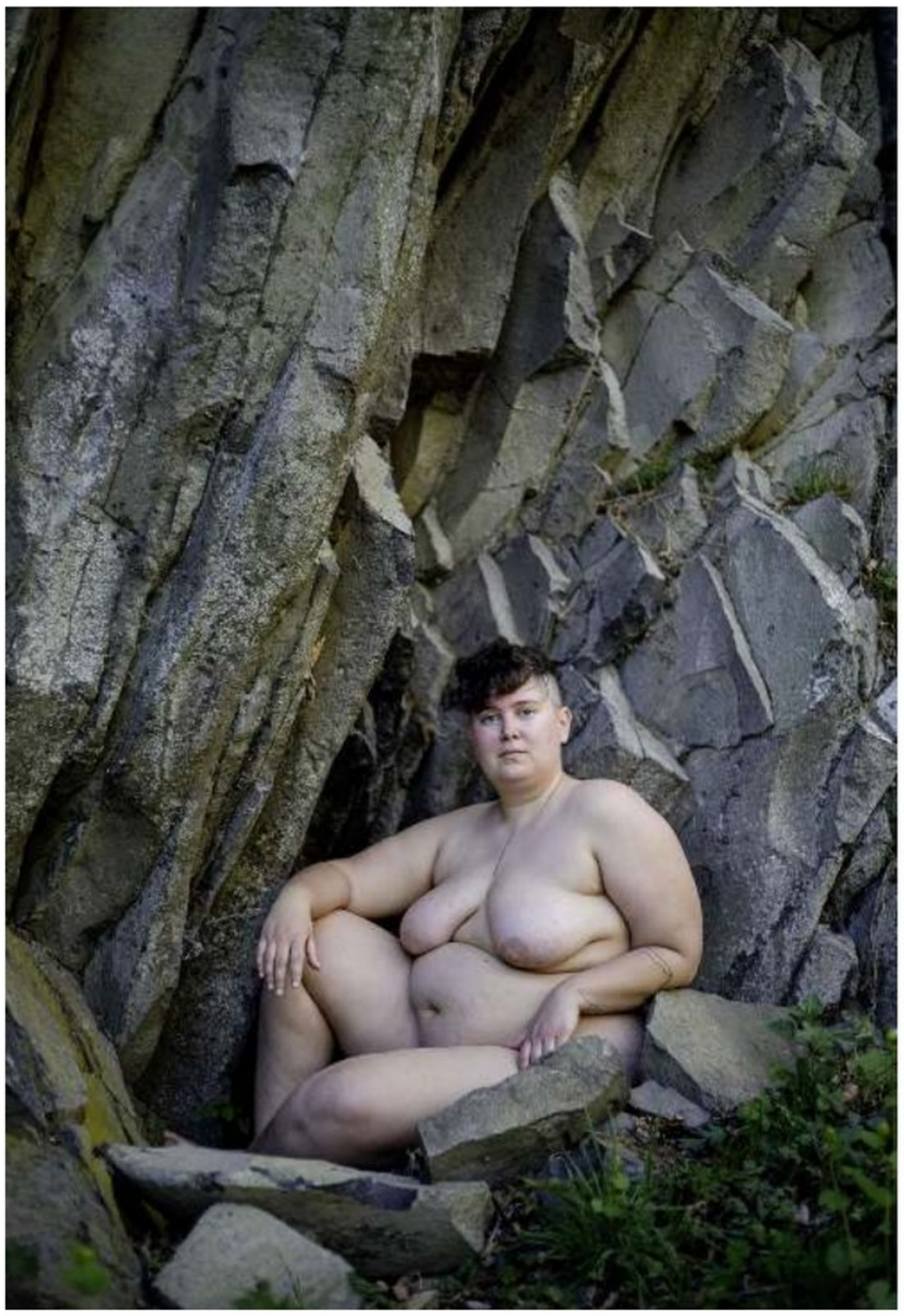






TOUTES LES PHOTOS © CÉDRIC CALANDRAUD/GRANDE COMMANDE PHOTOJOURNALISME





TOUTES LES PHOTOS © MARIE DOCHER/GRANDE COMMANDE PHOTOJOURNALISME

Marie Docher

Enfin visibles

Photographier, c'est avant tout rendre visible, et c'est donc aussi un acte politique et militant. Membre fondatrice du collectif La Part des femmes, Marie Docher est engagée depuis dix ans pour la visibilité des femmes photographes. En 2022, elle est nommée chevaleresse des Arts et des Lettres pour l'ensemble de son travail en faveur de la diversité dans le secteur de la photographie. Cela l'a également amenée à travailler sur les questions de représentation. Dix ans après les violents débats sur l'ouverture des droits au mariage pour les couples de même sexe en France, et dans le sillage de la crise de la Covid-19, Marie Docher est partie à la rencontre de celles qui aiment au féminin. Dans cette période de mutations sociales profondes, elle a fait leur portrait et recueilli leurs propos afin de comprendre ce que cette séquence politique a changé dans leur vie. Intitulée *Et l'amour aussi*, cette série pleine d'humanité offre une représentation inédite des lesbiennes en France aujourd'hui. Elle a fait l'objet d'un livre à La Déferlante Éditions.



En haut à gauche, Sophie Pointurier et Sarah Jean-Jacques sont cofondatrices de l'Observatoire de la lesbophobie, Sophie est chercheuse-enseignante, autrice, et Sarah est chercheuse.

En haut à droite, Amandine Agic, 37 ans, designeuse et performeuse burlesque, Auvergne, Puy de Dôme, La Font de l'Arbre.

Ci-contre : No Anger est une chercheuse à l'École normale supérieure de Lyon. Elle travaille sur les questions de validisme et est également performeuse. Pour ce projet, elle a peint une toile posée au sol avec ses jambes dans les jardins de l'ENS.

Marie Magnin

La presse en crise

Hausse du prix du papier et des coûts énergétiques, tirages en berne, fermeture des points de vente : la presse papier va mal en France, et un magazine comme le nôtre en subit chaque jour les conséquences. Marie Magnin, qui couvre l'actualité sociale et politique pour la presse française et étrangère, a choisi de montrer les coulisses de ce milieu qu'elle connaît bien. De la rédaction d'un titre de presse à sa lecture, en passant par la fabrication de son papier, son impression et sa diffusion, elle s'est livrée à un remarquable travail d'enquête à Paris et en province. Cet état des lieux de la presse française, nationale et régionale, dans ses différents aspects souvent méconnus du grand public, est un travail salutaire que vous pouvez découvrir, comme les autres, sur le site commande-photojournalisme.culture.gouv.fr.







En haut : Bruno Mario feuillette *Le Figaro* qui vient de sortir des rotatives sur le site Riccobono de Tremblay-en-France, 9 novembre 2022. kiosque à journaux, place Jules-Joffrin, Paris, 18e, 9 décembre 2022.

En bas : Roland Lescure, ministre délégué chargé de l'industrie, en visite à l'imprimerie Maury, Malesherbes, 21 novembre 2022.

TOUTES LES PHOTOS © MARIE MAGNIN/HANS LUCAS/GRANDE COMMANDE PHOTOJOURNALISME

Jane Evelyn Atwood
À l'ouest, Ouessant



Si elle met en lumière le talent de multiples photographes émergents, la grande commande de la BnF a aussi missionné quelques grands noms du milieu, et Jane Evelyn Atwood n'est pas des moindres. Cette Franco-Américaine, qui vit en France depuis 1971, est l'autrice de nombreuses séries ayant marqué l'histoire de la photographie par la profonde intimité qu'elle crée avec des personnes reléguées aux marges de la société : prostituées, enfants aveugles, femmes en prison, victimes de mines antipersonnel, malades du sida… Dans le cadre de cette mission nationale, elle a choisi de pointer l'objectif de son boîtier argentique sur l'île d'Ouessant, située au large du Finistère. Intitulée *La Fin de la Terre*, la série est un portrait social et environnemental de ce bout de terre difficile d'accès avec ses falaises escarpées et ses courants violents. Les Ouessantins, surtout les femmes, ont longtemps vécu en autarcie. Cet isolement et ce matriarcat ont généré une culture singulière, mais l'île est à présent très dépendante du continent.

Ci-dessus, Paul Townsend, brocanteur. 800 personnes vivent sur l'île en permanence, mais en pleine saison, avec les résidents secondaires et les vacanciers, ce nombre dépasse les 3 000.

À droite, Zoé et Nolan Creach, le jour du mariage de leurs parents ; Lou-Anna Henry, la seule "punk" de l'île d'Ouessant ; Josiane Le Guen, avec sa mère, Aimée Lamour ; une maison. Toutes les photos : île d'Ouessant, 2022.







TOUTES LES PHOTOS © JANE EVELYN ATWOOD/GRANDE COMMANDE PHOTOJOURNALISME

Une commande pour l'Histoire

1600 candidats, 200 photographes retenus, deux ans de projet, 5 millions d'euros d'argent public : la grande commande de la BnF est inédite, même dans un pays dont l'histoire de la photo est déjà jonchée de telles commandes publiques. À l'heure de l'ouverture de l'exposition "La France sous leurs yeux" à la bibliothèque François-Mitterrand à Paris du 19 mars au 23 juin, nous avons demandé à **Héloïse Conésa** et **Emmanuelle Hascoët**, toutes deux commissaires, de tirer le bilan de cet événement hors norme.

Quel bilan tirez-vous de cette grande commande?

Héloïse Conésa : C'est un projet qui nous a portés durant deux ans et qui, pour les collections de la BnF, a fait entrer en l'espace de deux ans pas moins de 2000 tirages, ce qui est extrêmement riche. L'aventure a aussi été humaine avec les photographes que l'on a suivis, notamment au moment de leur editing. Quant à cette commande, elle est un état des lieux, tant de la France que de la photographie de presse et de ses possibles évolutions.

Cette commande s'inscrit dans une histoire, dans les pas de la Mission héliographique et de la Datar.

H. C. : Effectivement, ce projet s'inscrit dans l'histoire des commandes et de celles de la BnF en particulier. D'autant plus que pour la mission photographique de la Datar, c'est la BnF qui la conserve. Ça faisait sens que la BnF soit opérateur pour le ministère de cette commande. Quant à votre question, c'est l'Histoire qui nous dira la place que cette commande occupe. Ce qui est certain, c'est qu'aujourd'hui, elle est inédite par son ampleur, par l'argent qui a été alloué par le Gouvernement, par le nombre de photographes mobilisés et par la variété des sujets. Et pour la première fois, c'est une commande qui va au-delà de la France métropolitaine et qui s'est aussi intéressée aux territoires ultramarins.

Hormis des photographes bien connus comme Jane Evelyn Atwood, Harry Gruyaert ou Françoise Huguier, est-ce que cette commande va aider des photographes à se faire une place?

Emmanuelle Hascoët : Oui, on en a d'ailleurs déjà un peu les preuves. Des noms se sont imposés : je pense à Juliette Pavie, Anouk Desury ou Julie Bourges. Elles étaient déjà photojournalistes avant la commande et installées, mais je crois que ça leur a donné une visibilité. La qualité du travail qu'elles ont produit dans le cadre de la commande va servir de levier pour la suite de leur carrière. Et de manière générale, on voit bien que la commande a permis de conforter des écritures.

Est-ce qu'on peut revenir un petit peu sur la typologie des photographes qui ont été représentés du coup?

H. C. : Pour la grande commande, nous avons 40 % de femmes et 60 % d'hommes, ce qui est légèrement plus paritaire que le pourcentage de 70-30 % que l'on voit dans la photo de presse. La moyenne d'âge est d'à peu près 40 ans, avec des photographes allant de 20 à 81 ans. Ce qu'il est aussi intéressant de voir, c'est que comme c'est une commande qui est en partie financée par la Commission européenne dans le cadre de France Relance, il y a eu une ouverture à des photographes européens qui résident en France. On pense à Lorenzo Meloni ou Lys Arango… Et puis, si les photographes restent attachés pour des raisons professionnelles à de grandes métropoles françaises, on a quand même des photographes qui viennent des territoires ultramarins, d'autres qui sont installés en province, dans des zones rurales.

Est-ce que vous avez l'impression d'avoir eu vraiment toute la diversité de la photographie dans une commande?

H. C. : Il aurait été possible de tomber dans du monostyle. Mais avec 200 photographes, c'était difficile de ne pas être dans la diversité. On a évité cet écueil d'encourager une tendance plutôt qu'une autre du fait que de nombreuses personnes composaient le jury à chaque session.

L'année dernière à Arles se lançait Le Bal des rejetons, projet de livre aux éditions de Juillet mené par des personnes recalées par le jury. Comment ça a été vécu de votre côté?

H. C. : C'est assez sain que des personnes se fédèrent… D'ailleurs, je crois que les Rejetons nous remercient dans leur publication aux éditions de Juillet. On peut y voir une certaine forme d'ironie, c'est évident. Mais ça leur a quand même donné une visibilité. En tout cas, ça les a fédérés, sans doute avec un point de départ déceptif, mais ils ont su être assez résilients pour se dire : *"Qu'est-ce qu'on fait de cette déception et est-ce qu'on poursuit le projet?"* Ils ont alors tout fait pour le mettre en œuvre.

"On a évité cet écueil d'encourager une tendance plutôt qu'une autre."
Héloïse Conésa


© DOMINIQUE DESRUE

Lors d'un précédent entretien, Sylvie Aubenas disait que l'idée de cette commande, destinée aux photographes de presse, c'est de mettre un coup de projecteur sur cette profession, et sur une presse qui a besoin d'être revalorisée. Mission accomplie?

H.C. : Je pense que oui, et puis ce n'est pas terminé. L'exposition du printemps va encore mettre un coup de projecteur. On a quand même beaucoup de rédactions qui se sont emparées des sujets qui ont été produits dans le cadre de la commande. De plus, il ne faut pas oublier que cette commande aux photojournalistes fait partie d'un vaste plan presse du Gouvernement, doté de 30 millions d'euros. Par ailleurs, il y a aussi les états généraux de l'information. On est dans un contexte qui est tout de même assez favorable à la revalorisation, en tout cas à montrer que c'est une profession qui a une plus-value aujourd'hui, avec un faisceau de considérations pour les métiers de la presse, les journalistes et photojournalistes. Après, que ça améliore leurs conditions de travail, c'est autre chose. Économiquement, la situation est toujours très compliquée pour les photojournalistes.

"On voit bien que la commande a permis de conforter des écritures."
Emmanuelle Hascoët



Est-ce qu'avec cette commande, la BnF a réalisé un résumé ou un panorama de la France des années 2020?

H.C. : On ne résume pas, on ouvre, donc il s'agit plutôt d'un panorama. Malgré tout, il y a aussi des manques, des espaces vides, dans les sujets produits par les photographes. Par exemple, il ne faut pas oublier que ce projet est arrivé à un moment particulier, à savoir les élections présidentielles. Beaucoup de photographes de presse les ont couvertes pour leurs médias. On a eu pourtant assez peu de sujets politiques et notamment sur ce qui a fait partie du débat public durant la campagne. Les questions identitaires et religieuses ont été un peu passées sous silence, de façon plus ou moins consciente. De manière générale, ce qui nous a quand même frappés avec Emmanuelle et les autres membres du jury, c'est que les sujets sont malgré tout assez liés à la presse. Par exemple, les classes supérieures et les riches sont peu photographiés dans la presse parce que c'est une population difficile d'accès, qui a ses codes, ses pudeurs. C'est une population qui est peu visible, qui ne fait pas les gros titres. À l'inverse, la précarité, la paupérisation ou les petites retraites sont des sujets que les photographes ont proposés pour la grande commande. Pour le coup, ils ont eu une certaine forme d'intuition de ce qui allait être les sujets des mois à venir. En 2021, lors du lancement, nous étions dans une France post-pandémie. Nous sommes maintenant en 2024, ça nous semble déjà tellement loin. Mais à l'époque, il y a eu beaucoup de sujets, sur la néo-réalité, par exemple, ou la décroissance. Ce sont des débats encore aujourd'hui assez vifs. Il y a donc des sujets qui manquent, mais certains sujets choisis ont une véritable force à présent et seront intéressants à étudier.

Comment fait-on pour mettre en valeur autant de photographes en une exposition?

E.H. : Déjà, on construit un récit collectif, c'est-à-dire qu'on ne va pas montrer 2000 tirages et qu'il faut faire un choix. Ça passe par le commissariat d'exposition. On est très contraint par l'espace. Avec Héloïse, nous avons monté un parcours en quatre parties qui repose sur la devise nationale : liberté, égalité, fraternités (volontairement au pluriel), avec un quatrième opus que sont les potentialités. Ces thématiques nous ont permis de ranger les sujets avec des sous-thématiques, et on arrive comme ça à construire un parcours qui présente 450 œuvres. C'était très difficile de se dire qu'on va faire un parcours uniquement thématique. On s'est vraiment fondé sur les travaux, sur cette double volonté d'avoir à la fois un portrait de la France et un état de la photographie de presse dans sa pluralité.

H.C. : Comme le dit Emmanuelle, l'idée était d'avoir un récit collectif commun, ce qui fait que les regards des photographes se sont focalisés sur un sujet : la France des années 2020. Donc, ce qui résume la France, en tout cas ce qui fait communauté, c'est la devise *"Liberté, égalité, fraternité"*. Sur la question des potentialités, on a eu énormément de sujets un peu prospectifs, qui faisaient ressortir à la fois le meilleur et les éventualités du pire. On y a intégré des séries sur l'écologie, les contaminations, le nucléaire, et puis sur les technologies ou bien l'espace.

Quel va être l'avenir de ces 2000 tirages?

E.H. : Derrière cette grande commande, il y a encore toutes ces opérations de valorisation qui vont bien au-delà de l'exposition de la BnF. C'était quelque chose qu'on avait à cœur d'emblée d'affirmer vis-à-vis du ministère, qu'il faut aider les auteurs à produire, certes, mais aussi à diffuser leurs travaux. Et au-delà de ces opérations de valorisation, nous sommes satisfaites de voir que la presse, surtout à partir de fin 2023, a vraiment relayé les portfolios. Dans le budget provisionné pour la grande commande, une partie sert à aider des lieux à la valoriser, notamment au travers du réseau Diagonal. On est à peu près à une quarantaine de lieux sur 2023 et 2024, et on a aussi 35 opérations de valorisation plus modestes mais qui font l'objet d'un partenariat de communication. Donc on est sur un volume métrique à l'heure actuelle autour de 75-80 événements entre 2023 et 2024. On a également coproduit un film photographique à partir de deux images pour chaque auteur, et ce film est proposé aux différents lieux qui organisent des tables rondes, des rencontres ou bien encore des projections dans des cinémas. Enfin, il est à noter que la BnF dispose par ailleurs d'un service d'édition qui a réalisé un catalogue de l'exposition "La France sous leurs yeux".

Comment on imagine la suite de l'appropriation de cette œuvre-là?

H.C. : Nous, on est aussi une bibliothèque, donc on est ouvert aux chercheurs. On devine que ces derniers vont se saisir également de cette commande, des archives qui sont extrêmement riches, des carnets de bord… Les photographes ont quand même été assez généreux en donnant nombre de documents et assez transparents dans la façon de produire les images.

Ce qui est intéressant, c'est qu'on passe du temps de l'exposition, de la monstration, à un temps plutôt de l'appropriation et de la recherche…

H.C. : Exactement.

Concours permanent
Les 5 gagnants

Dans chaque numéro de *Réponses Photo*, nous sélectionnons cinq images gagnantes parmi toutes celles qui nous sont adressées. À partir de ce mois-ci, nous choisirons un coup de coeur dans cette sélection qui remportera un bon d'achat de 100€ chez notre partenaire WhiteWall et l'exposition de sa photo sur notre stand au Salon de la photo !
Voir les modalités de participation page 85.



ELSA LEBARATOUX

PARIS

Boîtier : Fuji X100V
Objectif : éq. 35 mm f/2,8
Sensibilité : 1250 ISO
Vit./diaph. : 1/800 s à f/8

Elle a gagné...

Un bon d'achat d'une valeur de 100 € TTC à valoir chez WhiteWall* et l'exposition de sa photo sur notre stand au Salon de la photo.

"Dans mon quartier, ce magasin d'un vert incroyable me tape dans l'œil chaque fois que je passe devant. Ce jour-là, deux chiens jouent, et je remarque que leur pelage roux s'accorde parfaitement avec cette devanture. Le temps de m'approcher, un troisième les rejoint pour une rencontre musclée."

WHITE WALL

POURQUOI NOUS L'AVONS CHOISIE

S'il fallait résumer une photo de rue réussie en deux ingrédients, ce serait un minutieux travail d'observation, saupoudré d'une bonne dose de chance. Une "recette" par définition difficile à contrôler mais qui a bien pris ici, puisque l'on a à la fois un décor intéressant, des protagonistes bien choisis et une action parfaitement saisie. La couleur similaire des chiens sur le fond vert donne un côté pictural à la scène, tandis que les laisses tendues apportent un graphisme assuré à la composition, plaçant les humains hors champ.

PAUL NAPO

DUBLIN (IRLANDE)

Boîtier : Fujifilm X-T2
Objectif : 33 mm f/1,4
Sensibilité : 200 ISO
Vit./diaph. : 1/1800 s à f/1,4

“J’ai rencontré Pat à la foire aux chevaux de Ballinasloe, dans l’Ouest de l’Irlande. Sa famille et lui sont des Irish Travellers, une communauté nomade à l’identité culturelle forte.”

POURQUOI NOUS L’AVONS CHOISIE

Ce Français installé à Dublin publie sur son compte Instagram @paul_napo de superbes portraits *“de gens ordinaires”*, comme il le dit lui-même, pris au gré des rencontres dans sa région. Ce petit garçon a été photographié à la foire aux chevaux de Ballinasloe, où ses parents vendent chaque année les chevaux qu’ils élèvent. Paul a opté pour un recadrage carré et un rendu proche de l’argentique (l’essentiel de la série ayant été faite au moyen format 6×6), ce qui renvoie à un âge d’or de la photographie documentaire. L’image prend ainsi un aspect intemporel qui s’accorde parfaitement avec la scène, elle-même difficile à dater. Ce garnement à la fois élégant et maculé de boue, angélique et diabolique avec son pistolet et son air malicieux, semble tout droit sorti d’un épisode de la série *Peaky Blinders*. La mise en scène simple mais très bien composée dans le format carré, l’attitude idéalement saisie, tout cela donne un portrait sans fioritures et qui va droit à l’essentiel.



CLAUDE RENAULT
BREST

Boîtier : Fujifilm X-T2
Objectif : 18 mm f/2 (éq. 28 mm)
Sensibilité : 140 ISO
Vit./diaph. : 1/100 s à f/8

« J'ai pris cette photo dans un bidonville de New Delhi où je me rendais régulièrement pour rendre visite à une famille de ma connaissance, jusqu'au décès du père en 2022. Je me sentais comme chez moi dans cette enclave toute chatoyante de la capitale indienne. Il s'agit de Moti Bagh, le quartier des ambassades, un lieu improbable pour trouver un bidonville. »

POURQUOI NOUS L'AVONS CHOISIE

Nous avons publié à plusieurs reprises les images virtuoses de ce photographe voyageur désormais installé dans le Finistère. Ce cliché plein de vie (et de "swag", comme indiqué sur la visière de la casquette du petit garçon !) touche droit au cœur sans avoir l'air de s'encombrer de règles. Et pourtant, s'il fonctionne, c'est qu'il repose sur de solides bases de composition. Le cadre est divisé en deux parties égales : un portrait au premier plan à gauche et un paysage urbain en arrière-plan à droite. Les deux sont reliés de manière dynamique par une série de lignes partant en étoile du deuxième tiers du bord inférieur de l'image, et que suivent de part et d'autre la perspective à droite et le mouvement du garçon, amplifiés par le grand-angle. Son œil gauche se place précisément sur les premiers tiers vertical et horizontal du cliché (en partant du coin inférieur gauche du cadre). Allant à l'encontre du sens naturel de lecture gauche-droite de l'image, notre protagoniste semble nous prendre au dépourvu en nous saluant au passage de façon canaille. On est aussi séduit immédiatement par les harmonieux jeux de couleurs complémentaires rehaussés par une belle lumière pointilliste. Évidemment, tout cela n'est pas conscient à la prise de vue, mais un bon photographe sait d'instinct agencer son cadre pour saisir une image expressive puis la repérer lors de l'editing. Chapeau !



MURAT HARMANLIKLI
KOCAELI (TURQUIE)

Boîtier : Fujifilm X-T2
Objectif : 23 mm f/2 (éq. 35 mm)
Sensibilité : 500 ISO
Vit./diaph. : 1/250 s à f/16

“Istanbul abrite une importante population de chats errant librement dans les rues, les parcs et les sites historiques. Ces chats font désormais partie intégrante de la culture de la ville. Ils ne sont pas seulement considérés comme des animaux, mais comme faisant partie de la communauté, et leur coexistence avec les humains reflète l’atmosphère tolérante et chaleureuse de la ville.”

POURQUOI NOUS L’AVONS CHOISIE

Ce chat semble à lui seul dominer la Corne d’Or d’Istanbul, remplaçant fièrement la tour de Galata et les minarets sur la ligne d’horizon. Il nous observe d’un air entendu, laissant paresseusement les pêcheurs de l’arrière-plan s’affairer à remonter les poissons qui lui serviront sans doute de pitance d’ici à quelques minutes. Murat a réussi à octroyer une stature toute particulière à ce chat en employant deux techniques photographiques. La première, très simple, est la contre-plongée. Ce chat étant perché sur un muret, Murat l’a saisi par en dessous, une perspective qui donne l’impression d’une taille immense par rapport aux personnages et aux bâtiments du second plan. Ces écarts de proportion entre les plans sont également exagérés par l’usage d’un objectif grand-angle, équivalent à un 35 mm en 24×36. L’autre procédé conférant au chat des allures de statue presque irréelle, c’est l’éclairage au flash du premier plan, dit “fill-in” quand il est employé en plein jour. Cette technique requiert un flash puissant pour contrebalancer la lumière solaire, même en hiver comme ici. L’image a été prise en milieu de journée, mais la sous-exposition de l’arrière-plan donne l’impression d’une photo nocturne, façon “nuit américaine”. Les appareils et flashs actuels permettent de doser finement l’exposition du premier plan et de l’arrière-plan pour obtenir l’ambiance souhaitée.

HÉLOÏSE BARREAU

PARIS

Boîtier : Ricoh GR III
Objectif : éq. 28 mm f/2,8
Sensibilité : 1600 ISO
Vit./diaph. : 1/80 s à f/6,3

“Sur l’île de la Cité à Paris, derrière la place Dauphine, je passe devant cette palissade de chantier à la tombée de la nuit. Les lumières sont intéressantes, je fais quelques photos. Une voiture s’arrête devant, je râle intérieurement… mais un homme en sort, la voiture repart et l’homme compose le code pour entrer sur le chantier. J’attends qu’il pousse la porte et je déclenche !”

POURQUOI NOUS L’AVONS CHOISIE

Voici une image qui attire l’œil d’emblée par son côté mystérieux et théâtral et le retient un long moment en refusant de se livrer immédiatement. S’agit-il d’une scène de rue ou d’une scène de théâtre? Cette façade est-elle réelle ou est-ce juste un décor peint? La photo a-t-elle été prise de jour ou de nuit? Voilà un cliché qui fascine par sa façon effrontée de ne pas lever ses mystères et de déjouer le sens commun. Héloïse nous livre quelques clés ci-contre, mais nous avons dû faire un tour sur Google Street View pour bien comprendre ce qui est donné à voir sur cette photo. Il s’agit en fait du chantier du bâtiment situé à l’angle du quai des Orfèvres et de la rue de Harlay, et qui jouxte la cour d’appel de Paris, que l’on aperçoit à gauche avec ses colonnes cannelées. Le reste de la façade n’est qu’un trompe-l’œil temporaire recouvrant les échafaudages du bâtiment en travaux. Cela pose un décor (sur)naturel idéal pour une photo de rue dont l’ambiguïté est renforcée par une lumière contre-intuitive : “ensoleillée” à droite (en réalité une lumière de chantier), mais nocturne à gauche, avec un écho de nuit noire sur l’affiche en haut à droite. L’enchevêtrement de fausses pistes du premier plan (passages piétons plus ou moins effacés, portes et fenêtres de la palissade…) achève de créer un espace plus abstrait que réel. Une porte ouverte vers une autre dimension?



* **A propos de WhiteWall** Fondé en 2007 par Alexander Nieswandt, l’entreprise s’est imposée comme le premier laboratoire photo au monde. Avec 180 employés, WhiteWall est présent dans plus de 13 pays. Tous les produits sont fabriqués et expédiés depuis son laboratoire de plus de 7 500 m2 situé à Frechen, près de Cologne.

Les analyses critiques **de la rédaction**

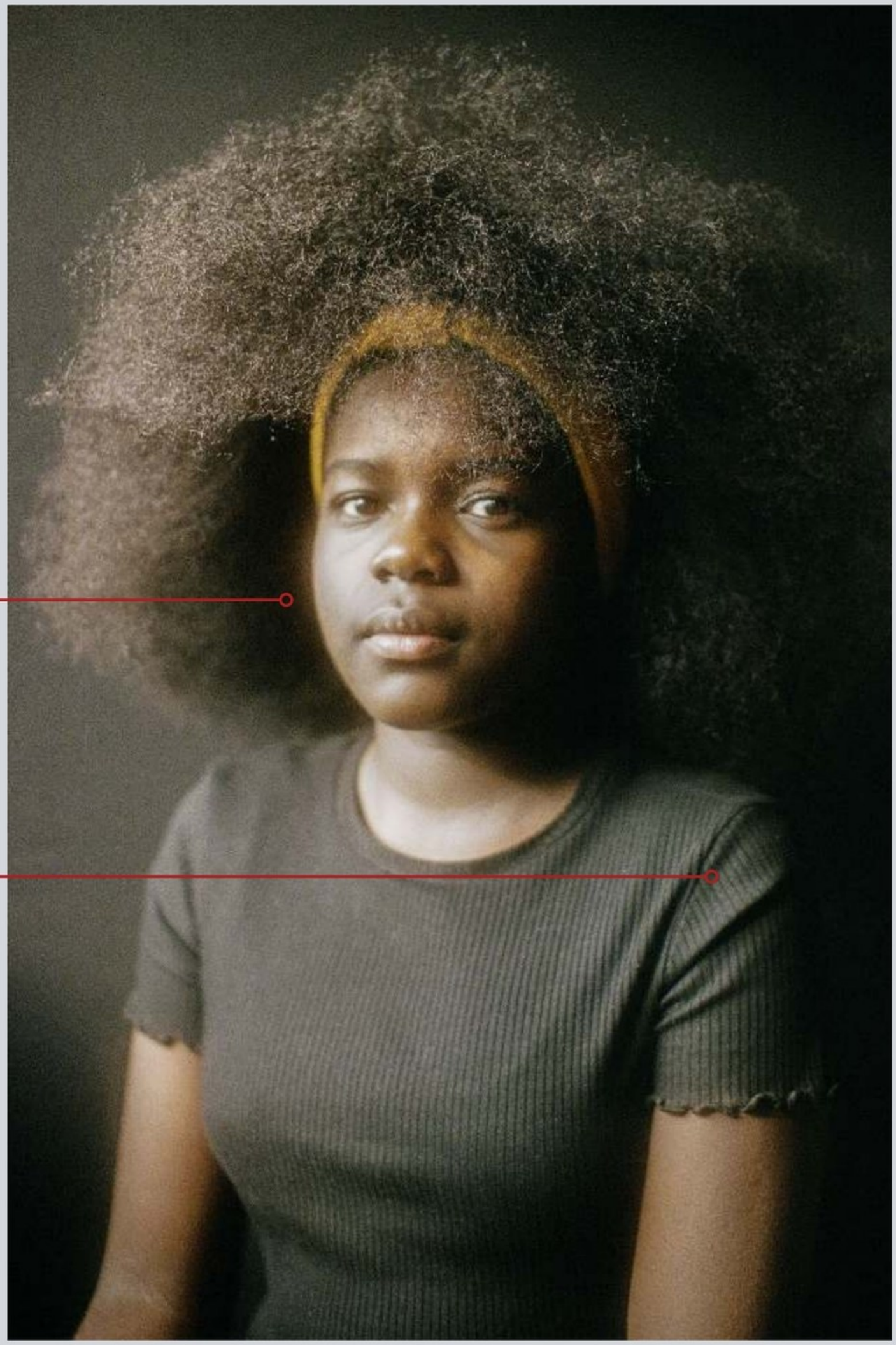
Les photos présentées dans ces pages n'ont pas fait l'unanimité, mais elles n'en sont pas moins dignes d'intérêt, y compris par les remarques et conseils qu'elles peuvent susciter. Pour certaines, le désaccord au sein de la rédaction est tel que nous préférons vous livrer les termes du débat. N'hésitez pas à nous soumettre les meilleurs de vos clichés.
Voir les modalités de participation page 85.

DANIÈLE MICHEL

ANNEMASSE

Boîtier : Canon EOS 500N
Objectif : 50 mm f/1,2
Film : Portra 400
Vit./diaph. : 1/125 s à f/2,8

« J'ai photographié Cécile, une amie de ma fille, dans ma cuisine, près d'une fenêtre. La lumière est naturelle, je l'ai juste placée devant un fond noir. Elle possède une aisance naturelle ainsi qu'un regard intense, et après quelques clichés d'échauffement, je lui ai proposé de me regarder et j'ai déclenché. »



Filtre superflu
Danièle a utilisé pour ce portrait un filtre diffuseur qui crée un halo dans les zones de hautes lumières. Un effet populaire dans les années 1970 mais qui détourne plutôt l'attention ici. Son portrait était assez fort pour se passer d'un tel artifice.

Mise au point décalée
L'autre élément qui me perturbe, c'est que la mise au point est trop proche : seules l'épaule et la frange sont nettes, le visage reste dans le flou. Attention aux profondeurs de champ très courtes !

Mon conseil

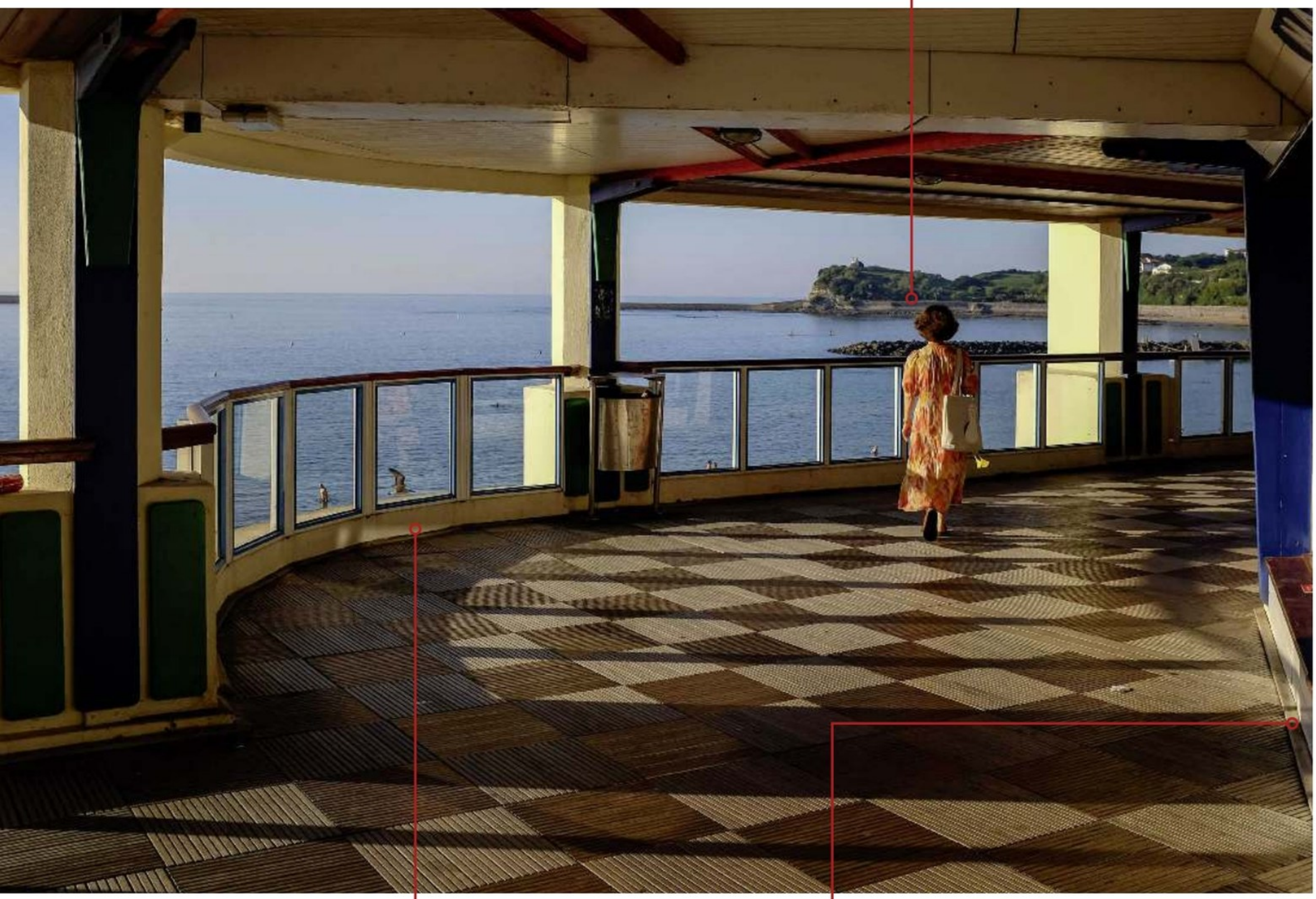
Nul besoin de se rassurer par des effets superflus : un bon portrait va à l'essentiel, et la mise au point en fait partie. Dommage, car il est très réussi par ailleurs.

JEAN-LUC BERBION

LE BOUSCAT

Boîtier : Fujifilm X-T100
Objectif : éq. 35 mm f/2,8
Sensibilité : 200 ISO
Vit./diaph. : 1/640 s à f/5,6

“Ce qui m’a amené à déclencher, c’est la lumière sur le sol et la géométrie du lieu, La Pergola à Saint-Jean-de-Luz, que je fréquentais enfant, ce qui explique que je lui accorde une certaine magie. J’ai profité du bref instant sans autre passant que ma femme et son sac de plage à pattes de goéland. Je ne verrai qu’après une vraie petite mouette dans le champ.”



Belle ambiance, mauvais moment

La lumière rasante et chaude de cette fin de journée ensoleillée fait éclater les couleurs de cette scène, tout en traçant de belles ombres portées sur le sol. Une ambiance nostalgique de bord de mer qui rappelle les images chatoyantes du grand Harry Gruyaert. La figure féminine vient habiter la composition et la rehausser d’un bel orange. Cependant, je la trouve trop lointaine et mal placée par rapport à l’arrière-plan dans lequel elle se perd un peu. Un instant trop tard ?

Cadres dans le cadre

Jean-Luc a eu plus de chance dans cette zone de l’image, où ces deux vitres semblent encadrer chacune un sujet, un baigneur et une mouette, créant un amusant jeu d’échelles. Mais ce sont des détails secondaires qui, s’ils sont toujours bienvenus une fois que l’on scrute la photo, ne vont pas faire “tenir” l’image à eux seuls, l’essentiel étant la vue d’ensemble. Or, celle-ci manque d’impact.

Composition hésitante

Outre la position du sujet, je trouve le cadrage un peu hésitant, avec notamment ce bord droit qui dévoile un morceau du banc et de la paroi sans vraiment les montrer. Il aurait fallu, je pense, les intégrer plus franchement. Nous parlions plus haut de Harry Gruyaert : chacune de ses compositions est parfaitement sentie en matière de géométrie, ce qui donne une véritable force à ses images.

Mon conseil

À la vue de cette belle lumière, Jean-Luc s’est contenté d’attraper une image à la volée, certes “authentique”, mais à mon sens seulement à moitié réussie. Pour obtenir une photo plus mémorable, il ne fallait pas hésiter à “refaire” la scène, quitte à diriger un peu son sujet, ce qui est d’autant plus tentant quand on connaît bien celui-ci ! **JB**

GERMAIN FAVRE-FELIX

ANNECY

Boîtier : Canon EOS 1Dx Mark II
Objectif : 300 mm f/4
Sensibilité : 100 ISO
Vit./diaph. : 1/2000 s à f/5

“Dans le sillage de Victor Daviet, snowboardeur professionnel, notre périple à bord d’une Citroën BX en direction de la Norvège nous a réservé bien des surprises. C’est en nous promenant sur une route que nous avons découvert un véritable trésor visuel. Les jours blancs, caractéristiques de cette contrée lointaine, ont été nos alliés pour créer ce cliché, où le contraste entre la terre et la neige faisait ressortir les pyramides de gravats.”



D’accord

Thibaut Godet

Si je n’ai pas réussi à faire pencher le jury pour cette image, je continue à croire mordicus que sa place est dans la section des lauréats ! C’est peut-être parce qu’elle nous a été proposée sur Instagram, donc en petit format, qu’elle n’a pas suffisamment retenu l’attention des autres membres de la rédaction. Car pour profiter pleinement de cette photo, il faut la voir en grand afin de comprendre ce qu’il se passe et distinguer ce snowboardeur à gauche. Dans un paysage qui dans ses motifs et répétitions rappelle l’estampe japonaise, sa présence vient rompre la monotonie et apporte une vraie dynamique à cette image qui mérite bien d’être tirée. Le placement dans le tiers haut à gauche renforce cette dynamique, et sa petite taille, qui le rend perdu dans le paysage, n’est pas selon moi un défaut. C’est à l’inverse un moment suspendu qui à mon égard a fait mouche.

Pas d’accord

Pascale Brites

Si l’auteur n’avait pas pris soin de présenter un zoom sur une zone précise de son image en plus de sa version plein cadre, nous serions sans doute passés à côté du sujet : la figure acrobatique du snowboardeur. Si une telle composition retranscrit bien l’immensité du paysage et la prouesse sportive d’un pareil saut, je m’y perds et me retrouve face à une photo confinant à l’abstrait sans l’être vraiment et proche de la photo de sport sans véritablement mettre en valeur le sujet. Le traitement très contrasté à la limite du noir et blanc, qui ne l’est pas quand on voit le vêtement rouge du snowboardeur, ne facilite pas non plus la lecture, qu’il rend complexe sans apporter de plus-value à mes yeux. La galerie de Germain sur Instagram vaut le détour, il y a beaucoup de photos, y compris certaines dans le même esprit que je trouve bien plus réussies que celle-ci.

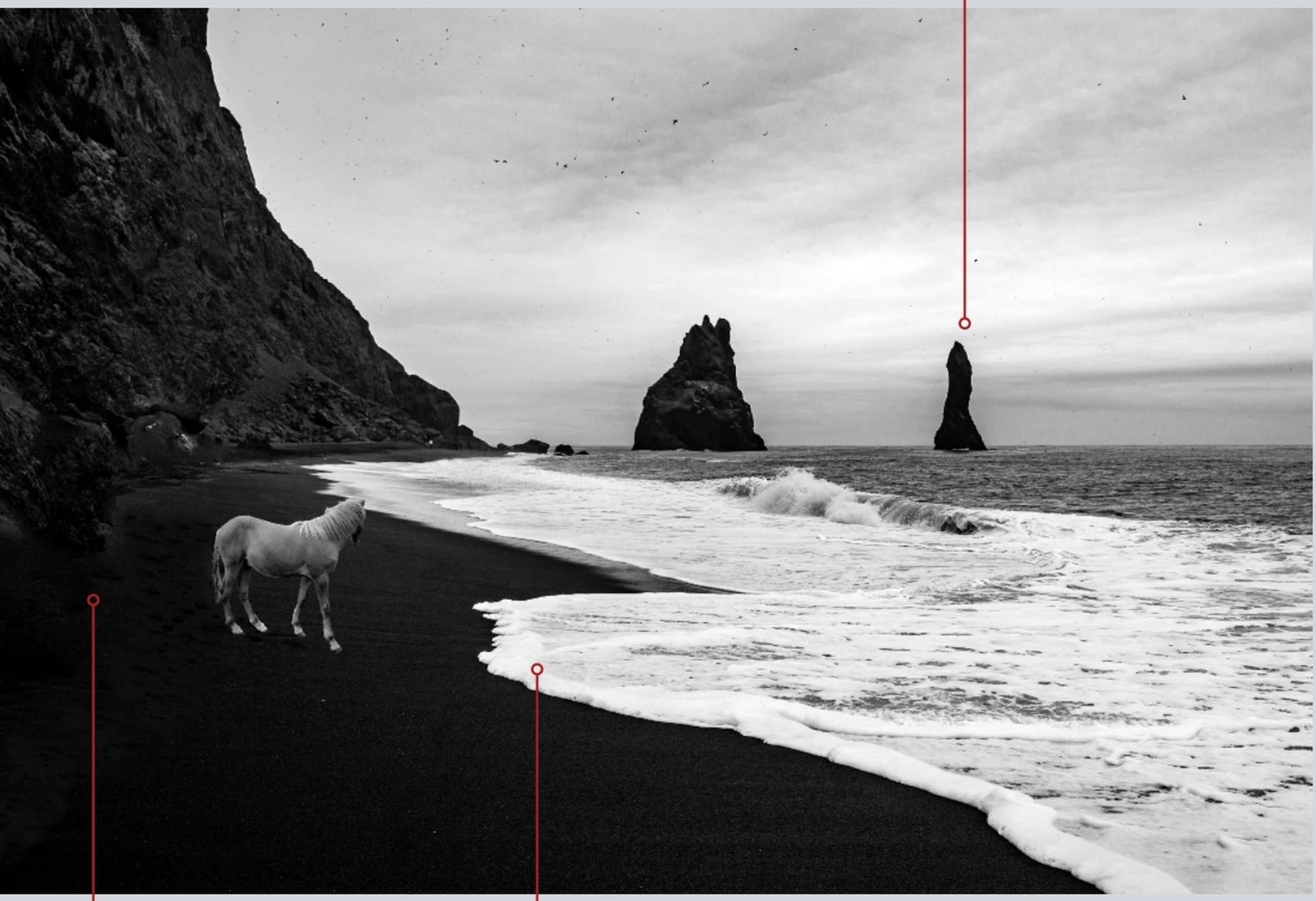
FRANCK NEMNI

VINCENNES

Boîtier : Sony Alpha 7R III
Objectif : Canon 24-70 mm f/2,8
Sensibilité : 100 ISO
Vit./diaph. : 1/500 s à f/8

“Cette photo a été réalisée sur la plage de Vik au sud de l’Islande, tôt le matin, avant qu’elle ne soit envahie de touristes. Ce cheval était le dernier d’un groupe accompagné par des cavaliers à pied à cet endroit. J’ai voulu isoler le cheval en éliminant les éléments parasites pour donner un sentiment onirique, presque irréel, à la photo. Le passage en noir et blanc m’a semblé évident sur cette plage volcanique contrastant avec la blancheur de la mer et du cheval.”

Vik, un incontournable
Dans les photos que l’on nous fait parvenir d’Islande, la plage de sable noir de Vik, située dans le Sud du pays, est un incontournable. Si bien qu’il est aujourd’hui difficile de se défaire de ce paysage et de trouver de l’originalité. Franck a ici eu de la chance de tomber sur ce cheval qui apporte un élément fort à ce paysage vu et revu et a donc bien fait d’en profiter !



Un sujet mal détaché
Point central de l’image, le cheval, avec sa robe qui se détache très bien en noir et blanc, n’est malheureusement pas à son avantage. D’abord parce qu’il tourne la tête sur la photo, ce qui rend l’image moins évidente. Ensuite parce que la tête vient rencontrer un banc d’écume, ce qui sépare moins bien cette partie du sujet. Manque de chance, on ne peut pas refaire la photo, et l’on comprend très bien que Franck s’attache à ce moment intense de son voyage.

Noir sur blanc
Avec une plage de sable noir et l’écume de la mer, le choix du noir et blanc se justifie pleinement dans cette image. Il apporte un côté graphique qui la décompose bien. On regrette seulement une légère sous-exposition dans l’écume et les rochers qui ne nous semble pas forcément nécessaire.

Mon conseil

Si Franck ne peut hélas pas refaire la photo pour mieux distinguer le cheval, mon conseil portera plus sur la question du cadre. La partie droite étant moins intéressante, il aurait peut-être été justifié de recadrer un peu la photo pour se concentrer plus sur la partie gauche de l’image et lui donner ainsi plus de volume. **TG**

MARIE NININ

SAINT-MANDÉ

Boîtier : Leica Q
Objectif : 28 mm f/1,7
Sensibilité : 3200 ISO
Vit./diaph. : 1/25 s à f/5,6

“Cette photo a été prise à Noël dernier à La Défense. J’avais repéré que le sapin en bois rouge contrastait joliment avec les tours grises dans la nuit. Travaillant à La Défense, j’ai attendu qu’il pleuve à l’heure bleue pour capturer également le reflet du paysage et des piétons sur les dalles luisantes, en vue d’obtenir un méli-mélo de lignes et de lumières.”



D’accord

Pascale Brites

Si La Défense semble à première vue un terrain de jeu parfait pour les photographes, réussir ses photos n’y est pas toujours facile. Je trouve que Marie a fait preuve de patience pour que soient réunis tous les éléments qui font à mes yeux de cette photo une réussite : l’heure bleue pour le contraste de couleur avec les lumières et le sapin rouge, la pluie pour les reflets et les passants pour donner vie à la froideur des bâtiments. La technique n’est pas en reste avec un temps de pose long qui accentue le mouvement des personnes et un point de vue au ras du sol pour créer cet effet de symétrie avec le reflet. Tout est presque parfait, et c’est peut-être le seul défaut de cette image : cadrée, réfléchie et bien traitée, que peut-on lui reprocher si ce n’est un petit manque de folie?

Pas d’accord

Thibaut Godet

Ces badauds déambulant entre un immeuble et son reflet est une situation bien vue, mais cette photo comporte un défaut rédhibitoire : le cadrage. En centrant les passants dans cette photo, j’ai le sentiment qu’il manque une intention, ce qui n’aide pas à guider le regard dans l’image. Je pense que cette dernière aurait mieux fonctionné en cadrant vers le bas tout en éliminant sa partie haute et en s’amusant plus avec le reflet, offrant ainsi un effet renversant à cette photographie. Ce qui me dérange aussi est le fait de ne pas avoir eu en haut comme en bas le toit des immeubles, ce qui donne l’impression que la photo a été arrêtée arbitrairement, alors qu’elle aurait gagné en impact en capturant les sommets.



Une série de Philippe Vitry
sous l'œil critique de Thibaut Godet & Julien Bolle

Western fantasmé

Photographe professionnel et directeur artistique dans le secteur de la mode depuis 2020, Philippe Vitry nous propose *The Lonely State*, une série personnelle réalisée lors de voyages dans l'Ouest américain et qui explore les notions de solitude et de nostalgie. Si Thibaut apprécie le voyage, Julien a comme une sensation de déjà-vu.









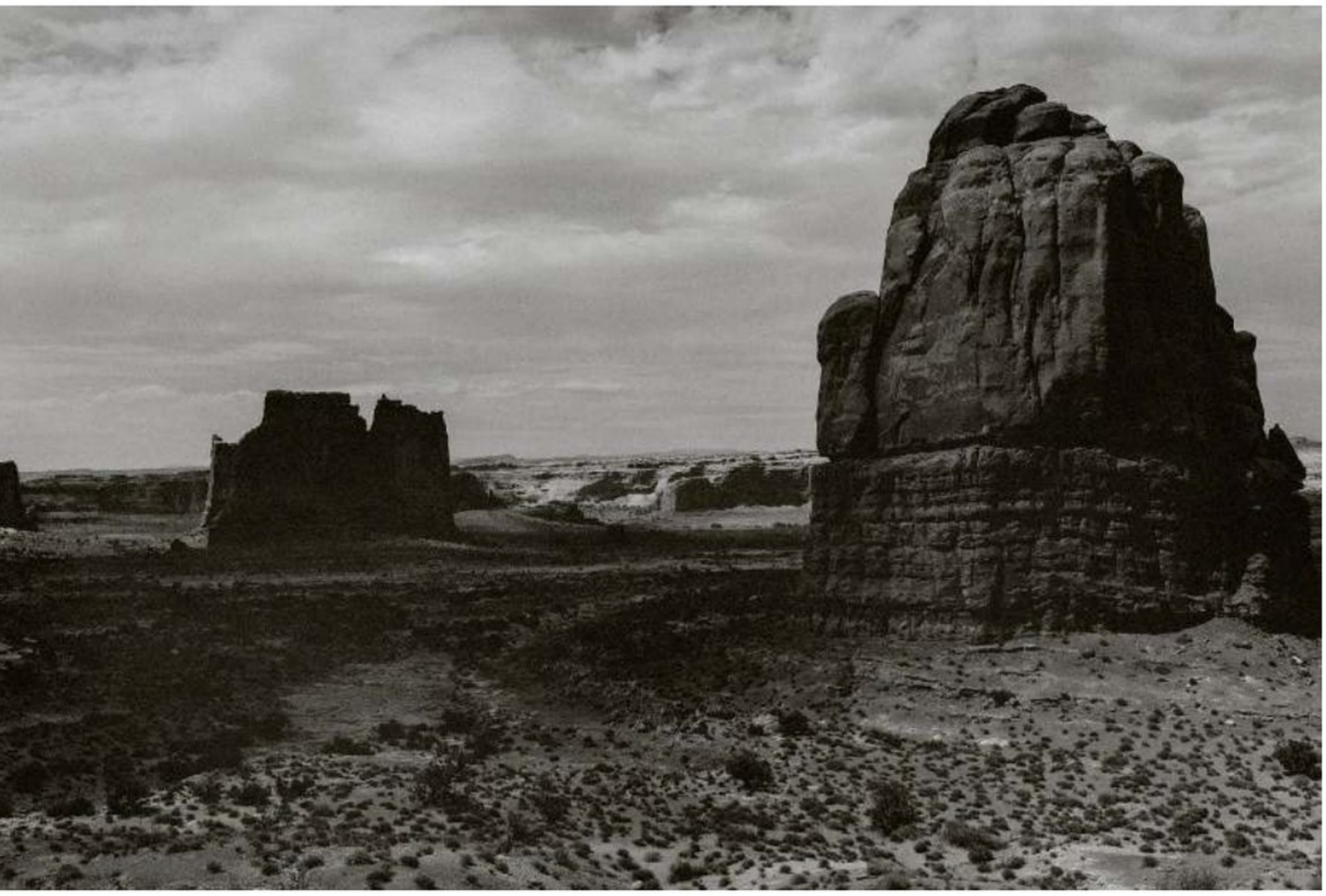
PHILIPPE VITRY

PARIS

Boîtier : Canon EOS 5D Mark IV
Objectif : Sigma 35 mm f/1,4
Traitement : Lightroom et Photoshop

« Entre roches millénaires et villes fantômes, The Lonely State *explore le sentiment de solitude, au fil des heures passées sur les routes du grand Ouest américain. (…) C'est ici que l'immensité se déploie. Le champ de vision s'agrandit, et nos yeux peuvent enfin divaguer. À l'horizon, on aperçoit l'orage, et la nature devient un spectacle à admirer. »*







Pas d'accord Julien Bolle

La série de Philippe est très séduisante au premier regard, avec ses images on ne peut plus évocatrices de l'Ouest américain, filtrées par un noir et blanc intemporel et mélancolique. Pourtant, quelque chose me gêne assez rapidement. Si les photos incitent au voyage, j'ai du mal à suivre Philippe dans son périple, butant en quelque sorte à la surface des images. Il me semble voir défiler des projections fantasmées de paysages vus et revus, et ici habilement inventoriés, à défaut d'un regard vraiment personnel. Ce côté lisse et attendu à mon goût vient peut-être d'habitudes professionnelles bien ancrées chez Philippe. Il nous livre un "Wild West" clé en main, pétri de références (cinématographiques, photographiques), mais s'éloignant trop peu des sentiers touristiques balisés et des motifs connus. L'ambiance est posée, mais la série mérite d'être approfondie et plus attentive au réel. Philippe nous indique qu'il aimerait mener une série de portraits et d'interviews sur place : c'est une bonne idée.

D'accord Thibaut Godet

Contrairement à Julien, je reste sur ma première impression, largement positive. Certes, il s'agit pour beaucoup de lieux connus, qui font appel à notre imaginaire du Midwest. Cette vision fantasmée est à mes yeux assumée par le photographe, et c'est bien l'intérêt de cette série. On y retrouve des références à travers une large gamme d'images allant du paysage à la photo de rue ou encore par le biais d'éléments captés çà et là, comme ces bottes ou cette chaise d'où l'on imaginerait bien se lever John Wayne. L'exercice de style est là, rempli de références photographiques et cinématographiques, nous ramenant à des séries de Bernard Plossu, Stephen Shore et consorts, qui ont plébiscité ces plaines célébrées dans les westerns. Comme conseil d'amélioration, je recommanderais à Philippe de prêter attention à son editing pour éviter les redondances, assumer pleinement son récit, et peut-être manque-t-il un ou deux portraits posés. Il y a à mon avis matière à exposer, et les choix scénographiques pourraient aider à cela.

Une série d'Alain Jouffray
sous l'œil critique de Julien Bolle & Pascale Brites

Ballets aériens

Ingénieur agronome passionné de photographie depuis plus de cinquante ans, Alain nous propose une série qui a été exposée lors de la dernière édition du Festival international de photo animalière et de nature de Montier-en-Der. Celle-ci a tapé dans l'œil de Julien mais laisse Pascale plus perplexe.



ALAIN JOUFFRAY

MONTPELLIER

Boîtiers : OM System OM-1 et Olympus E-M1 Mark II
Objectifs : 150-400 mm f/4,5 et 300 mm f/4
Traitement : Lightroom Classic

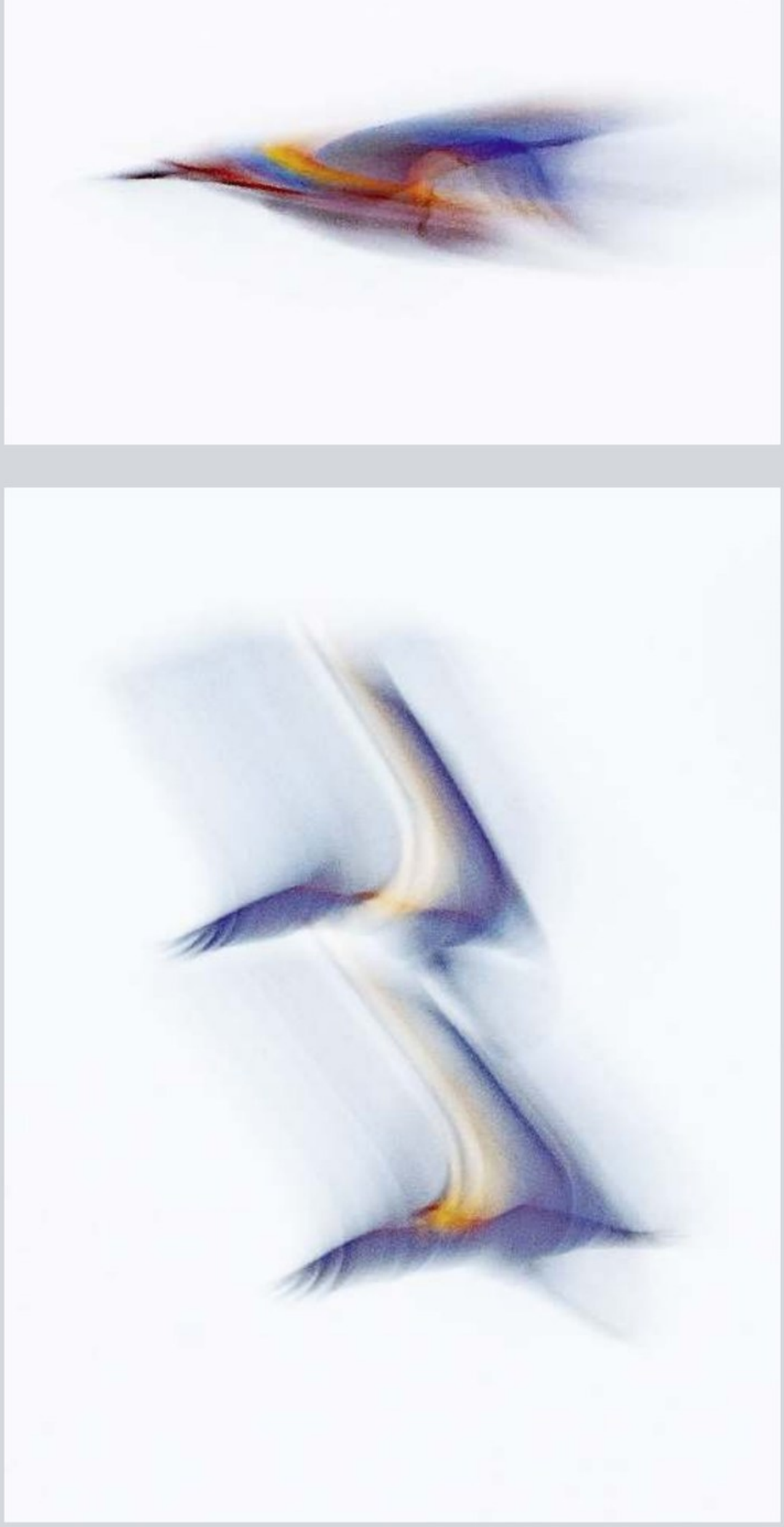
"En 2017, lors du festival de photographie de Montier-en-Der, j'ai découvert la technique ICM (Intentional Camera Movement), qui consiste à photographier un sujet en pose et à déplacer volontairement l'appareil photo pendant la pose. J'ai voulu tester l'ICM sur des oiseaux en vol. Contrairement à la technique du filé, le but n'est pas d'obtenir une partie de l'oiseau nette mais plutôt un tableau abstrait et esthétique. Ce sont les résultats de cette démarche qui ont été présentés dans cette exposition. J'utilise des poses d'environ 1/8e de seconde. Cette technique nécessite d'effectuer un recadrage et de corriger exposition et saturation sur ordinateur. Je photographie de préférence des oiseaux colorés, ici principalement des rolliers, des guêpiers et des aras. Les images obtenues sont presque totalement abstraites, et l'on ne peut que rarement reconnaître l'oiseau qui a été photographié."













D'accord Julien Bolle

Comme c'était déjà le cas en peinture, il y a deux écoles en photographie animalière : une veine naturaliste, vouée à montrer les espèces dans leurs plus beaux détails et donc avide de netteté ; et une autre, plus pictorialiste, dont la vocation est davantage l'évocation impressionniste de la beauté animale. Le travail sensible d'Alain tombe évidemment dans la seconde catégorie. S'il est quasi impossible de reconnaître les espèces qu'il a photographiées, ce sont la grâce et la furtivité des oiseaux qui sont célébrées ici. Alain a choisi, pour retranscrire notre perception de leur vol, le flou de bougé. Celui que les photographes férus de technique s'acharnent à éliminer avec force stabilisateurs et objectifs ultra-lumineux, qu'il provienne de la vitesse du sujet ou de leurs propres tremblements. Jusqu'à tuer parfois tout mouvement. Alain meut volontairement son appareil, mais d'une façon assez contrôlée pour donner une belle cohérence à sa série, qui évoque en effet davantage des aquarelles au crayon que des photographies, même s'il s'agit bien de traces de lumière…

Pas d'accord Pascale Brites

Comme Julien, la découverte des premières images d'Alain m'a tout d'abord séduite. L'abstraction provoquée par le flou et les couleurs chatoyantes leur confèrent une esthétique singulière qui change des images plus naturalistes que nous avons l'habitude de voir. Mais après la bonne surprise s'est installée un peu de lassitude au fur et à mesure que je découvrais les images suivantes. Maintenant qu'Alain maîtrise la technique, il devrait à mon avis essayer de l'appliquer à d'autres sujets et varier les arrière-plans ou les couleurs. Plus qu'une critique envers les photos, c'est donc une critique envers la sélection, qui devrait selon moi être plus stricte pour dépasser la satisfaction d'avoir fait une photo qui "fonctionne" et ne montrer que les meilleures, les plus originales, et qui devrait être plus cadencée et diversifiée pour renouveler notre étonnement et nous donner envie d'en découvrir plus. L'idée est intéressante mais mérite à mon goût d'être approfondie.

Une série d'Okyanus Kar Sen
sous l'œil critique de Pascale Brites & Thibaut Godet

Retraite helvète

Ce photojournaliste et photographe documentaire indépendant basé à Strasbourg s'est rendu en Suisse, dans le district de Thierstein, afin de raconter le quotidien d'un monastère orthodoxe. Si Pascale trouve ce reportage intéressant, Thibaut reste en revanche moins convaincu.



OKYANUS KAR SEN

STRASBOURG

Boîtier : Canon EOS 5D Mark II
Objectifs : 35 mm f/2 et 35-105 mm f/3,5-4,5
Traitement : Camera Raw

"Je viens de réaliser une série photographique documentaire dans un monastère orthodoxe à Beinwil, en Suisse. Le bâtiment de l'abbaye date du XII^e siècle et a été habité par différents groupes monastiques et religieux catholiques et protestants au cours des années. Un incendie ayant ravagé le bâtiment en 1978, des travaux de restauration ont duré plusieurs décennies. Depuis 2019, une nouvelle confrérie monastique, orthodoxe cette fois, s'est installée dans le monastère. J'y étais pour documenter leur vie quotidienne et leurs traditions qu'ils gardent en vie au sein du monastère, à l'occasion des festivités du Noël orthodoxe, durant lesquelles a également eu lieu le baptême de deux adultes qui se sont convertis. J'y ai vu deux couches de leur vie : la première est celle de la paix qu'ils trouvent dans la célébration de leur foi, qui est un refuge pour ces personnes ; la seconde est l'aspect sectaire, au sens premier, de ce cloisonnement, de cet enfermement dans leur foi. Ainsi, la sélection que je vous présente témoigne de cette dichotomie."







D'accord Pascale Brites

Cette série a fait débat à la rédaction, certains reprochant à Okyanus des cadrages parfois aléatoires quand ce sont justement à mes yeux leur caractère un peu maladroit, leur point de vue à hauteur d'œil et l'absence de prise de parti qui leur donnent leur force. En ne faisant pas étalage des techniques photographiques qui permettent de diriger le regard du spectateur ou de lui en mettre plein la vue, l'auteur réussit à nous immerger plus facilement dans son sujet et à témoigner de la simplicité et du dénuement de la vie monastique. Okyanus a su varier les ambiances et les lieux pour que nous ayons le sentiment de passer du temps avec cette communauté. Selon moi, cette série est un bon début et demande juste à être complétée de niveaux d'écriture différents pour présenter le bâtiment, dont il parle dans sa note d'intention et que nous aurions donc bien aimé voir, et mettre en évidence les marqueurs spécifiques de cette religion.

Pas d'accord Thibaut Godet

Bien que j'aie plutôt envie de défendre du reportage, d'autant qu'Okyanus a pris le temps de travailler en immersion, je n'adhère pour l'instant pas à cette série. Du moins, elle n'est selon moi qu'un premier pas dans un travail au long cours plutôt qu'un travail fini. Deux éléments mériteraient d'être approfondis : l'angle journalistique et l'intention photographique. Concernant l'angle, vu qu'il s'agit d'une approche reportage, il doit à mon sens être affûté pour ne pas seulement raconter le quotidien des prêtres, thème déjà vu à maintes reprises, notamment dans la presse magazine chrétienne. Il faut faire attention à ne pas être juste dans la découverte, mais rapporter des histoires particulières. Il manque à mon sens la réponse à cette question : pourquoi s'intéresser maintenant à cette communauté? Réfléchir à une réponse que se poserait un iconographe d'un magazine amènera sans doute à développer l'approche à adopter face à ce sujet. Plus l'angle sera serré, plus l'intention photographique se ressentira pour ne pas ressembler comme ici à des moments captés çà et là. Le résultat passera alors nécessairement par un editing précis pour bien faire comprendre ce que le photographe cherche à montrer.







SIMONKR/GETTY IMAGES

Concours Camara, *Réponses Photo* & Les Numériques

“Saisir le mouvement”

À l’approche des Jeux olympiques, nous nous associons avec la coopérative Camara et Les Numériques pour vous proposer un de nos habituels concours. Après “Le portrait”, nous vous invitons à plancher sur une thématique dans l’air du temps : “Saisir le mouvement.”

En 2024, nous ne pouvions pas manquer de vous proposer un de nos désormais habituels concours autour de l’esprit olympique. C’est pourquoi, avec notre partenaire la coopérative de magasins photo et vidéo Camara et le média Les Numériques (qui appartient au même groupe que *Réponses Photo*), nous avons pensé à vous faire plancher sur la thématique “Saisir le mouvement” dans cette nouvelle compétition. De quoi rester dans la devise de Pierre de Coubertin, père des Jeux modernes : *“Plus haut, plus vite, plus fort !”* Ce concours ne se cantonne bien sûr pas à la photographie de sport, et nous sommes curieux de découvrir comment vous l’interpréterez. Photo stroboscopique ? Flash ? Pose longue ? Les artifices sont en tout cas nombreux afin d’imaginer une photo originale pour fixer ou capter le mouvement. Nous vous laissons d’ailleurs le temps pour y réfléchir. Vous avez deux mois pour nous faire parvenir vos meilleurs clichés !

QUE GAGNE-T-ON ?

✔ 1ER PRIX :
Un bon d'achat d'une valeur de 1000 € TTC

✔ 2E PRIX :
Un bon d'achat d'une valeur de 300 € TTC

✔ 3E PRIX :
Un bon d'achat d'une valeur de 200 € TTC

camara
1ÈRE COOPÉRATIVE DE PASSIONNÉS DE PHOTO

MODE D'EMPLOI

● Les candidatures sont bien évidemment gratuites et ouvertes à toutes et tous, sans distinction par rapport à la marque de votre appareil.

● Pour participer, veuillez vous rendre sur notre nouveau formulaire en suivant ce lien : bit.ly/rp-concours-Camara. Il vous sera demandé les informations nécessaires pour vous identifier et vous recontacter.

Comme d'habitude, il n'y a pas de limite au nombre d'images que vous pouvez nous envoyer. Nous vous recommandons tout de même de ne pas dépasser 4 ou 5 photos. Le formulaire autorise différents envois en même temps. La limite de taille de fichier est de 10 Mo. Seules les images en Jpeg sont acceptées.

Le concours est ouvert jusqu'au 5 mai 2024. Les résultats seront annoncés dans notre nº 371 (qui sortira en juin 2024).

Les images générées entièrement ou partiellement par une intelligence artificielle sont interdites et vous devez avoir les autorisations nécessaires à une publication.
Par votre participation, vous autorisez Réponses Photo, *Camara et Les Numériques à utiliser votre image dans le cadre strict de l'annonce des résultats du concours dans le magazine, sur le site et les réseaux sociaux des marques.*

Vous pouvez suivre l'actualité de la compétition sur nos réseaux sociaux, Facebook, LinkedIn, Instagram et Threads.

LES NUMERIQUES

Portfolios, concours
Comment participer

Depuis sa création, *Réponses Photo* publie les photographies de ses lecteurs. Pour certains, ce fut même le premier pas vers la reconnaissance! Pour voir un jour vos œuvres imprimées dans nos pages, participez à nos concours ou envoyez-nous un dossier libre. Voici les modalités.

■ Envoyer un dossier WeTransfer, Dropbox, etc. : **concours@reponsesphoto.fr**

■ Participer sur Instagram avec la mention : **@reponsesphoto**

■ Participer par courrier postal :
Réponses Photo/Reworld Media
40, avenue Aristide-Briand – 92220 Bagneux

Vos photos à l'honneur

Vous pouvez en permanence nous envoyer vos photos préférées (par e-mail ou Instagram), quel que soit le sujet traité. Chaque mois, la rédaction choisit au sein des images reçues cinq photos lauréates, en couleurs ou en noir et blanc. Parmi les cinq lauréats, nous sélectionnons un grand gagnant qui recevra un bon d'achat de 100 € à valoir chez notre partenaire WhiteWall et verra son image exposée sur notre stand au Salon de la photo. Les photos qui n'ont pas été retenues pour la sélection du mois peuvent être utilisées dans d'autres rubriques, telles que "D'accord, pas d'accord".

Les concours thématiques

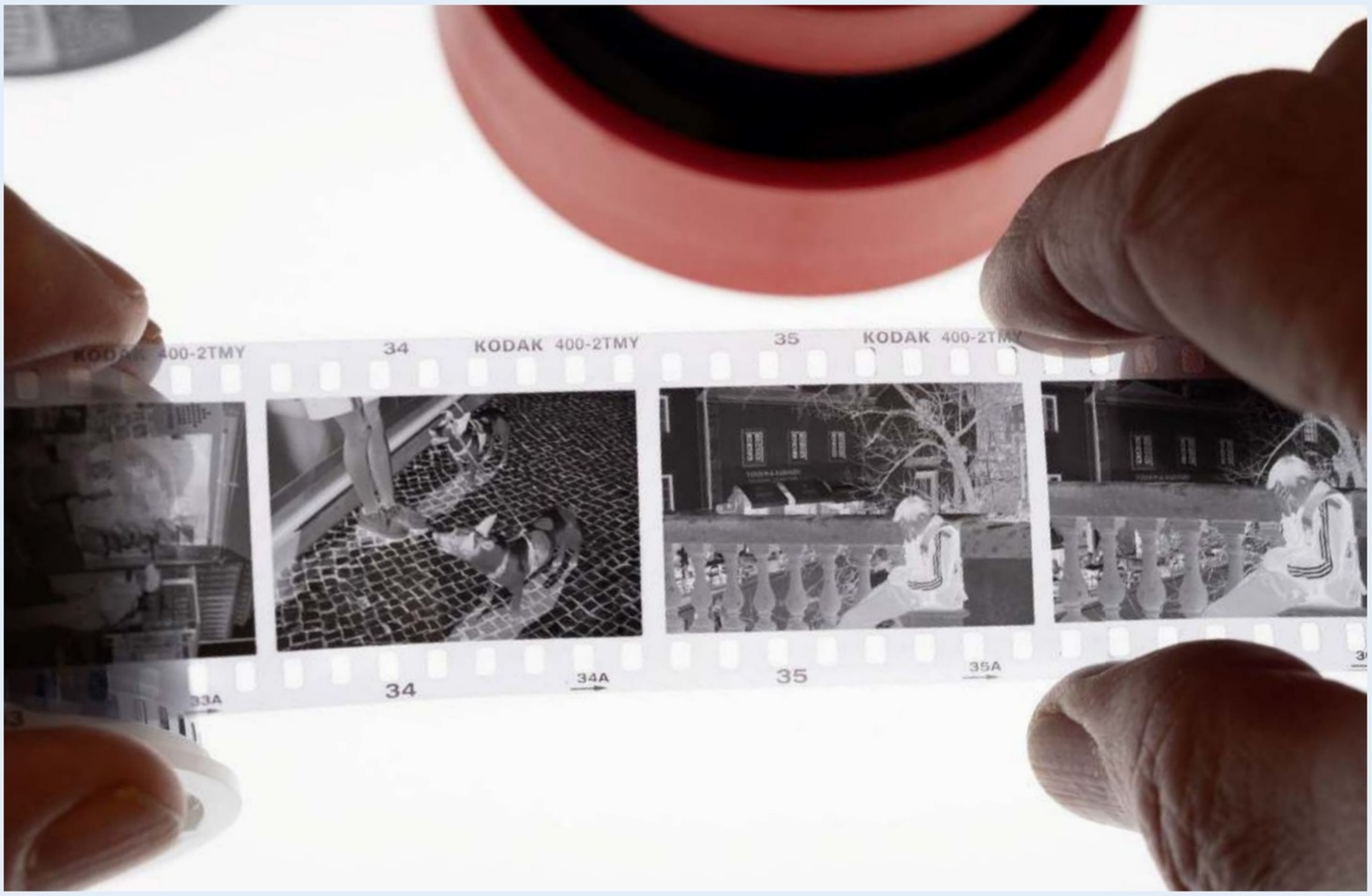
Nous vous proposons régulièrement des compétitions ponctuelles, récompensées par des prix spécifiques : matériel, stages, expositions, livres… Ces concours se déroulent sur une période dont la durée est variable, et avec une date limite d'envoi impérative… qu'il est prudent d'anticiper! Les modalités de participation sont propres à chaque concours. Les photos envoyées pour un concours thématique et qui n'ont pas gagné l'un des prix proposés peuvent se retrouver publiées, avec l'accord de leur auteur, dans d'autres parties du magazine, par exemple à la rubrique "Lecture de portfolio".

Proposer un portfolio

La section "Découverte" de notre magazine est ouverte à tous. Seul le talent compte, ou plus exactement la qualité du regard et la maturité de la démarche du photographe! Chaque mois, la rédaction choisit parmi les dossiers envoyés ceux qui sont susceptibles d'être publiés sous la forme d'un portfolio rémunéré. Pour avoir une chance d'être publié, faites-nous parvenir une série d'images homogènes sur un thème précis (10 photos au minimum, 20 au maximum) ainsi qu'un texte expliquant la thématique abordée.
Un CV de l'auteur est également apprécié. Si votre dossier n'est pas retenu pour publication d'un portfolio, il peut être sélectionné dans la rubrique "Lecture de portfolio".

10 choses à savoir pour développer une pellicule noir et blanc

Développer un film noir et blanc aussi bien qu'un labo pro est à la portée de tous, avec un investissement d'une centaine d'euros. Allons-y ! **Philippe Bachelier**



Qu'est-ce qu'un développement réussi ? Si le film a été correctement exposé, le négatif doit posséder des détails dans ses parties les plus transparentes comme dans ses parties les plus denses, sans que celles-ci soient bouchées.

Manque de temps ? Frilosité ? Confier ses films à un labo plutôt que de les développer soi-même est *a priori* rassurant. Mais l'expérience nous a montré qu'une cuve d'amateur et un révélateur standard comme le Kodak D-76 ou l'Ilford ID-11 rivalisent sans rougir avec la qualité de traitement délivrée par les laboratoires professionnels. Il suffit de s'y mettre en bloquant une à deux heures dans son emploi du temps et d'avoir accès à un robinet d'eau courante.

L'investissement dans une cuve et les quelques accessoires nécessaires n'est pas astronomique. Des kits de développement Jobo, Paterson ou Kaiser coûtent une centaine d'euros. En occasion, il s'en déniche pour la moitié. Un développement manuel dans un labo pro vaut une dizaine d'euros. Le coût des produits chimiques revient de 1 à 2 € par film. L'économie est substantielle si l'on oublie que le temps est de l'argent. Une quinzaine de films développés par soi-même amortit l'investissement du matériel. Et contrairement à de nombreux labos, le choix des produits chimiques n'a de limite que son désir d'expérimenter. Cela dit, commencer par une formule qui a fait ses preuves, apprendre à bien la connaître et éviter de papillonner sur plusieurs marques est un gage de succès.

Une tendance actuelle est de pratiquer le film pour le numériser plutôt que de le tirer à l'agrandisseur. Cela pardonne les erreurs de prise de vue et de développement, notamment la sous-exposition et le sous-développement. On récupère plus facilement des détails ténus avec Photoshop qu'à l'agrandisseur. Un bon négatif possède des détails dans ses parties les plus transparentes, et ses parties les plus denses doivent rester elles aussi transparentes. Le négatif qui convient au tireur traditionnel correspondra au scanner.

1 Le matériel de développement

L'élément principal est la cuve de développement en plastique (AP, Jobo ou Paterson) ou en inox (Kinderman) et ses spires, chargée dans le noir. La cuve Ars-Imago Lab-Box peut être chargée en plein jour. À compléter avec une série d'éprouvettes (1 l, 500 ou 600 ml, 100 ml), un broc, un dessertisseur de cartouche 24×36, un thermomètre à alcool ou numérique, un chronomètre, des ciseaux et un agitateur.



2 Les produits chimiques

Le révélateur et le fixateur sont les deux principaux produits chimiques employés pour développer un film. Le premier développe l'image négative, le second la fixe. Pour débuter, un révélateur classique en poudre Kodak D-76 ou Ilford ID-11 (dilué 1+1, soit une partie de solution de réserve pour une partie d'eau) convient très bien à tous les types de films. En liquide concentré, utilisables immédiatement, les LC29 ou DD-X d'Ilford sont particulièrement recommandés. Le DD-X exploite très bien la sensibilité des films. Pour les amateurs de grain tranché, le Rodinal est un grand classique. Le développement à bain perdu (on jette après usage) garantit des résultats constants. Le fixateur dissout les cristaux d'halogénures d'argent non développés et rend le négatif transparent aux endroits où il n'a pas été exposé. Privilégiez un fixateur en liquide concentré (Adox, Bergger, Ilford). Entre le révélateur et le fixateur, intercaler un bain d'arrêt (une solution d'acide acétique ou du vinaigre blanc à 2 %) préserve l'activité du fixateur. Pour le rinçage final du film, quelques gouttes d'agent mouillant (Foma Fotonal, Ilford Ilfotol, Kodak Photo-Flo) permettent à l'eau de rinçage de s'écouler sur la surface du film sans laisser de traces de séchage.





3 Faire le noir

Contrairement aux films orthochromatiques qui peuvent se développer en lumière rouge, les films noir et blanc panchromatiques doivent l'être dans le noir complet. Les cuves AP, Jobo ou Paterson demandent un chargement du film dans le noir, même si les étapes de développement peuvent se pratiquer à la lumière du jour. L'étape est délicate, surtout pour les débutants, notamment l'extraction du film de sa bobine afin de l'enrouler sur la spire. À défaut de bénéficier d'un local noir pour le chargement, un manchon (Paterson) ou une tente (eTone, Harrison ou Photoflex) peuvent être employés en lumière ambiante atténuée. Les anciennes cuves Agfa Rondinax et les récentes Ars-Imago Lab-Box peuvent être chargées en plein jour, mais on ne peut développer qu'un film à la fois, quand les Jobo ou Paterson peuvent en traiter jusqu'à 8.



4 Économique à long terme

Chaque film 135 nécessite 300 ml de solution. Achetés en grande quantité, les produits sont plus économiques. La dose de D-76 pour 1 l coûte 13,90 €, mais 15,90 € pour 3,8 l, soit 0,63 € en dilution 1+1 pour 300 ml. Le Rodinal en dilution 1+50 revient à 0,16 €. L'acide acétique : moins de 0,10 €. Le fixateur, réutilisable : 0,25 €. L'agent mouillant (Kodak Photo-Flo dilué 1+200) : 0,03 €. 4 l d'eau suffisent pour l'ensemble du traitement, du révélateur au rinçage final, soit environ 0,16 € (sur une base de 4 € le m^3 en moyenne). Le coût est de 0,70 à 1,50 € par film. C'est l'investissement dans le matériel de développement qui renchérit le traitement.

5 Temps et température

La température de traitement, du développement au lavage, est habituellement de 20 °C. En fait, 18 à 25 °C conviennent. Les fabricants proposent des tableaux de correction du temps en fonction de la température : il diminue à mesure qu'elle augmente. Un écart de 2 à 3 °C entre chaque solution est tolérable. Partez du temps de développement recommandé par le fabricant. Si les négatifs sont systématiquement trop plats ou trop contrastés, ajustez-le. Le contraste du négatif croît en le prolongeant et baisse en le réduisant. Une correction de plus ou moins 10 % est un bon point de départ. Les applications de smartphone Develop! pour iOS ou Dev It! pour Android sont très pratiques pour décompter le temps. Une astuce : vérifiez la température à la moitié du temps de développement et adaptez le temps final en fonction de la mesure.









6 Agitation obligatoire

L'agitation renouvelle le principe actif du révélateur sur la surface du film. Pour un même temps de développement, une agitation continue génère un plus grand contraste qu'une agitation intermittente. Pour cette raison, les temps recommandés pour des processeurs de type Jobo CPE-2 ou CPP-3, dont l'agitation par rotation est continue, sont plus courts. Il n'y a pas de séquence d'agitation idéale. Agfa préconisait de remuer continuellement la cuve par retournement pendant la première minute puis d'effectuer un retournement toutes les 30 s. Fuji suggère une agitation continue la première minute puis une autre de 5 s toutes les minutes. Ilford prescrit une agitation pendant les 15 premières secondes puis 10 s (ou 4 retournements) toutes les minutes. Kodak conseille d'opérer par cycles de 5 à 7 retournements (réalisés en 5 s) répétés toutes les 30 s. Seul impératif : adopter une des trois séquences et ne jamais en changer sous peine d'obtenir des résultats inégaux.

7 Lavage écoresponsable

L'élimination du fixateur de l'émulsion par un lavage à l'eau du robinet garantit une bonne conservation des négatifs. Un lavage à jet continu, bien qu'efficace, gaspille l'eau. Ilford recommande une séquence pour les cuves à spire, à condition d'avoir employé un fixateur non tannant de type Hypam ou Rapid Fixer, qui fonctionne avec les fixateurs non tannants d'autres marques. Remplissez la cuve avec de l'eau et retournez-la à 5 reprises ; vidangez l'eau, remplissez à nouveau la cuve et retournez-la 10 fois ; vidangez l'eau, remplissez à nouveau la cuve et retournez-la 20 fois. Un rinçage final d'au moins 60 s dans une solution d'eau contenant de l'agent mouillant achève cette séquence. Avec la méthode préconisée par Ilford, les films Kodak T-Max peuvent générer une coloration rose de la dernière eau de lavage, signe qu'ils sont incomplètement lavés. Dans ce cas, doublez la séquence recommandée par Ilford.



8 Le séchage

Le séchage est effectué dans un endroit exempt de poussières pour éviter qu'elles collent à la gélatine de l'émulsion. L'une des extrémités du film est maintenue par une pince accrochée à une corde à linge, un cintre ou un crochet. Le film peut être essoré sur le côté support par une raclette en caoutchouc. Le côté émulsion, fragile, ne doit pas être essoré. La pince du bas est plombée pour bien tendre le film. Plusieurs modèles de pinces sont commercialisés (Kaiser, Jobo, etc.). À température ambiante, les films sèchent en 1 à 2 h. Une cabine chauffante (Jobo) accélère le séchage en moins de 30 min. Efficace, cet investissement coûteux est néanmoins facultatif.





9 Archivage

Les films 135 sont coupés le plus souvent en bandes de 6 vues ; les 120 par 2, 3, 4 ou 5 vues, selon qu'il s'agit des formats 6×9, 6×7, 6×6 ou 4,5×6. Les bandes sont rangées dans des feuillets mobiles perforés pour classeurs ou des pochettes en papier cristal (Labo argentique, Kenro). Pour une conservation optimale, les sociétés Serc et Atlantis proposent des pochettes dites "en papier permanent" et des boîtes d'archivage garanties sans acide.





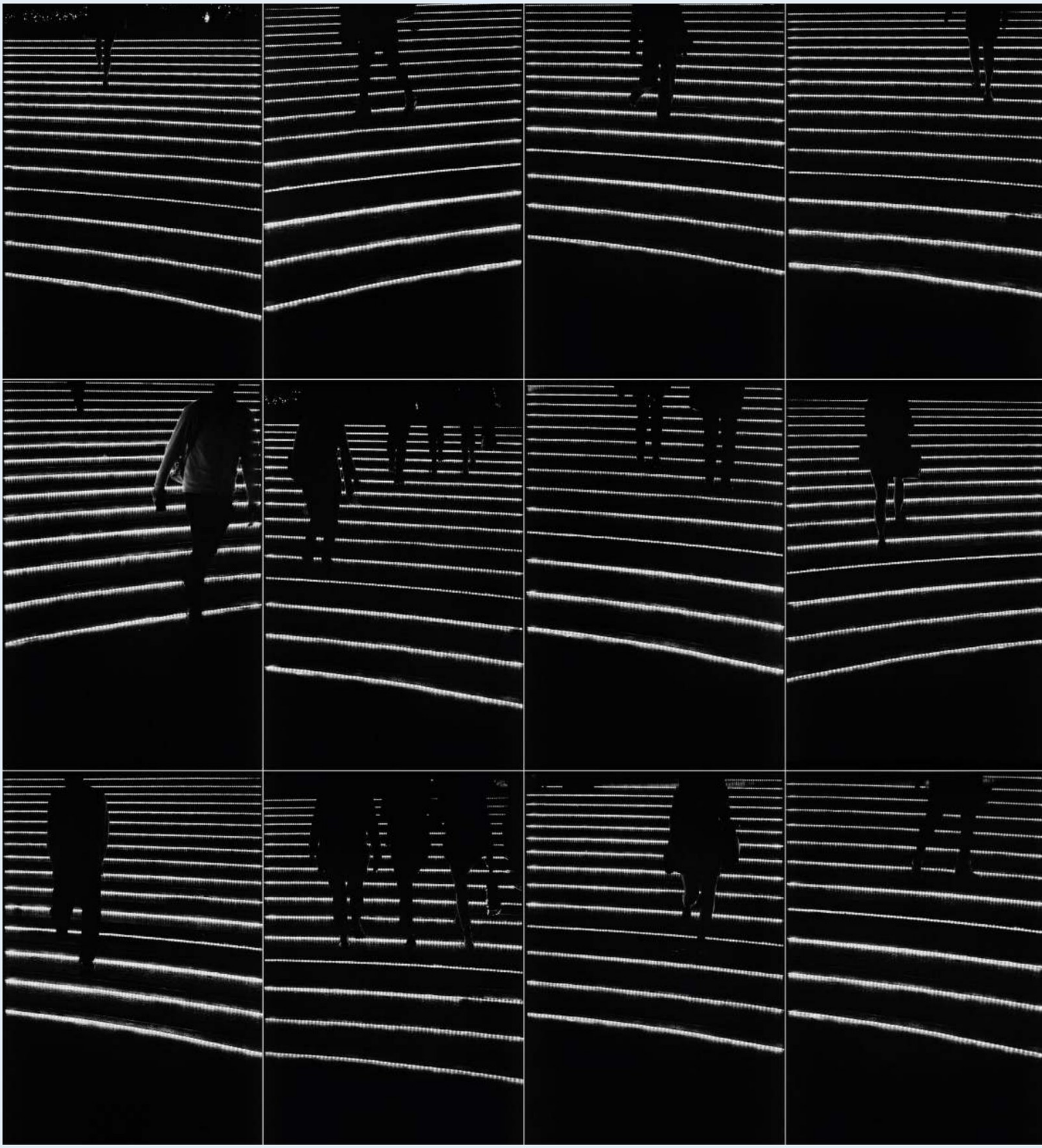
10 Capacité et conservation

Respecter la capacité maximale de traitement et la date de conservation d'un produit est primordial pour garantir un bon développement. Les fabricants signalent la durée de vie de chaque solution sur leur mode d'emploi. La raison principale du vieillissement prématuré d'un produit, et particulièrement du révélateur, est son oxydation au contact de l'air. Les flacons de laboratoire en verre ambré sont parfaits pour garder les solutions de réserve de révélateur. Fractionner en petites bouteilles si besoin. Des bouteilles en plastique conviennent pour le fixateur.

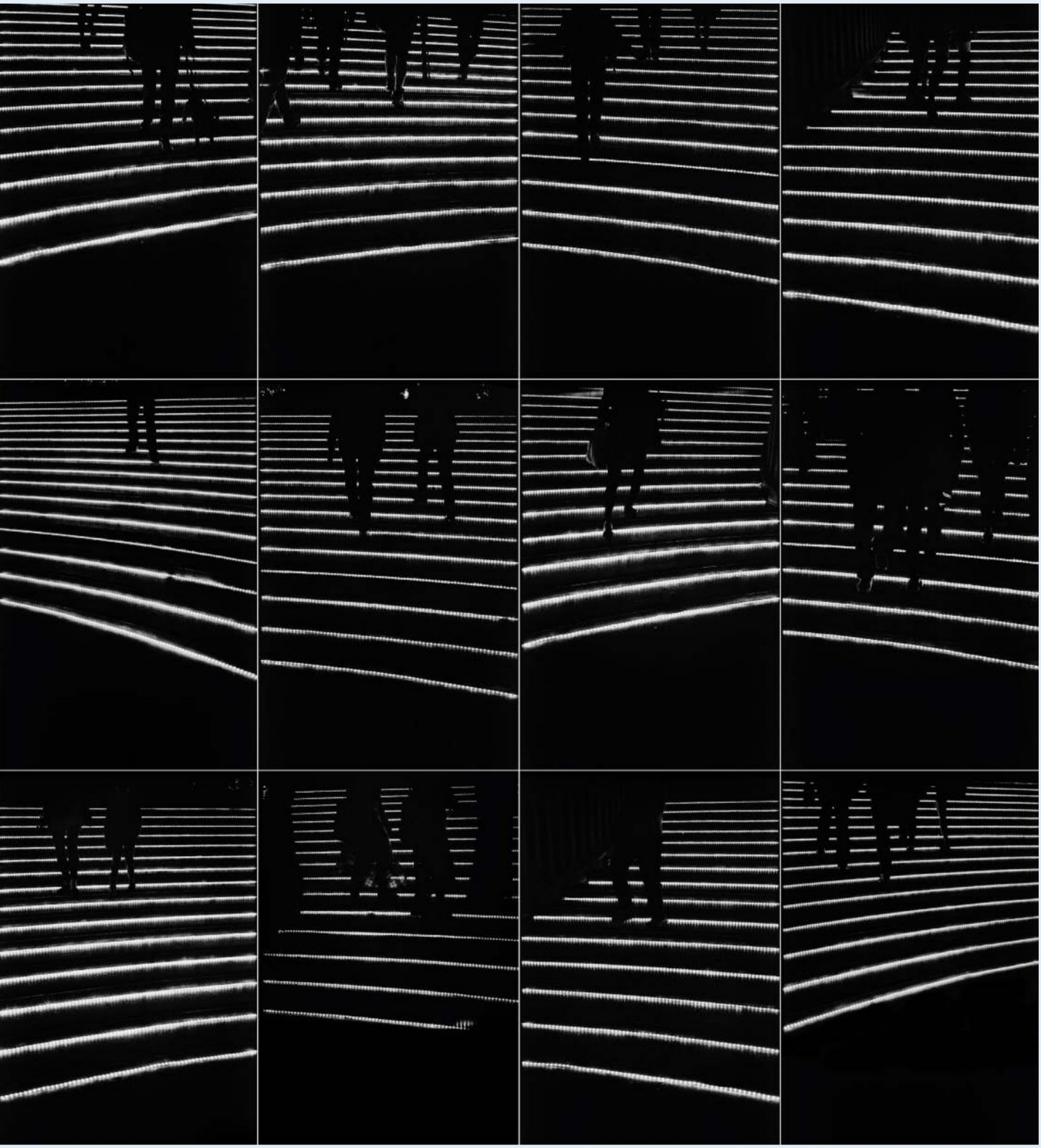


Une photo expliquée

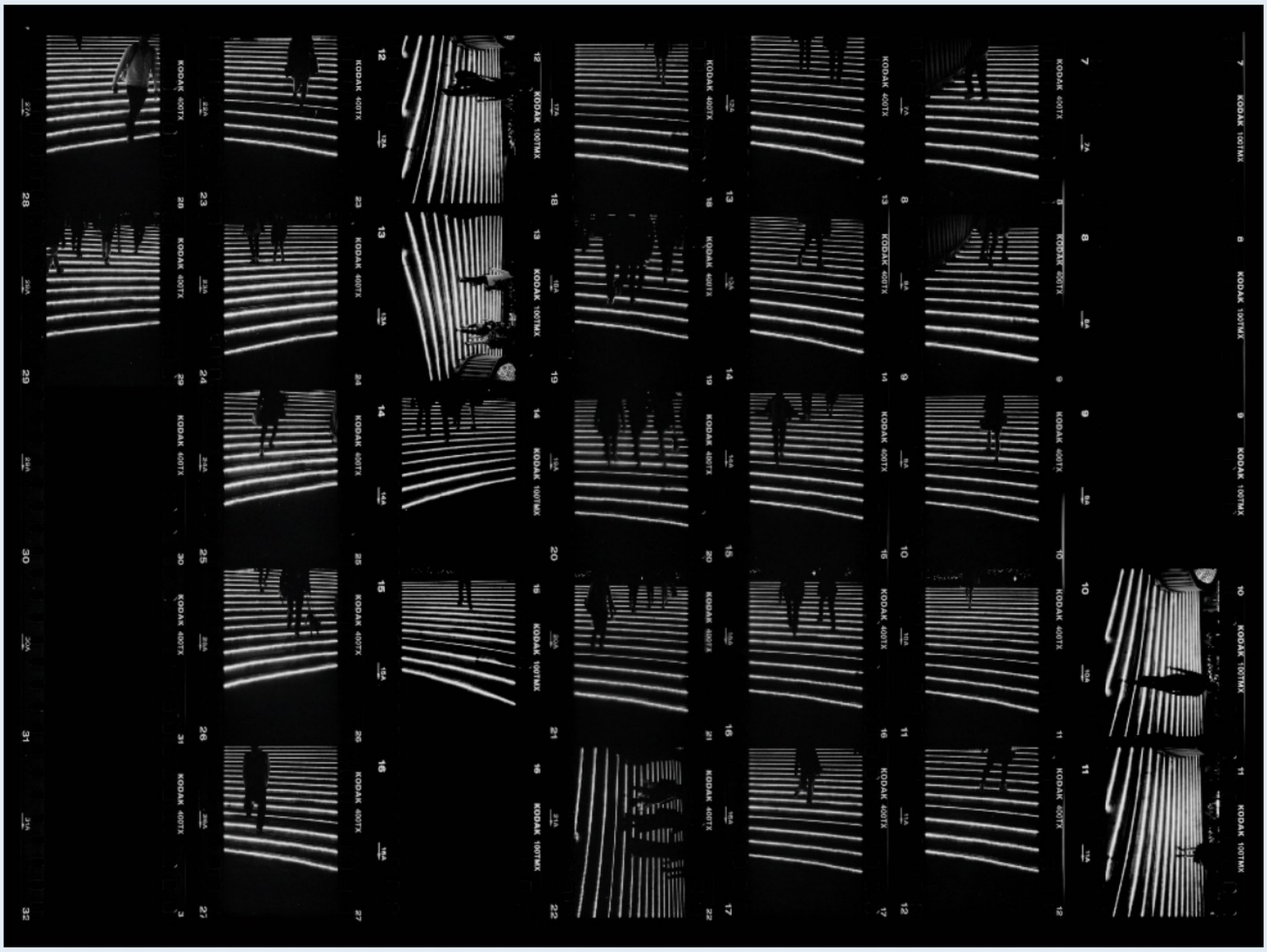
Un photomontage de Cyrille Druart



Quelques mois après nous avoir délivré une master class autour de la composition en noir et blanc *(voir* RP *n° 364)*, le photographe et architecte Cyrille Druart nous montre comment il a construit cet intrigant tableau polyptyque. Un assemblage graphique et dynamique de vues argentiques similaires, réalisées avec pour finalité ce montage. **Propos recueillis par Julien Bolle**



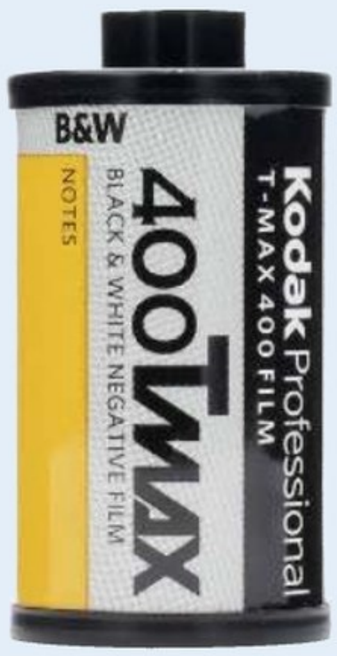
L'idée de cette image intitulée *Light Walking* m'est venue lors d'une promenade un soir de décembre 2013 à Hong Kong. Sur une place, des escaliers éclairés par des bandeaux lumineux attirent instantanément mon attention. J'y reste près d'une heure à attendre que les passants montent et descendent les marches et que leurs silhouettes soient découpées par ces lumières. Je cherche à photographier des formes compréhensibles malgré la pénombre, et j'espère que les corps ressortiront en aplats noirs, en négatif en quelque sorte. À force de répétition, je commence à imaginer un ensemble fait d'une multitude de photos, à la limite de l'abstraction. J'avais en tête un quadrillage rectiligne contrastant avec les lignes lumineuses obliques et apportant un ordre, un cadre rationnel à l'ensemble. J'essaie donc sur le moment de prendre des photos avec un point de vue relativement similaire et qui pourront se compléter par la suite. Le Leica M6 muni d'un objectif 35 mm m'a permis de travailler avec presque aucune autre lumière que cet éclairage réduit. Les négatifs montrent pourtant une quantité de détails qui me surprend encore aujourd'hui. On a en tête certaines œuvres de l'art optique des années 1960, voire des tableaux "peignés" de Soulages. C'est intéressant, je trouve, que certaines idées graphiques puissent voyager d'un médium à un autre.

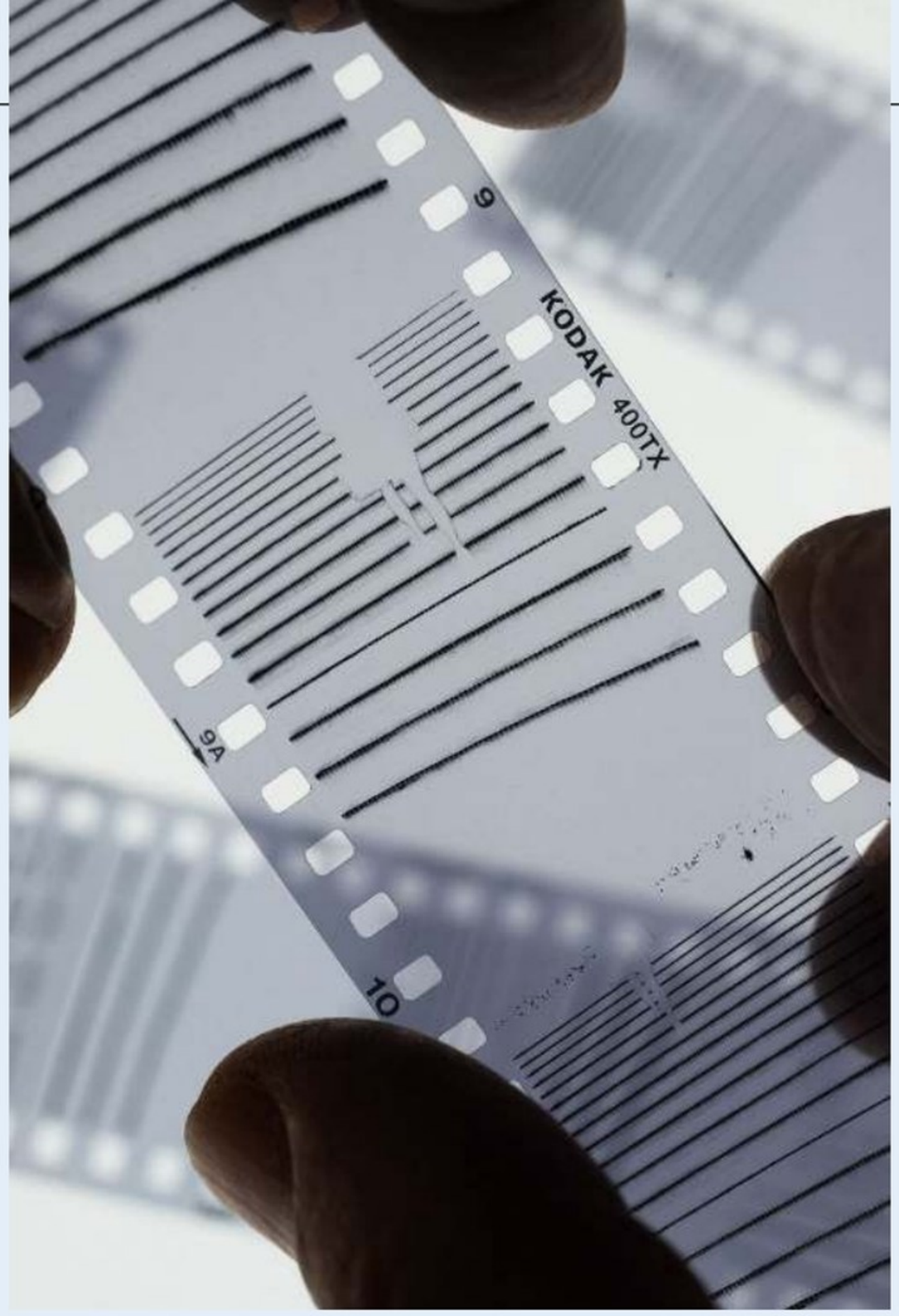


1 LA PLANCHE-CONTACT

La planche-contact elle-même aurait pu m'inspirer cet assemblage par son côté graphique fort. On est déjà dans le noir et blanc pur, sans gamme de gris, les images étant naturellement contrastées. Les photos ont été faites sur un film Kodak Tri-X 400 et quelques autres sur le milieu d'un film Kodak T-Max 100 (il m'arrive de rembobiner avant la fin pour continuer sur un autre appareil photo). La plupart des clichés sont faits au format vertical. Même si chaque photo pourrait sans doute fonctionner seule, les regrouper donne une force à l'ensemble. C'est un exemple de projet dans lequel la somme des images est plus intéressante que chaque partie qui la compose.

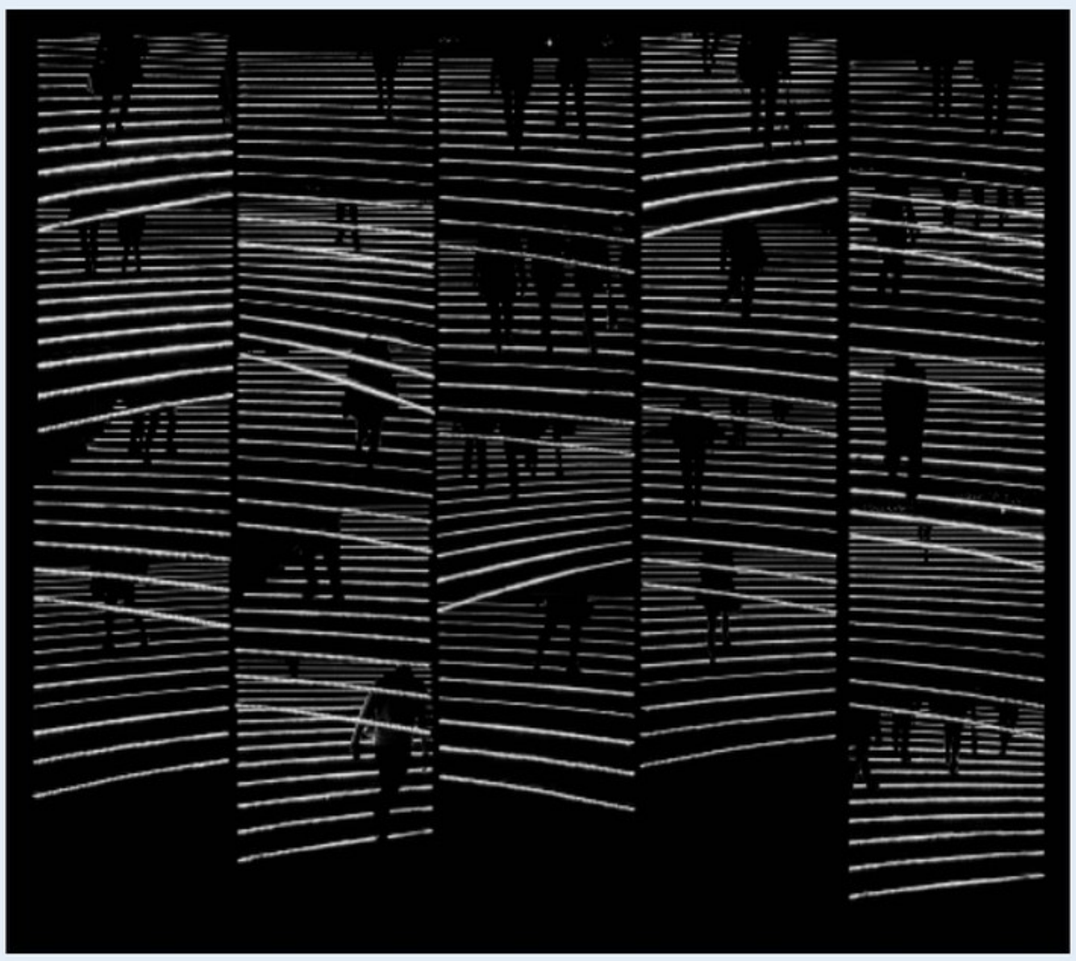






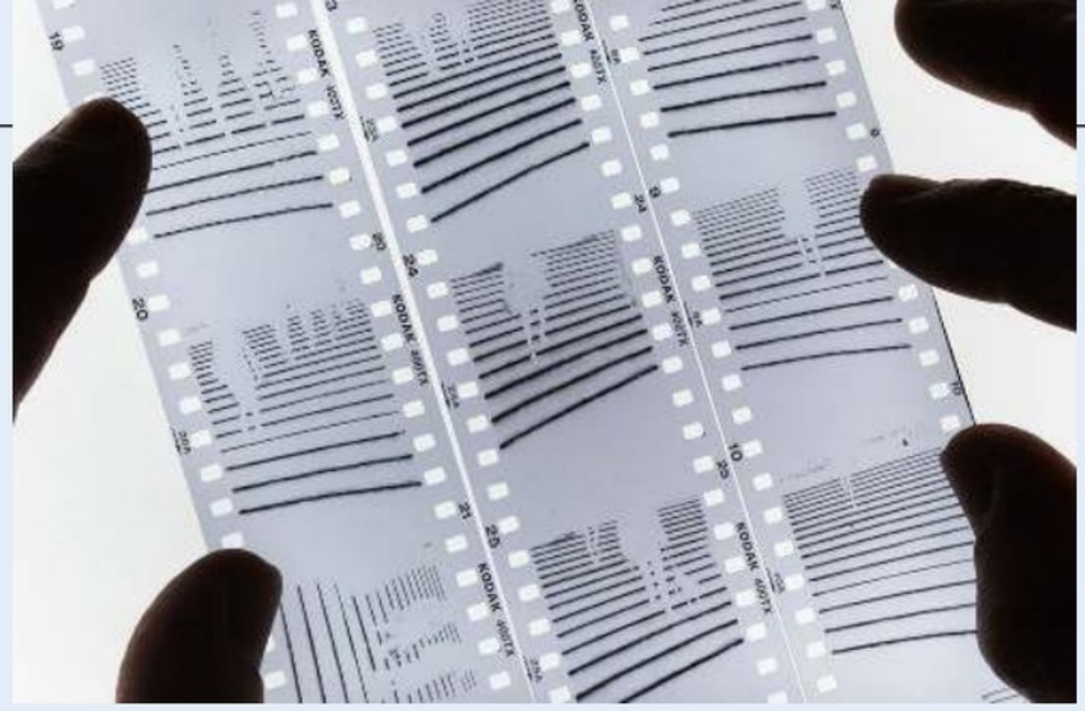
2 CHOIX DES IMAGES

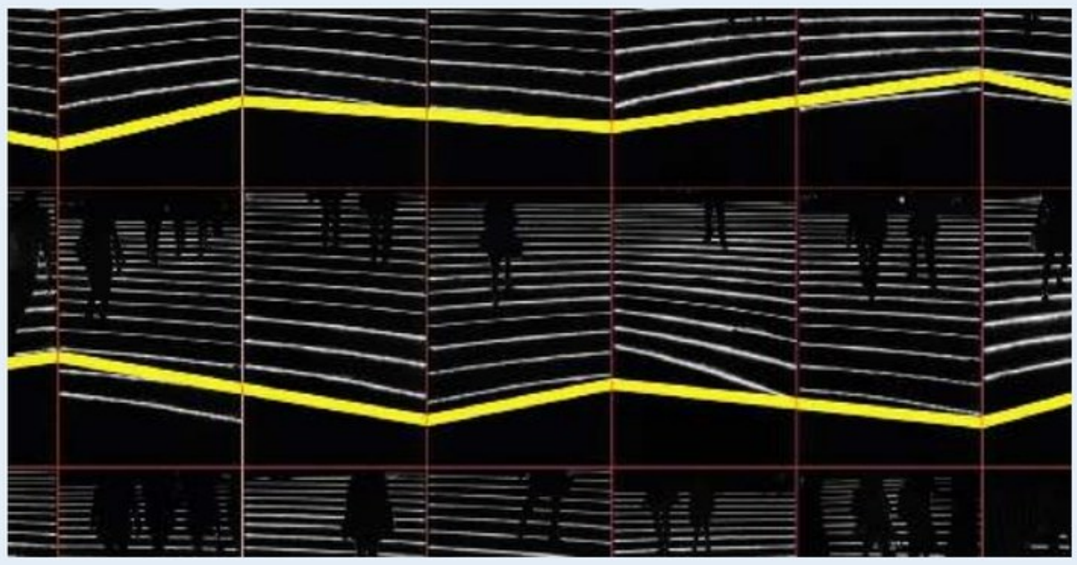
La sélection s'est orientée vers des images aux lignes parallèles régulières, afin qu'elles puissent se prolonger d'une photo à une autre. Comme en peinture, regarder l'image en miroir ou la tête en bas permet de voir instantanément si la composition fonctionne.



4 VARIANTES

De cette multitude d'images me viennent d'autres idées de composition. Je fais une deuxième version de cet assemblage en format vertical, puis une troisième qui consiste en la surimpression des négatifs. C'est un montage plus complexe visuellement et qui se lit aussi sur la hauteur.





3 ASSEMBLAGE

La difficulté était de ne pas faire une composition symétrique et donc statique mais de créer du dynamisme. Je ne voulais pas non plus attirer l'œil sur un point précis, donc cet assemblage est fait de lignes brisées et de tensions réparties sur toute la surface. Après quelques tests les négatifs en main, le montage final a été réalisé sur Photoshop.



5 TIRAGE

L'objet final est d'une taille importante (200 × 112 cm) et est tiré sur papier baryté. La relation avec cet assemblage est d'autant plus riche qu'elle invite le spectateur à changer régulièrement sa distance – de plusieurs mètres de recul à quelques centimètres – pour en saisir tous les détails.

Et si vous n'achetiez pas de matériel photo ?

Mieux vaut-il un bon logiciel qu'un bon appareil ?

AVANT

Les photographes ont le même vice que bien des cyclistes ou des guitaristes : il leur manque toujours un équipement. Pour les premiers, ce sera un vélo Gravel, pour les seconds, une guitare folk électroacoustique. Pour nous autres faiseurs d'images, ce sera un énième boîtier ou une optique. Seulement, il y a les envies… et le principe de réalité : entre le prix du matériel en hausse constante, l'inflation générale et les salaires qui stagnent, toutes les bourses ne peuvent pas s'offrir sans cesse de nouveaux équipements. Prenons aussi en compte le fait que ces achats ne vont pas nécessairement améliorer votre pratique photographique. Donc, si vous souffrez du Gear Acquisition Syndrom, ce "syndrome d'acquisition de matériel" qui touche une bonne part d'entre nous qui achetons trop souvent des produits que nous n'utilisons pas, la question de la pertinence d'un achat passion se pose plus que jamais. **Adrian Branco**

APRÈS

Le roi Lightroom ?
Traitement du bruit dans Lightroom à l'aide de l'outil Améliorer, qui s'appuie dans cette opération sur de l'intelligence artificielle.

À titre personnel, je suis bien équipé et me demande fréquemment la même chose que vous : *"Dois-je changer de matériel pour faire de plus belles images ?"* Ce désir d'améliorer la qualité de sa production reste légitime. Mais la vraie question qui se pose en fait à nous est plutôt : *"Ai-je réellement poussé mon matériel au bout de ses capacités ?"* Dans mon cas, j'ai eu un cas de conscience : après avoir testé le Fujifilm GFX100 Mark II – ah, le capteur moyen format ! – et l'Alpha A7R V de Sony et bavé des litres de salive sur eux, j'ai décidé de temporiser. Et de voir si mes appareils actuels, qui ont le bon goût d'être sur mon étagère – dont mon bien-aimé Sony RX10 Mark IV –, en ont encore sous la pédale. C'est d'ailleurs en remettant ce boîtier à l'essai lors d'un reportage que j'écris ces lignes : j'ai transformé les Raw de son modeste capteur 1 pouce en Jpeg haut de gamme…

N'ayant ni ami magicien ni de talent d'électronicien me permettant de changer le processeur ou le capteur de ces boîtiers, j'ai fait appel à d'autres génies humains. Celui des développeurs d'algorithmes, ces moulinettes logicielles qui analysent et traitent nos images – notamment les fichiers Raw, comme nous allons le voir plus loin. Des développeurs qui profitent de l'accélération d'une technologie dont on nous a suffisamment rebattu les oreilles ces derniers mois : l'IA. Ou plus précisément – et c'est important –, les algorithmes non pas conçus 100 % à la main, mais issus d'un entraînement en partie automatisé. Une méthode qui requiert beaucoup de ressources de calcul mais qui permet d'"accoucher" de routines logicielles d'une finesse sans égale. Car quand les hommes doivent définir un à un les fonctionnements d'un algorithme, les programmes d'entraînement s'appuient sur les capacités de calcul désormais phénoménales de supercalculateurs pour mouliner des millions d'images et travailler sur des milliards de milliards de paramètres.

La question était donc de savoir si ces bouts de programme ont en eux le potentiel de se substituer à un renouvellement de mon équipement photographique.

Smartphones et jeux vidéo, sources de progrès

Précisons d'emblée une chose : il n'y a pour l'heure aucune vraie intelligence artificielle qui parcoure ce monde. Quand nous faisons référence à des algorithmes d'IA, cela ne veut pas dire qu'ils sont intelligents ni même vraiment malins, mais qu'ils sont conçus non pas de manière manuelle, mais au travers de programmes dits "d'entraînement". Un domaine dans lequel les humains ont toujours un beau rôle, puisque ce sont eux qui créent les modèles tels que GPT-4. Néanmoins, une fois les différents cadres techniques établis – ce qui n'est pas une chose aisée, notez bien –, la conception des algorithmes se passe dans les entrailles de (super)calculateurs souvent bardés de centaines, voire de milliers de CPU (Central Processing Unit) et de GPU (Graphic Processing Unit). Des titans de calculs au sein desquels, des jours, des semaines, voire parfois des mois durant, un océan de fichiers sélectionnés par les ingénieurs – textes pour ChatGPT, photos et images dans notre cas – vont être moulinés non-stop. De ce maelström de données et de calculs émergeront alors les meilleures routines pour ici estomper les effets de frange, là recréer les détails, au milieu d'une bouillie de pixels de bruit numérique à 12 800 ISO.

Si le travail d'amélioration numérique de la qualité d'image existe depuis que les premiers appareils photo ont remplacé leurs pellicules par des capteurs, ce sont à nouveau nos amis les smartphones qui sont à la source de l'accélération des innovations *(voir* RP *n° 364 de novembre 2023)*. Avec leurs contraintes physiques drastiques – optiques en plastique et étriquées, photodiodes miniatures et puces limitées à 5 W –, ces terminaux ont forcé l'industrie à utiliser tous les bouts de puces pour le calcul et à optimiser les programmes.

L'autre industrie qui est à la source de l'amélioration de la qualité d'image va peut-être vous surprendre puisqu'il s'agit du calcul graphique des jeux vidéo. Là encore, il s'agit d'algorithmes d'IA, mais leur genèse s'explique par un combat : celui du nombre d'images par seconde, nerf de la guerre des cartes graphiques ou GPU. Après des années d'amélioration acharnée, les progrès de vitesse de calcul tiennent moins dans le peaufinage des unités de calcul que dans la finesse de gravure – toujours plus élevée ! – et la consommation énergétique – toujours plus importante. Une impasse dont le géant Nvidia va se sortir en 2019 grâce à une petite révolution : la mise à l'échelle ou upscaling.

Sous le nom de "DLSS" (Deep Learning Super Sampling), Nvidia, qui est désormais le roi des puces IA, a trouvé comme astuce de calculer les scènes en plus faible définition d'image, ce qui accélère les calculs initiaux. Puis, là encore grâce à des algorithmes d'IA, ces images sont agrandies sans perte à la définition cible à la faveur d'unités de calcul spécialisées dans ces tâches, les RT Cores (des unités de calcul matriciel). Ce concept est dorénavant une brique fondamentale des algorithmes de nos logiciels de développement Raw, car c'est cette technique qui

DXO PRIME XD : PARFOIS PLUS ARTISTIQUE QUE PHOTOGRAPHIQUE



Face au traitement d'image d'Adobe Lightroom Classic CC qui nous a plutôt convaincus lors de nos tests, l'algorithme DxO Prime XD de DxO PhotoLab 7 nous a déçus à plusieurs reprises. La faute à un traitement trop agressif, voire trop génératif, avec des détails inventés dans des zones de montagne, par exemple. Si cela n'enlève rien à la puissance des algorithmes du traitement DxO Prime classique, Adobe a selon nos tests l'avantage en matière de constance des rendus.



Portrait du P-DG de Sigma, Kazuto Yamaki, réalisé au Salon de la photo avec l'Olympus OM-D E-M1 Mark II (2015) et mouliné dans Lightroom. Les améliorations sur le visage sont telles qu'on dirait une image sortie d'un boîtier à capteur bien plus grand et défini.

va permettre à nos capteurs, notamment les plus petits, de briller… enfin, si vous avez le bon équipement, comme nous le verrons plus loin.

Adobe ou DxO, mais toujours en Raw

Le premier prérequis dans cette quête de la sublimation de vos images est d'utiliser un logiciel moderne doté des précieux algorithmes. Le champion du monde des logiciels créatifs qu'est Adobe, dont nous vous avons récemment parlé pour son IA générative Firefly *(voir* RP *n° 363 d'octobre 2023)*, a bien évidemment pourvu son Lightroom d'une telle option (disponible dans l'onglet "Détail" sous "Réduire le bruit", situé dans le panneau droit de l'interface de développement). Dans la boîte de dialogue, on peut paramétrer le niveau d'intensité de l'effet du filtre antibruit ou utiliser les algorithmes d'agrandissement de l'image – dont vous connaissez la genèse!

Chez DxO, ce sont plusieurs étapes de travail sur les IA qui ont mené le logiciel français à son Deep Prime XD, sa version la plus avancée de traitement du bruit numérique. Un traitement efficace qui s'active dans le panneau latéral droit du développement appelé "DxO Denoising Technologies". Si le logiciel made in Boulogne a l'avantage de proposer plus de curseurs de paramétrage des algorithmes, attention cependant : son traitement est parfois très agressif et peut inventer des détails – il faut alors se rabattre sur la première mouture de cette moulinette, Deep Prime non XD.

S'il ne s'agit pas ici d'un comparatif, les résultats d'Adobe Lightroom Classic nous ont paru plus constants, et l'on se surprend à laisser le curseur entre 35 et 40 et à obtenir, presque chaque fois, des images très nettement améliorées, voire carrément sublimées dans le cas de portraits. Les visages humains ayant fait l'objet d'un entraînement spécifique, voici un domaine dans lequel les algorithmes brillent encore davantage. Avec mon vénérable RX10 Mark IV, j'ai ainsi pu capturer un portrait du P-DG d'Intel (à bout de bras, presque au 500 mm). Image qui est devenue, une fois moulinée par Lightroom, une photo de "une" d'un de mes articles de presse avec un rendu proche du plein format. Pas mal pour un bridge de bientôt 7 ans d'âge! Autre exemple, le portrait du P-DG de Sigma, Kazuto Yamaki, réalisé au Salon de la photo avec mon vieil Olympus OM-D E-M1 Mark II (2015) et le trans-standard de la marque, le 12-100 mm f/4. Là encore, les améliorations sur le visage sont telles qu'on dirait, à nouveau, une image sortie d'un boîtier à capteur bien plus grand et défini.

Ce niveau d'amélioration n'est cependant possible que sur les fichiers Raw des boîtiers, n'en déplaise aux zélotes du Jpeg qui auraient lu en 2017 l'article "Photographier en Raw, une fausse bonne idée?" publié par *Le Monde* dans sa rubrique "Pixels". Déjà controversé à l'époque, cet article est, en ce début d'avènement de l'ère IA, plus faux que jamais. Si les algorithmes de 2017 étaient largement supérieurs à ceux de 2010, un fichier Raw qui passe dans une version 2024 des algorithmes de traitement des logiciels susmentionnés s'en retrouve transformé. Il faut en effet rappeler qu'au contraire du Jpeg – et désormais du HEIF –, le format Raw est un format non interprété. Il s'agit, peu ou prou, du signal reçu par les photodiodes du capteur. Çà et là, les constructeurs ajoutent dorénavant des filtres intermédiaires d'amélioration (notamment des corrections optiques). Mais l'information reste finalement assez brute en matière de traitement du signal. Seul ce format est assez riche pour nourrir les algorithmes des informations nécessaires à l'amélioration d'image. Une amélioration qui a cependant un coût caché : le temps.

Des minutes ou des secondes

Après avoir travaillé sur de nombreuses photos issues d'appareils s'étalant sur presque deux décennies de produits, le bilan est sans équivoque : l'amélioration d'image est une réalité que tout PC peut offrir. Mais les temps de traitement varient, parfois énormément. Comme nous l'avons précédemment mentionné, les algorithmes "PC" sont plus complets et complexes que ceux de votre appareil photo. Alors que les développeurs d'applications pour smartphone sont limités en watts et en temps de traitement, les dizaines, voire centaines de watts qu'on retrouve sous le capot des PC donne plus de marges aux programmeurs, qui les utilisent allègrement, quitte à littéralement mettre à genoux les machines les moins performantes. Et quand on dit "moins ➤

performantes", on ne parle pas nécessairement ici d'âge, mais bien de puissance brute des composants. Un ultraportable à puce graphique intégrée récent développe donc bien moins de puissance qu'une tour gaming vieille de 5 ans.

Ainsi, sur mon précédent PC portable personnel, un Huawei MateBook X Pro de 2022 équipé d'un Core i7-1260P (12e génération, iGPU Xe intégré), le temps d'exécution du filtre IA d'Adobe oscillait autour de sept minutes selon la complexité des images ! Tout en occupant la totalité de mes ressources système, m'obligeant à bien choisir quelles images traiter en reportage pour ne pas perdre trop de temps. Sur mon PC portable actuel, un Asus ZenBook 13 OLED, la puce graphique intégrée plus puissante divise ce temps par trois. Et quand je traite la même image sur mon PC desktop, son gros Ryzen 9 5900X et sa méchante Nvidia RTX4080 exécutent la tâche en à peine 5 s ! Un écart énorme de performances qui est conditionné par le duo que forment le CPU et le GPU, mais qui, de manière sans doute contre-intuitive, ne peut pas être significativement modifié par l'émergence des NPU ou processeurs neuronaux *(voir encadré)*.

LES NPU N'AMÉLIORERONT PAS (ENCORE) VOS IMAGES SUR PC



Troisième larron du computing intégré à nos puces d'ordinateur, le NPU n'est cependant pas le seul acteur de l'accélération des algorithmes d'IA.

La révolution de l'IA a beau se concrétiser de manière logicielle, elle repose sur des progrès matériels, qui ont connu une nouvelle accélération en décembre 2023 avec l'arrivée des puces pour PC portable Meteor Lake, les premières du monde PC à incorporer un processeur neuronal ou NPU (Neural Processing Unit). Ce NPU, qui rejoint les CPU (Central Processing Unit, le microprocesseur) et GPU (Graphic Processing Unit, la puce graphique), est déjà un équipement de série de nos puces de smartphone – et des puces M1, M2 et M3 des Mac, qui ont récupéré le NPU des iPhone.

Avec AMD, qui a décidé lui aussi d'intégrer un NPU (aux contours flous), il faudra également compter sur Qualcomm, le champion des puces pour smartphones Android. Un géant qui s'apprête à lâcher sur le marché une puce PC appelée "Snapdragon X Elite" et qui promet de donner un bon coup de pied dans la fourmilière, notamment par sa puissance de calcul IA. Si l'on pourrait être tenté de dire que le NPU est le futur du calcul, la réalité n'est pas si simple. Car la fameuse unité de calcul des performances d'IA – les TOPS pour téraopérations par seconde – agrège les capacités de calcul des trois puces : CPU, GPU et NPU. Pire, les trois composants ont leurs spécialités.

Ainsi, si c'est bien le NPU qui propulse une partie des filtres photo de nos téléphones, c'est pour son efficacité énergétique. Une fois qu'on fait appel à des algorithmes plus gourmands, à des traitements d'image plus complexes, le GPU de nos PC est bien plus puissant. En vérité, les NPU pour PC vont, dans un premier temps, prendre en charge des tâches d'IA représentant des calculs soutenus dans le temps, tels que la suppression du bruit ou le floutage de votre arrière-plan lors de vos vidéoconférences. S'il n'est pas impossible qu'un jour les NPU soient plus musclés et prennent le pas sur les GPU pour rendre des calculs plus efficaces, pour l'heure, le GPU reste le roi de l'accélération du traitement d'image sur ordinateur.

Pour exécuter ces super-algorithmes, il y a donc deux forces en présence : le CPU et le GPU. Pour le premier, il faut retenir que les processeurs avec plus de cœurs accélèrent de façon notable les opérations de lecture/écriture et d'exécution du programme. Même si votre GPU est très rapide, si votre CPU est à la traîne, les opérations intermédiaires seront ralenties. La principale pièce angulaire est ainsi le GPU, qui applique les algorithmes d'amélioration de l'image. S'il y a une différence importante entre les performances d'un CPU mobile et de bureau, en matière de GPU, les écarts deviennent énormes. Entre une puce graphique GPU intégrée aux processeurs mobiles (on parle d'"iGPU") et une carte graphique PCI Express dans votre tour (les dGPU), le facteur de performance affiche jusqu'à ×100. Un fait qui s'explique facilement : non seulement les iGPU sont plus petits et moins puissants que les GPU dédiés, mais ils partagent en plus avec le CPU la mémoire RAM, plus limitée et aux accès moins rapides.

Attention cependant à ne pas tomber dans la surenchère : à partir d'un certain niveau de puissance et d'équipement, les écarts de performance des GPU sont marginaux – la faute à des algorithmes sans doute moins optimisés qu'en 3D. Notre conseil ? Privilégier un CPU avec beaucoup de cœurs plus que de très hautes fréquences – peu importe le type de cœurs, P ou E. Et choisir un GPU au moins milieu de gamme – GeForce (X)600, Intel Arc A750 et AMD Radeon (X)600 au minimum – et avec au moins 8 Go de mémoire dédiée. Une fois de plus, au-delà de ces 8 Go, nous n'avons pas encore vu d'écarts majeurs de performance. Il faudra sans doute attendre plus de demande de la part des photographes par rapport aux besoins 3D et vidéo (compositing, rendu, etc.) pour voir émerger de nouveaux algorithmes plus optimisés et à même de tirer parti de plus de mémoire graphique.

Révélateurs des petits capteurs et de vos archives

Un élément qui nous a marqués lors de nos expérimentations, c'est la façon dont les algorithmes révèlent les images produites par les appareils à plus petit capteur ou avec des optiques intégrées. Le travail des différents programmes sur les fichiers de mon 5D Mark II n'est évidemment pas négligeable : le bruit classique, notamment dans les zones de flou,

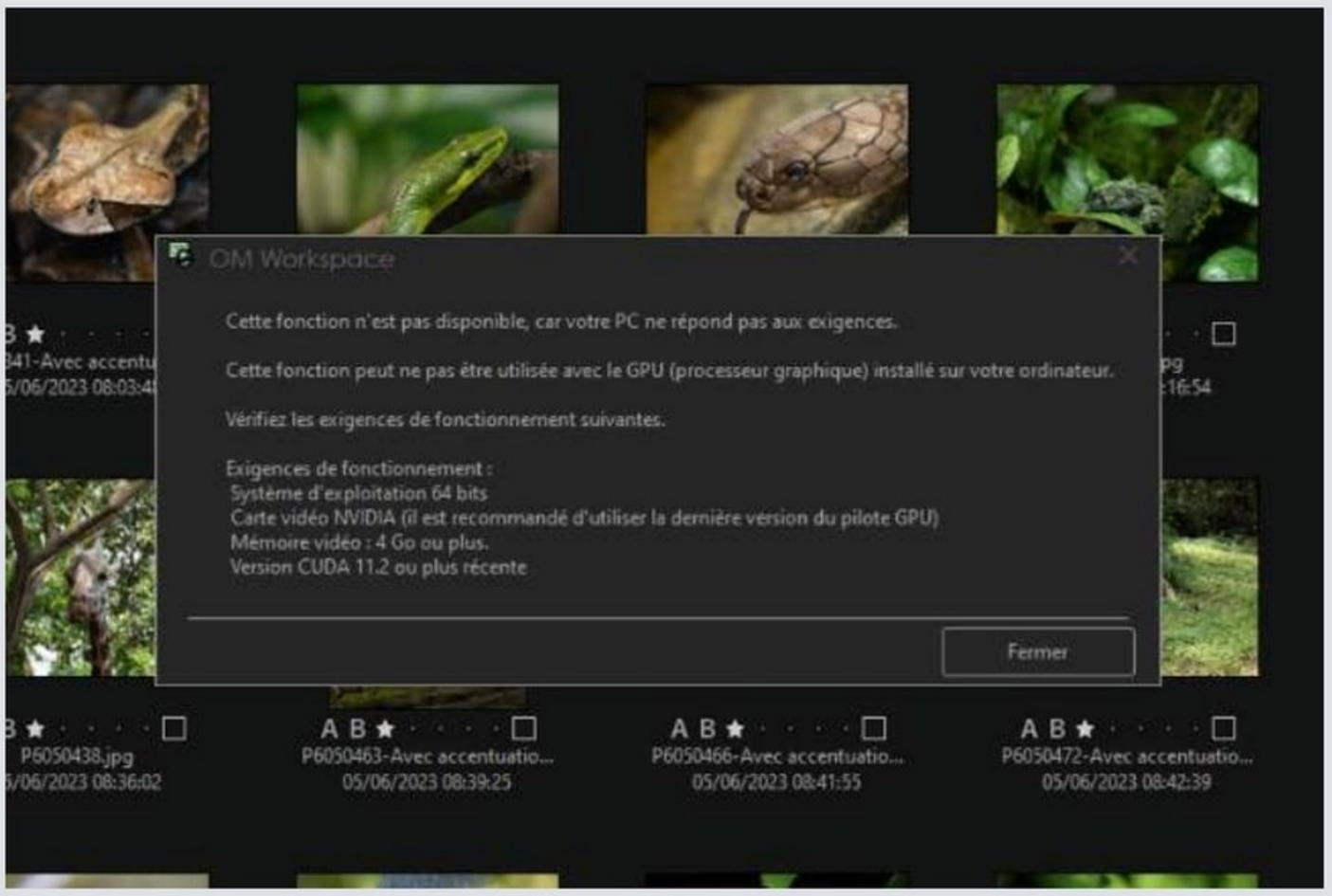
les ombres ou les ciels, est littéralement gommé. Le niveau de détails est renforcé, et des images qui étaient initialement "ramollies" par la présence d'un fort bruit numérique retrouvent le punch qu'on attendait d'elles. C'est sur mes appareils à plus petit capteur – le micro 4/3 de mon vieil OM-1 Mark II ou de mon récent OM-1, ou encore le 1 pouce de mon RX10 Mark IV – que le travail s'avère parfois époustouflant, surtout en portrait, comme nous l'avons vu. En conférant le saut de qualité qui peut séparer le "petit format" du "plein format".

En outre, si vous avez plusieurs systèmes, tout investissement en boîtier ou boîtier et optique ne profite qu'à l'un d'entre eux, alors que les euros mis dans un bon PC et un bon logiciel vont avoir un impact sur tous vos appareils, et surtout sur tous vos clichés, qu'ils soient présents ou passés. L'arrivée de ces algorithmes d'IA de pointe m'a ainsi donné envie de me replonger dans mes dossiers pour aller chercher les images que j'aurais aimées moins bruitées à l'époque. Pour aboutir, dans l'écrasante majorité des cas, à des fichiers enfin satisfaisants.

Est-ce à dire que vous pouvez désormais vous passer d'investir dans votre matériel photo ou que vos clichés ultra-bruités de 2009 vont tous devenir des œuvres d'art? Que nenni! Nous sommes en 2024, il reste encore des progrès à faire, et vos vieux boîtiers ne se mettent pas à jour comme les logiciels…

LES GPU, ROIS DU DÉBRUITAGE

Si vous envisagez d'acheter un nouveau PC dans les mois qui viennent, si vous souhaitez faire entrer dans l'équation le traitement de vos fichiers Raw par des algorithmes d'IA de débruitage, vous devez être très attentif au GPU. Non seulement à sa puissance, mais aussi à la quantité de mémoire qui l'accompagne, un facteur qui s'est avéré limitant dans nos tests. Pour les PC portables, optez plutôt pour un GPU avec 6 ou 8 Go de mémoire dédiée, car il est important que le GPU ne puise pas dans la mémoire du système. Pour des raisons de performances et de compatibilité logicielle, nous vous recommandons les puces Nvidia GeForce. Si nous en sommes à la génération RTX40, il reste encore des modèles RTX30 en soldes. Privilégiez les modèles milieu ou haut de gamme – des RTX4060 ou RTX4070, par exemple, voire des RTX4080 si vous avez le budget –, car ce sont eux qui affichent 8 Go de RAM et qui offrent les accélérations les plus significatives. Et puis, quand vous ne retravaillerez pas vos archives sous Lightroom, vous pourrez utiliser votre GPU pour la tâche initiale pour laquelle il a été conçu : jouer aux jeux vidéo !



Lightroom, DxO mais aussi ici OM Workspace fonctionnent tous plus rapidement sur les GPU Nvidia.

Ce que le logiciel ne peut améliorer

Commençons par les limites à dimension logicielle. Il faut d'abord préciser que les algorithmes sont généralistes et non pas spécifiques à un boîtier. Or, le vertical banding ou la déviation violet/magenta en hautes sensibilités, des défauts historiques du Canon EOS 5D Mark II, sont propres à cet appareil. Il faudrait ici une caractérisation des défauts électroniques de ce capteur. Un travail long et fastidieux, et ce, d'autant plus que tous les capteurs de cette époque ne réagissaient pas de la même manière. Impensable pour Canon de consacrer des ressources sur ce sujet qui ne lui rapporterait rien. Du côté des concepteurs de logiciels, si des artistes des pixels comme DxO sont connus pour leurs caractérisations optiques/capteurs, ce travail sur de très vieux boîtiers n'apparaît pas non plus comme une opération très rentable.

Viennent ensuite les progrès matériels, qui, foi de testeur d'appareils, sont loin d'être anecdotiques ces dernières années. Il suffit de voir l'arrivée du capteur à obturateur global dans le Sony Alpha A9 Mark III et son affolante rafale de 120 i/s ou le passage à 8,5 (!) vitesses de stabilisation dans l'OM System OM-1 Mark II pour mesurer l'ampleur du travail électronique ou mécanique que les marques réalisent à chaque génération. Si certaines améliorations sont logicielles, elles sont bien souvent aussi liées à du matériel. Ainsi, toujours pour l'OM-1 Mark II, les nouveautés autofocus, quoique logicielles, ne sont pas transposables dans la première mouture pour des raisons de quantité de mémoire vive.

Qu'il s'agisse du nombre de collimateurs AF, de la définition vidéo – qui monte désormais à 8K –, des rafales de 120 i/s ou des puces de suivi IA de chez Sony, les nouveaux boîtiers peuvent, selon vos usages, radicalement changer la donne. Et c'est sans même parler des optiques : la qualité, non seulement d'image mais aussi d'AF des derniers zooms téléobjectifs, est en hausse permanente.

Enfin, il y a également les améliorations ergonomiques ou de connectique qui peuvent vous aider à faire évoluer votre pratique. On pense notamment aux nouveaux viseurs électroniques, dont certains sans passage au noir, ou encore aux écrans sur rotule à trois axes. Les premiers facilitent la perception de la scène pour nos yeux vieillissants, les seconds simplifient les cadrages sans avoir besoin de se contorsionner. Mais si votre pratique photographique n'impose pas de très hautes vitesses d'autofocus ou des changements de focale que seuls un nouveau boîtier et/ou une nouvelle optique puisse pallier, il y a fort à parier que votre matériel actuel soit déjà le bon. Et qu'il vous suffise d'utiliser la magie informatique pour révéler vos images, passées, présentes et futures.

Sony Alpha 9 III

Premier essai prometteur

Unique par sa technologie de capteur à obturateur global, l'Alpha 9 III ouvre la voie à des usages jusqu'ici impossibles avec un appareil photo. Néanmoins, il n'est pas sans concession et reste notamment contraint par une qualité d'image en dessous de celle de ses concurrents avec une définition de seulement 24 MP. Prouesse technologique, l'A9 III est-il pour autant l'appareil dont rêve tout photographe? **Pascale Brites**

LES POINTS CLÉS

- Obturateur global
- Rafale de 120 i/s avec AF/AE
- Puce IA pour l'AF

7 000 € **Prix indicatif (boîtier nu)**



Il est pour l'instant le seul appareil photo à intégrer un capteur avec obturateur global. De ce fait, le Sony A9 III peut associer une obturation électronique à une exposition sous éclairage artificiel – y compris celui très bref d'un flash électronique – et sans déformation du sujet lors de déplacements rapides. C'est ce qu'en pratique, nous avons choisi de vérifier. Pour commencer, nous nous sommes donc rendus dans une salle de concert où dès nos premiers échanges, nous avons été mis en garde : les photos seraient autorisées à l'unique condition que l'appareil soit totalement silencieux. Cette restriction, de plus en plus fréquente dans les salles de spectacle, condamne tout reflex soumis au claquement sec de son miroir mais impose en plus l'usage d'une obturation électronique pour que même le rideau de l'obturateur ne se fasse pas entendre. Fort de son capteur exempt de rolling shutter, Sony n'a de toute façon pas jugé nécessaire d'en équiper l'A9 III! La marque l'a en revanche doté d'un volet de protection qui dans nos conditions de travail a permis de changer d'objectif à plusieurs reprises sans faire entrer de poussières. La fonction n'est pas active par défaut, et son fonctionnement entraîne une latence à l'allumage, tandis que la fermeture n'est pas immédiate non plus. Mais cette fonction est appréciable. Pour la retrouver plus aisément dans un menu qui fourmille (un peu trop) de réglages, nous l'avons donc tout de suite ajoutée à l'onglet personnalisable. La manipulation est facilitée par des raccourcis tactiles lors de la navigation.

L'utile et l'agréable

Dès le premier contact, l'A9 III s'est montré rassurant. Malgré des sources de lumière changeantes et une faible luminosité ambiante, l'autofocus est d'une grande réactivité, la balance des blancs automatique très juste et l'exposition, réglée sur le mode Ton clair pour éviter les surexpositions sur la scène, fiable. Surtout, le déclenchement est totalement silencieux (un son peut être ajouté si cela vous déstabilise trop sachant qu'un cadre s'affiche à l'écran pour matérialiser le déclenchement), et aucun effet de bandes n'est visible sur nos images. Est-ce pour autant la preuve de sa supériorité sur ses concurrents? Pas encore. Car si ses compétences surpassent celles d'un capteur CMOS traditionnel ou BSI, un appareil avec un capteur empilé comme l'Alpha 1, le Canon EOS R3 ou les Nikon Z 8 et Z 9 nous aurait également donné satisfaction dans les mêmes conditions. Pour éviter les variations d'exposition liées non pas à l'obturation progressive du capteur mais à l'éclairage, l'A9 III propose en outre une fonction anti-scintillement classique et une fonction d'obturation variable à haute fréquence avec analyse des sources en présence, ce que ▶▶▶

FE 70-200 mm f/2,8 GM OSS II
• 100 mm • 2 000 ISO • 1/800 s • f/2,8
Recadrage d'une photo initialement à l'horizontale. La définition du capteur autorise des tirages de 34 × 61 cm à 300 dpi.

FICHE TECHNIQUE

Type	hybride 24×36
Monture	Sony E
Conversion de focales	1×
Type de capteur	CMOS Exmor RS avec obturateur global
Définition	24 MP
Taille du capteur	24×36
Taille de photosite	5,86 µm
Stabilisation	5 axes, 8 IL
Sensibilité	250 à 25 600 ISO (ext. 125 à 51 200 ISO)
Viseur	Oled, 1,6 cm, 9,44 Mpts, 0,9×
Écran	tactile, double orientation, 8 cm, 2,1 Mpts
Autofocus	hybride phase/ contraste, 759 points, –5 IL
Mesure de la lumière	évaluation sur 1200 zones
Modes d'exposition	PSAM
Obturateur	électronique uniquement, 1/80 000 à 30 s
Flash	griffe multi-interface, synchro-X à tous les temps de pose
Formats d'image	Jpeg, HEIF, Raw
Vidéo	4K 120 p sans recadrage
Supports d'enregistrement	2× SD UHS-II/CFexpress A
Autonomie (norme CIPA)	400 vues
Connexions	USB-C, HDMI-A, Ethernet, casque, micro, Wi-Fi, Bluetooth
Dim. / poids	136 × 97 × 83 mm / 702 g





l'on retrouve là encore sur les autres modèles cités. C'est donc ailleurs qu'il faut chercher les progrès… Avant de revenir sur son capteur, intéressons-nous à son ergonomie. Conservant la logique des précédents modèles, elle évolue légèrement, prenant çà et là quelques bonnes idées chez ses prédécesseurs et ses concurrents. Tout d'abord, la visée est une des plus agréables qui soient. À la dalle Oled haute définition de 9,44 Mpts du viseur qu'il partage avec l'A1, et dont la fréquence peut être portée à 240 i/s, s'ajoute désormais un écran précis de 2,1 Mpts à double mécanisme d'orientation hérité de l'A7R V. Il permet une inclinaison vers le haut et vers le bas dans l'axe de l'appareil pour les enregistrements vidéo et une rotation sur le côté sous tous les angles pour des prises de vues verticales en photo. Si la définition de son capteur ne lui permet pas d'enregistrer des vidéos en 8K, ses ambitions dans le domaine, notamment parce qu'il donne accès à une captation en 4K 120 p sans recadrage, s'affichent également par la présence d'une double molette de réglage des modes, la partie inférieure présentant, comme sur les derniers modèles de la marque, des positions photo, vidéo et S&Q pour les ralentis et les accélérés, tandis qu'un déclencheur spécifique a été placé à droite du viseur. Du déjà-vu? Oui et non, car l'Alpha 9 III apporte aussi quelques nouveautés. Outre une poignée redessinée plus douce et confortable que celle de l'Alpha 1, le dernier-né de Sony dispose de raccourcis tactiles pendant les prises de vues – que nous avons jugés plus encombrants qu'utiles mais qui heureusement peuvent disparaître –, d'une nouvelle touche C5 en façade facilement accessible avec le majeur – Canon en propose deux sur l'EOS R3, autant que Nikon sur ses Z depuis les

premiers modèles, le Z 9 en ayant même trois – et d'une nouvelle position personnalisable de la molette des modes d'entraînement signalée par un symbole en forme d'étoile. Elle s'ajoute aux sept positions déjà présentes sur l'Alpha 1, dont quatre donnent accès à différentes cadences en rafale. Et ce n'est pas trop, car si l'appareil offre un réglage maximal à 120 i/s, avec suivi AF et AE, ce dernier sera souvent bien trop rapide pour les disciplines photographiées. Pouvoir affecter au choix une cadence inférieure de 60, 30, 20, 15, 10 ou 5 i/s à chaque position de la molette n'est donc pas un luxe mais un atout face à des concurrents qui se contentent plus généralement de deux ou trois positions paramétrables. Ajoutez à cela le fait que l'appareil dispose d'une fonction "Gain de vitesse" appliquée par défaut à la touche C5 qui permet d'accélérer ponctuellement la cadence d'une rafale à une valeur située entre 5 et 120 i/s, et vous comprendrez combien Sony a soigné le paramétrage de son appareil pour un usage en condition de sport. C'est donc le domaine auquel nous nous sommes attaqués pour la suite de nos tests en nous rendant au Paris Grand Slam, la compétition internationale de judo, qui se tenait à l'Accor Arena de Bercy ce week-end-là.

Prédéclenchement en renfort

S'il n'était pas question cette fois de devoir déclencher en silence – de nombreuses personnes étaient d'ailleurs équipées de reflex autour de nous –, l'obturation globale nous a pour le coup été utile pour retranscrire sans bandes noires les écrans d'affichage situés derrière les judokas. Cette tâche complexe est, aux dires des photographes autour de nous, une limite que beaucoup rencontrent encore avec leurs boîtiers à capteur stacked. Il nous fallait aussi disposer d'un appareil réactif à même d'assurer sur chaque déclenchement réalisé en rafale une mise au point fiable et une exposition correcte. Et sans grande surprise, l'A9 III s'est montré largement à la hauteur. De ses prédécesseurs, il reprend le double processeur Bionz XR auquel s'ajoute une puce IA entièrement vouée à l'analyse autofocus dont il retire une capacité d'analyse épatante, garantissant une détection rapide et précise des sujets quelle que soit leur position dans l'image. La reconnaissance des visages et des yeux s'est avérée performante malgré les mouvements aléatoires des sportifs de face, de ▶▶▶

NOS MESURES

DXOMARK — TESTÉ PAR BENCHEXPERT LABORATOIRE D'ESSAIS INDÉPENDANT

LA MONTÉE ISO

La sensibilité nominale à 250 ISO pénalise l'appareil par un bruit et une granulation marqués et une disparition des fins détails aux hautes sensibilités. Les images présentées ici sont extraites de prises de vues réalisées en Raw.











NOS CHRONOS

avec 24-70 mm f/2,8 et carte CFexpress A 700 Mo/s

Allumage, mise au point et déclenchement
1,27 s

Mise au point et déclenchement
0,08 s

Attente entre deux déclenchements
0,20 s

Cadence en mode rafale
120 vues/s

Nombre de vues en mode rafale Jpeg/Raw/Raw + Jpeg
195 vues

Intervalle après rafale Jpeg/Raw/Raw + Jpeg
0,08 s

La cadence de 120 i/s est bien tenue quel que soit le format de fichier choisi durant 195 vues en Raw compressé ou en Jpeg et sur 136 vues en Raw non compressé. Le ralentissement qui se produit ensuite est signalé à l'écran : Sony fait preuve de transparence.

dos ou de profil, et nous avons même pu mettre en application la fonction de détection des personnes – présente depuis plusieurs générations de boîtiers Alpha et dont Canon a récemment doté son EOS R3 par le biais d'une mise à jour – avec une relativement bonne efficacité. La sélection de la zone autofocus est également facilitée par de multiples options de zone et par la présence d'un joystick ergonomique et très réactif. En plus, l'appareil dispose désormais d'une fonction de prédéclenchement en rafale, elle aussi proposée par la concurrence mais absente des boîtiers Sony. Elle change complètement la manière de photographier en permettant de s'assurer du moment décisif mais surtout en limitant l'encombrement des cartes mémoires, puisqu'il est dorénavant possible de ne déclencher qu'une fois certain que la scène en valait le coup. Arrivé après les autres, Sony en a profité pour rendre cette fonction plus riche que chez ses concurrents en fournissant un réglage précis de la durée de préenregistrement entre 0,005 et 1 s et en étendant sa compatibilité avec toutes les cadences de prise de vue en rafale. Elle désactive l'anti-scintillement mais donne toujours l'accès à l'obturation variable à haute fréquence. Sur le terrain, nous avons également fortement apprécié le regroupement en mode lecture des photos réalisées en rafale quelle que soit la cadence. Il facilite le tri immédiat des images, dont les meilleures peuvent être verrouillées et les autres aussitôt supprimées. On récupère ainsi de l'espace sur les cartes et l'on gagne du temps à l'editing. Ce qui n'est pas négligeable quand on enchaîne les rafales à haute cadence! Équipé de son grip et donc de deux batteries, l'appareil a produit des milliers de vues sans faillir.

Une qualité d'image décevante

Il y aurait encore beaucoup à dire sur cet A9 III, qui, à l'instar des derniers modèles de la marque, adopte un double lecteur de cartes SD/CFexpress A à la fois polyvalent et contraignant compte tenu du tarif et de la confidentialité de ce dernier format, qui possède un système de stabilisation de capteur efficace et un temps de pose minimal de 1/80000 s, qui dispose d'un port Ethernet et de connexions Wi-Fi et Bluetooth et qui propose un enrichissement important des données IPTC et l'enregistrement de mémos vocaux. Mais il y a surtout des choses à dire sur la qualité des images produites. ▶ ▶ ▶



FE 70-200 mm f/2,8 GM OSS II • 155 mm • 2 000 ISO • 1/900 s • f/2,8
Pour de nombreuses disciplines, les 120 i/s sont dispensables. D'où l'intérêt des quatre positions paramétrables de la molette d'entraînement, auxquelles s'ajoute une fonction "Gain de vitesse" bien utile.



Enregistrés sur 14 bits, même en rafale, les fichiers Raw montrent une bonne latitude d'exposition que nous avons évaluée en laboratoire avec une récupération possible des hautes lumières jusqu'à + 2,7 IL, mais ils présentent un bruit élevé dès les basses sensibilités malgré une définition relativement faible de 24 MP. Un mode de réduction de bruit sur 4, 8, 16 ou 32 vues est disponible et compatible avec l'enregistrement de sujets en mouvement. Mais il impose une fusion de ces photos – réalisées obligatoirement en Raw – dans la version de bureau d'Imaging Edge. Bien qu'il se soit avéré efficace, surtout à partir de 16 vues, il ne sera donc pas d'une grande utilité aux photographes de sport, généralement contraints de recourir au Jpeg pour envoyer leurs images depuis le terrain. Les Jpeg sont d'ailleurs d'une qualité honorable bien qu'eux aussi touchés par un bruit important. Sachant que l'Alpha 1 se montre meilleur sur ce critère en plus d'être plus de deux fois plus défini, se pose ainsi la question de l'intérêt supérieur de l'A9 III, pratiquement au même tarif. À nos yeux, il réside dans la compatibilité du flash à tous les temps de pose, mais cela ne concerne que quelques photographes, et surtout dans la présence des fonctions de prédéclenchement ou d'accélération ponctuelle en rafale. Des fonctions dont Sony pourrait aussi faire bénéficier l'Alpha 1 par le biais de mises à jour. Or, il n'en a pas eu depuis plus d'un an, et la marque est malheureusement peu généreuse sur ce point ces dernières années.



FE 70-200 mm f/2,8 GM OSS II • 95 mm • 2 000 ISO • 1/1 000 s • f/2,8
Grâce à l'obturateur global de l'appareil, l'écran promotionnel à l'arrière-plan est reproduit sans bandes noires.



FE 70-200 mm f/2,8 GM OSS II • 90 mm • 1 600 ISO • 1/1 000 s • f/2,8
Le prédéclenchement en rafale à toutes les cadences est un véritable atout pour l'appareil que l'on peut utiliser uniquement quand une action intéressante se produit.



Détail 100 %

FE 24-70 mm f/2,8 GM • 35 mm • 2 000 ISO • 1/125 s • f/2,8
L'absence de rolling shutter présente également des avantages en spectacle, où comme ici une obturation totalement silencieuse était exigée.

VERDICT

L'obturateur global du capteur de l'A9 III a de nombreux avantages pour ceux qui photographient au flash de jour avec de courts temps de pose et pour les photographes de sport, qui doivent souvent composer avec des écrans dans le champ et agir en intérieur sous éclairage artificiel. Mais il a aussi de fortes répercussions sur la qualité des images, dont le bruit est beaucoup plus marqué que sur les modèles concurrents. Pour une publication sur le Web ou dans des journaux dont le papier et la qualité d'impression sont de toute façon peu exigeants, elle s'avère acceptable au regard des atouts ergonomiques et fonctionnels de l'appareil. Mais elle reste un défaut notable dès lors que l'on souhaite faire des tirages de haute qualité. L'Alpha 9 III est un premier pas vers un nouveau type d'appareil dont la technologie n'est pas encore une réelle nécessité pour beaucoup mais le deviendra peut-être avec le temps. Quant à ses fonctions de prédéclenchement ou d'accélération en rafale, elles pourraient être ajoutées à d'autres boîtiers si Sony leur fournissait des mises à jour.

POINTS FORTS

- ⬆ Pas de rolling shutter
- ⬆ Mode prédéclenchement
- ⬆ Autofocus épatant
- ⬆ Rafales jusqu'à 120 i/s
- ⬆ Excellent viseur
- ⬆ Écran à double inclinaison
- ⬆ Lecture par groupe de rafales

POINTS FAIBLES

- ⬇ Bruit marqué
- ⬇ Sens. native à 250 ISO
- ⬇ Autonomie moyenne (nouveau grip en option)
- ⬇ Mode de réduction de bruit contraignant
- ⬇ Définition de 24 MP
- ⬇ Pas de mode Pixel Shift

LES NOTES

Prise en main	10/10
Sa poignée est plus confortable, et ses multiples raccourcis facilitent son paramétrage rapide.	
Fabrication	9/10
L'appareil est robuste, fiable et protégé par des joints d'étanchéité. Il chauffe légèrement lors d'un usage prolongé.	
Visée	10/10
On aimerait ce viseur et cet écran sur tous les appareils!	
Fonctionnalités	9/10
Le prédéclenchement était attendu, les hautes cadences sont utiles et le mode de réduction de bruit est intéressant mais contraignant. Pourquoi ne pas avoir mis en plus du Pixel Shift?	
Réactivité	10/10
Nous n'avons pas souvenir d'un appareil proposant un autofocus aussi rapide et efficace.	
Qualité d'image	24/30
Sa définition est modeste et le bruit trop marqué sachant qu'il se destine au sport, où le recours aux hauts ISO est systématique.	
Gamme optique	10/10
Vaste et variée, elle dispose d'objectifs d'excellente qualité.	
Rapport qualité-prix	8/10
Unique par ses compétences, son tarif reste trop élitiste.	
Total	**90**/100

Sigma 14 mm f/1,4 DG DN | Art

Vers de nouveaux horizons



TOP ACHAT RÉPONSES PHOTO

LES POINTS CLÉS

- Pare-soleil intégré
- Motorisation AF linéaire HLA
- Collier de pied fourni

Prix indicatif

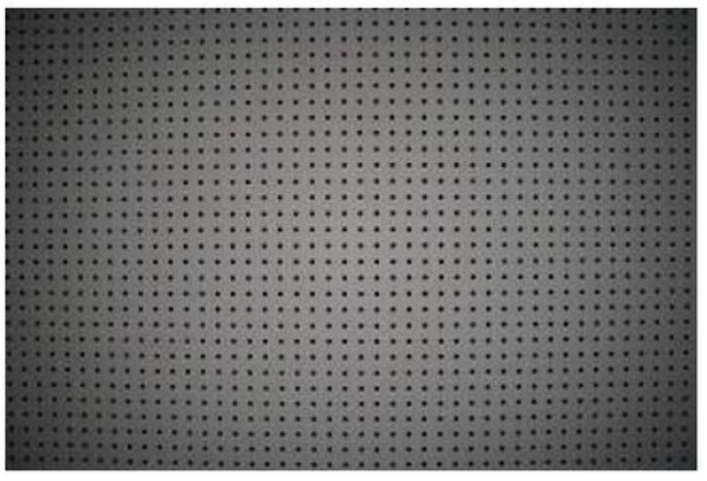
1 600 €

FICHE TECHNIQUE

Construction	19 éléments en 15 groupes (3 FLD, 1 SLD, 4 asph.)
Champ angulaire	114,2°
MAP mini	30 cm
Grandissement max.	0,08×
Stabilisation	non
Diaphragme	11 lamelles
Ø filtre	gélatine arrière
Dim. (ø × l) / poids	101 × 150 mm / 1,17 kg
Accessoire	collier de pied
Montures	Sony E, L-Mount

De 2/3 IL plus lumineux que le Sony 14 mm, cet ultra-grand-angle Sigma pensé pour les hybrides 24×36 en monture E ou L ne possède tout simplement pas d'équivalent. Performant et agréable à utiliser, il ne souffre que d'un encombrement et d'un poids très importants. **Pascale Brites**

Avec ses 15 cm de long pour 10 cm de diamètre maximal et ses plus de 1 kg, le 14 mm f/1,4 DG DN | Art est loin d'être un poids plume et un objectif que l'on place dans sa sacoche photo "au cas où". Certes, il est de 2/3 IL plus ouvert que le Sony FE 14 mm f/1,8 GM vendu au même prix, mais il est aussi pratiquement trois fois plus lourd ! Sigma a néanmoins œuvré à en faire un objectif fonctionnel à la prise en main confortable. Il dispose pour cela d'un collier de pied avec une embase au format Arca-Swiss qui facilite son montage sur un grand nombre de trépieds et s'accompagne d'une housse de transport semi-rigide équipée d'une sangle de portage. Sa fabrication est elle aussi très soignée. Elle repose sur une structure composée de matériaux légers comme le polycarbonate TSC (Thermally Stable Composite) et robustes comme le magnésium, comporte des joints d'étanchéité au niveau des bagues et des différents commutateurs et comprend un pare-soleil intégré qui protège correctement la lentille frontale bombée, dont la surface est recouverte d'un traitement hydrofuge et oléofuge. Si le pare-soleil exerce surtout un rôle de protection contre les chocs et les traces, les excellentes performances du traitement antireflet des lentilles sont aussi à souligner. L'objectif résiste bien au flare, affrontant les rayons du soleil en plein jour comme les sources artificielles de nuit, et le diaphragme circulaire à 11 lamelles produit un joli effet d'étoiles à 22 branches lorsqu'il est utilisé à de petites ouvertures. Si la distance minimale de mise au point n'est pas assez faible pour dépasser un grandissement de 0,08×, elle est également à mettre au registre des avantages de l'objectif, qui pourra servir tant pour des paysages nocturnes que des intérieurs avec un premier plan net. Le bokeh est doux et harmonieux, et ses bulles sont circulaires et uniformes. Ne pouvant recevoir de filtre vissant compte tenu de la forme de sa lentille frontale, ce 14 mm dispose d'un logement arrière pour des filtres en gélatine. Sigma lui a aussi adjoint un capuchon avant spécifique qui, outre une forme adaptée à celle de l'objectif et de son pare-soleil intégré, est doté de deux logements pour accueillir ses filtres en gélatine. À l'instar du 20 mm f/1,4 sorti l'année dernière, également pensé pour l'astrophotographie, ce 14 mm adopte une forme compatible avec l'utilisation d'un système chauffant, qui restera bien maintenu sans entrer dans le champ de l'image. Il possède en outre une touche de raccourci AFL à laquelle il est possible d'assigner différentes fonctions, un commutateur de mise au point pour agir vite et une bague de réglage des ouvertures dont le crantage peut être supprimé pour un fonctionnement continu et sans à-coups. Attention juste au focus breathing important si vous



La distorsion en barillet est contenue (moins de 1 %). Le vignetage est de presque 2 IL à f/1,4.





Le piqué de l'objectif est excellent au centre comme sur les bords dès la pleine ouverture. Pensé pour l'astrophotographie, il s'adapte aussi parfaitement aux intérieurs sombres comme aux photos de jour, où son traitement antireflet fait des merveilles.

envisagez de vous en servir en vidéo. La motorisation autofocus linéaire HLA (High-response Linear Actuator) est fluide, rapide et parfaitement silencieuse et reste compatible avec la retouche manuelle du point. L'objectif dispose également d'une bague de mise au point manuelle précise et agréable grâce à une friction bien dosée. Robuste, ergonomique et confortable, ce 14 mm présente surtout une excellente qualité d'image. Intégrant 8 lentilles spéciales pour un total de 19, dont 1 lentille à très faible dispersion et 3 en verre "F" Low Dispersion – la marque indique que leurs propriétés sont comparables à celles de la fluorite –, il ne montre aucune aberration chromatique visible et affiche une distorsion en barillet pleinement maîtrisée malgré son ultra-grand-angle. Il est rare, maintenant que les fabricants se reposent de plus en plus sur les corrections logicielles des appareils, de constater un aussi bon comportement de manière native. Si le vignetage est un peu marqué – pratiquement 2 IL sans les corrections logicielles et 1 IL ensuite –, il baisse rapidement dès lors que l'on ferme le diaphragme à f/2 et n'est en rien un frein à l'usage.

Toute la définition du capteur

Quant au piqué, il est tout simplement excellent. Les quatre lentilles asphériques assurent une bonne correction des aberrations, garantissant une haute qualité d'image dès la pleine ouverture. Au centre, nos mesures réalisées avec le Sony A7R III équipé d'un capteur 24×36 de 42,4 MP font état d'une résolution par faible contraste de 90 pl/mm à f/1,4 et de plus de 100 pl/mm à toutes les ouvertures suivantes. Même à f/16, l'ouverture minimale accessible, elle reste élevée. Logiquement, la courbure de champ et nos conditions de test à faible distance sur une mire plan engendrent une diminution de la résolution dans les coins. Elle demeure néanmoins très bonne avec une mesure maximale de 70 pl/mm quand dans les mêmes conditions le Sony 14 mm f/1,8 ne dépassait jamais les 60 pl/mm. Enfin, par fort contraste, l'objectif s'est tout simplement montré suffisamment bon pour exploiter toute la définition de notre capteur, au centre et sur les bords, à toutes les ouvertures. Excellent et plus lumineux que le modèle de Sony pour un tarif comparable, ce 14 mm Sigma n'a donc à nos yeux qu'un seul vrai défaut, celui de son poids et de son encombrement importants. Mais cela vaut le coup de composer avec.

VERDICT

Après son 20 mm f/1,4 DG DN, adaptation pour hybrides de la référence HSM disponible pour les reflex, Sigma continue de nous épater en proposant cette fois un 14 mm dont l'ouverture maximale a été portée à f/1,4 quand personne n'avait encore dépassé f/1,8. Non seulement cette luminosité supérieure servira les astrophotographes et ceux qui agissent par faible niveau de lumière, mais elle se fait sans dégradation de la qualité d'image. Car l'objectif est tout simplement bluffant avec un haut niveau de piqué dès sa pleine ouverture et une distorsion particulièrement contenue, auxquels s'ajoute une motorisation autofocus performante. Si son tarif n'est pas accessible à tous, il est en parfaite cohérence avec le marché.

POINTS FORTS

- ⬆ Grande ouverture à f/1,4
- ⬆ Haut niveau de piqué
- ⬆ Motorisation AF silencieuse
- ⬆ Collier de pied fourni
- ⬆ Bouchon avec logement pour filtres

POINT FAIBLE

- ⬇ Poids et encombrement importants

LES NOTES	
Qualité optique	38/40
Construction	20/20
Confort d'utilisation	18/20
Rapport qualité-prix	18/20
Total	**94/100**

Tamron 70-180 mm f/2,8 Di III VC VXD G2

Une V2 stabilisée et plus piquée



TOP ACHAT RÉPONSES PHOTO

Après le renouvellement de son 28-75 mm f/2,8 Di III VXD en 2021, Tamron s'attaque à celui de son 70-180 mm. Toujours disponible en monture Sony uniquement, l'objectif gagne un système de stabilisation, un port USB-C et des touches personnalisables. **Pascale Brites**

LES POINTS CLÉS

- Stabilisation optique 5 IL
- Joints d'étanchéité
- Motorisation AF linéaire VXD

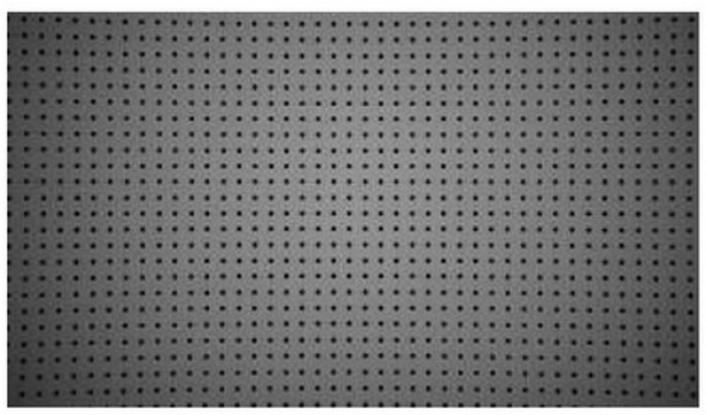
Prix indicatif

1 500 €

FICHE TECHNIQUE

Construction	20 éléments en 15 groupes (3 LD, 1 XLD, 2 asph., 1 asph. hybride)
Champ angulaire	34°21'-13°42'
MAP mini	30 cm
Grandissement max.	0,38×
Stabilisation	5 IL
Diaphragme	9 lamelles
Ø filtre	67 mm
Dim. (ø × l) / poids	83 × 157 mm / 855 g
Accessoire	pare-soleil
Monture	Sony E

S'il n'est plus tout à fait aussi compact et léger que son prédécesseur avec 8 mm supplémentaires en longueur et 40 g de plus, ce 70-180 mm G2 n'en conserve pas moins un gabarit et un poids nettement plus contenus que ceux des 70-200 mm f/2,8. À titre de comparaison, le Sony FE 70-200 mm f/2,8 GM OSS II mesure 88 × 200 mm et pèse 1045 g, quand le tout récemment annoncé Sigma 70-200 mm f/2,8 DG DN OS | Sport, disponible en montures L et Sony E, fait 91 × 205 mm pour 1345 g. Légèrement plus lourd et encombrant que le Sony FE 70-200 mm f/4 Macro G OSS II (82 × 149 mm pour 794 g), qui a l'avantage d'une mise au point minimale à 26 cm pour un rapport de grandissement maximal de 1:2 et de la compatibilité avec les téléconvertisseurs en monture E, le Tamron est de 1 IL plus lumineux. Ce qui est particulièrement intéressant sur ce type de zoom, souvent utilisé pour le sport, le portrait ou le reportage avec de courts temps de pose, mais également pour produire des bokeh plus intenses. En ajoutant un système de stabilisation optique, absent de la première version, Tamron a étendu son champ d'action, autorisant aussi les longs temps de pose à main levée. Et si sa distance minimale de mise au point n'a pas été revue à la baisse – elle est au 70 mm de 27 cm sur la version 1 et de 30 cm sur ce G2 –, l'objectif gagne en confort d'utilisation en permettant l'usage de l'autofocus en toutes circonstances. Il fallait auparavant avoir recours à la mise au point manuelle pour s'approcher à moins de 85 cm, distance de mise au point minimale accessible au 180 mm. La construction optique a été revue, passant de 19 à 20 lentilles, et bien que le nombre d'éléments en verre à faible dispersion LD ait diminué, l'objectif gagne de manière notable en qualité d'image. Les aberrations chromatiques sont pratiquement nulles. Nous les avons mesurées à 34 et 57 µm pour un tirage de 20 × 30 cm à chaque extrémité de la plage focale sans les corrections logicielles et à 27 et 15 µm après corrections, quand les mesures effectuées sur la première version étaient de 39 et 144 µm dans les mêmes conditions. Si une distorsion en coussinet est présente à toutes les focales, plus modérée au 70 mm qu'au 180 mm, son amplitude reste suffisamment faible pour être elle aussi parfaitement corrigée, tout comme le vignetage, qui, mesuré à 1 IL au 70 mm et à 1,5 IL au 180 mm, est réduit à moins de 0,5 IL par les corrections logicielles et disparaît dès qu'on ferme le diaphragme. Les progrès les plus spectaculaires concernent la résolution, qui franchit un cap intéressant avec une mesure par faible contraste à 90 pl/mm au centre à toutes les focales dès la pleine ouverture quand elle se situait entre 66 et 82 pl/mm sur son prédécesseur. L'homogénéité est également meilleure :



Discrète au 70 mm, la distorsion en coussinet devient plus visible au 180 mm.

la résolution dans les coins est comprise entre 80 et 90 pl/mm à pleine ouverture et monte à 95 pl/mm au 100 mm en fermant le diaphragme, tandis qu'elle n'excédait pas 70 pl/mm sur la première version, à moins de fermer à f/11. S'il n'atteint pas tout à fait les excellentes performances du Sony FE 70-200 mm f/2,8 GM OSS II, sa qualité d'image n'en est donc pas moins très bonne et comparable à celle du FE 70-200 mm f/4 Macro G OSS II. Alors que les 70-200 mm f/2,8 de Sony et Sigma disposent d'un diaphragme à 11 lamelles, Tamron a reconduit le modèle à 9 lamelles de la version 1. Le bokeh reste doux et progressif, et bien que nous ayons relevé de légers parasites en rondelles d'oignon sur les taches circulaires, le phénomène demeure très discret. Outre les évolutions optiques, Tamron a également revu l'ergonomie de l'objectif. Toujours livré avec un pare-soleil adapté et pourvu d'un traitement antireflet BBAR G2 assez efficace, il profite d'une fabrication soignée, intègre des joints d'étanchéité et un traitement au fluor de sa lentille frontale et dispose désormais d'un port USB-C. Ce dernier facilite sa mise à jour depuis le logiciel Tamron Lens Utility pour poste de travail ou pour mobile et permet surtout sa personnalisation.

Prix attractif

Depuis l'application, il est possible d'attribuer au nouveau commutateur Custom à trois positions des fonctions comme la bascule entre la mise au point manuelle et l'autofocus, la limitation de la plage de mise au point, etc. S'y ajoutent un bouton de raccourci paramétrable depuis l'appareil photo et, situé à l'opposé, un système de verrouillage du zoom que présentait déjà la version 1, évitant son allongement involontaire pendant le transport. L'autofocus linéaire VXD a été reconduit et garde un fonctionnement parfaitement silencieux en plus d'une bonne réactivité. Si l'objectif montre quelques limites en vidéo en raison d'un focus breathing prononcé et d'un allongement de plusieurs centimètres au 180 mm et que sa lentille arrière est trop proche de la monture pour l'associer à des téléconvertisseurs, il conserve à son avantage un argument de taille : son prix. De plus de 300 € supérieur à celui actuellement proposé pour la version 1 mais identique à celui de son lancement, ce G2 est de 200 € moins cher que le Sigma 70-200 mm f/2,8 DG DN OS | Sport et coûte respectivement 500 et 1 500 € de moins que les 70-200 mm Sony d'ouverture f/4 et f/2,8 en version 2.





La plage focale légèrement réduite par rapport à celle d'un 70-200 mm ne pénalise pas vraiment l'objectif, qui conserve une bonne polyvalence d'usages.

VERDICT

Cette deuxième génération d'un des best-sellers de Tamron est une réussite. Plus piqué, plus homogène et plus ergonomique, le 70-180 mm f/2,8 Di III VC VXD G2 destiné aux hybrides en monture Sony E gagne un système de stabilisation optique et une mise au point minimale accessible en autofocus sans restriction qui lui confèrent, en plus, une polyvalence supérieure à celle de son prédécesseur. Pensé pour les capteurs 24×36, il pourrait également trouver une place dans le sac des possesseurs d'hybrides APS-C, avec lesquels il embrasse un champ équivalent à celui d'un 105-270 mm un peu plus adapté au sport ou à l'animalier. Car son vrai défaut à nos yeux est de ne pas être compatible avec les téléconvertisseurs.

POINTS FORTS

- ⬆ Compacité et légèreté
- ⬆ Ouverture constante f/2,8
- ⬆ Stabilisation optique
- ⬆ Piqué élevé et constant
- ⬆ Bonne homogénéité

POINTS FAIBLES

- ⬇ Distorsion en coussinet
- ⬇ Non compatible avec les TC

LES NOTES

Qualité optique	37/40
Construction	19/20
Confort d'utilisation	18/20
Rapport qualité-prix	19/20
Total	**93/100**

Sigma 23 mm f/1,4 DC DN | Contemporary

Le bon à tout faire pour l'APS-C



Ce n'est pas parce que vous avez choisi un hybride APS-C que vous devez être contraint d'employer des objectifs peu lumineux ou chers et encombrants parce qu'ils couvrent le 24×36. Pour vous, Sigma continue d'étendre sa gamme DC DN de focales fixes aussi utiles que performantes. **Pascale Brites**

LES POINTS CLÉS

- Focale éq. 35 mm en 24×36
- Pare-soleil fourni
- Motorisation pas-à-pas

Prix indicatif

550 €

FICHE TECHNIQUE

Construction	13 éléments en 10 groupes (3 SLD, 2 asph.)
Champ angulaire	63,4°
MAP mini	25 cm
Grandissement max.	0,14×
Stabilisation	non
Diaphragme	9 lamelles
Ø filtre	52 mm
Dim. (ø × l) / poids	66 × 77 mm / 340 g
Accessoire	pare-soleil
Montures	L-Mount, Sony E, Fujifilm X

À l'exception des boîtiers Fujifilm, dont la monture X n'a été conçue que pour les capteurs APS-C et des systèmes micro 4/3 qui eux non plus n'évolueront pas en taille de capteur, le petit format est trop souvent le parent pauvre de la photographie. Vanté pour sa compacité et pour ses tarifs généralement plus accessibles – notez tout de même qu'un Canon EOS R7 vaut plus cher qu'un EOS RP et que Fujifilm propose trois modèles à plus de 2000 € –, il ne profite en général que d'objectifs peu lumineux et pensés pour leur polyvalence plus que pour leurs performances. Ainsi, bien que Sony possède à son catalogue près de 20 objectifs limités au format APS-C, un seul, l'E 15 mm f/1,4 G, au champ équivalent à celui d'un 23 mm en 24×36 et vendu à 800 €, fournit une ouverture supérieure à f/1,8, quand l'E 16-55 mm f/2,8 G (1060 €) est l'unique zoom à disposer d'une ouverture constante supérieure à f/4. De son côté, Nikon n'a sorti qu'une focale fixe lumineuse pour ses hybrides avec le Z DX 24 mm f/1,7 (330 €), et Canon ne commercialise en monture RF-S que des zooms de faible ouverture. Alors qu'avec ce 23 mm f/1,4, Sigma compte désormais dans sa gamme DC DN quatre focales fixes à ouverture f/1,4 – les 16, 30 et 56 mm déclinés en montures micro 4/3, Canon EF-M, Fujifilm X, L-Mount, Sony E et Nikon Z et ce 23 mm, pour l'instant disponible en montures L, Sony E et Fujifilm X – et deux zooms à ouverture f/2,8 avec les 18-50 mm et 10-18 mm – eux aussi ne sont pour le moment vendus qu'en montures L, E et X. Outre ces grandes ouvertures, la marque fait également le choix d'un positionnement tarifaire avantageux. Tous ces modèles sont proposés entre 370 et 550 €, le 10-18 mm faisant exception à 750 €, quand il faut compter 1100 € pour le Fujifilm XF 16 mm f/1,4 R WR et 950 € pour le XF 23 mm f/1,4 R LM WR. Ce 23 mm f/1,4 n'affiche pas la même compacité que le Nikkor Z DX 24 mm f/1,7, mais il est d'environ 0,5 IL plus lumineux et de dimensions largement comparables à celles du Fuji pour un poids même un peu inférieur. C'est donc un modèle particulièrement léger dont l'angle de champ égale celui d'un 35 mm en 24×36 et qui sied aussi bien aux reportages qu'aux paysages, aux portraits ou aux natures mortes. On notera juste une distance minimale de mise au point un brin supérieure à celle de ses concurrents avec 25 cm, quand elle est par ailleurs de 18 ou 19 cm pour un grandissement qui peut atteindre 0,20×. Cela ne le pénalise cependant pas vraiment en pratique et n'entame ainsi en rien sa polyvalence. De sa grande ouverture, le Sigma 23 mm f/1,4 DC DN tire parti pour donner accès à de courts temps de pose et à de faibles sensibilités pour une meilleure qualité d'image, mais surtout à des bokeh intenses sur lesquels nous n'avons pas constaté de déformation ou de parasites. Son diaphragme à 9 lamelles offre également une belle harmonie aux flous produits par les plus petites ouvertures. S'il ne possède ni bague de réglage des ouvertures ni commutateur de mode de mise au point, il profite en revanche d'un joint d'étanchéité au niveau de sa monture, s'accompagne d'un pare-soleil en corolle avec une base caoutchoutée et fournit un réglage minutieux en mise au point manuelle grâce à sa large bague



antidérapante et confortable. D'un design sobre, l'objectif dispose d'une motorisation autofocus pas-à-pas totalement silencieuse, rapide et précise qui s'est montrée pleinement compatible avec les automatismes de détection du sujet de notre boîtier Sony. Nous avons juste relevé un focus breathing important qui le pénalise un peu en vidéo.

Qualité très satisfaisante

Sa construction optique repose sur la présence de 13 lentilles, dont 3 en verre à très faible dispersion qui assurent une bonne maîtrise des aberrations chromatiques (28 µm pour un tirage de 20 × 30 cm et seulement 4 µm après corrections) et 2 lentilles de forme asphérique limitant les aberrations de sphéricité. Il en résulte un haut niveau de piqué dès la pleine ouverture avec une mesure au centre de 90 pl/mm maintenue de f/1,4 jusqu'à son ouverture minimale de f/16. Les coins sont en léger retrait aux plus grandes ouvertures avec des mesures à 70 pl/mm, mais ils restent d'un très bon niveau sachant, de plus, que dès f/2,8, l'homogénéité est quasi parfaite. Le Fujinon XF 23 mm f/1,4 R LM WR, que nous avions mesuré sur un X-H2S de 26 MP alors que ce Sigma a été testé sur la partie centrale d'un Sony A7R III (pour des images de 18 MP), s'est montré très légèrement supérieur, mais pas au point de dépenser 400 € de plus. Par fort contraste, l'objectif Sigma s'est révélé capable d'exploiter toute la définition du capteur de notre Sony à toutes les ouvertures au centre et dans les coins. Il présente une distorsion maximale en barillet de 0,8 % un peu marquée mais très bien corrigée par les algorithmes du boîtier et un vignetage lui aussi légèrement trop important de 1,5 IL à pleine ouverture qui diminue fortement dès f/2 et s'avère surtout contenu à un maximum de 0,7 IL à f/1,4 puis de 0,3 IL à f/2 après corrections. C'est donc un objectif très satisfaisant en qualité et d'une grande polyvalence que nous conseillons aux possesseurs d'hybrides APS-C.



Sigma propose désormais quatre focales fixes f/1,4 et deux zooms pour hybrides APS-C.



Polyvalent en matière d'usages, ce 23 mm au champ équivalent à celui d'un 35 mm en 24×36 est surtout un objectif de grande qualité que l'on n'hésitera pas à utiliser dès sa pleine ouverture en toutes circonstances.

VERDICT

Léger et lumineux, ce Sigma 23 mm f/1,4 DC DN décliné en différentes montures hybrides et couvrant l'APS-C délivre une très bonne qualité d'image marquée par un haut niveau de piqué dès la pleine ouverture et des aberrations contenues. Son autofocus est parfaitement silencieux et compatible avec les automatismes des boîtiers, tandis que son angle de champ lui confère une grande polyvalence d'usage. Ajoutez à cela un positionnement tarifaire intelligent qui le rend plus attractif que les modèles concurrents, et vous comprendrez pourquoi nous le conseillons vivement à ceux qui ont fait le choix d'un hybride APS-C Sony ou Fujifilm et recherchent une belle qualité d'image ainsi que des bokeh intenses et doux.

POINTS FORTS

- ⬆ Piqué élevé dès f/1,4
- ⬆ Homogénéité à f/2,8 et plus
- ⬆ Légèreté
- ⬆ Autofocus silencieux
- ⬆ Pare-soleil fourni

POINTS FAIBLES

- ⬇ Distorsion un peu marquée
- ⬇ Vignetage important

LES NOTES

Qualité optique	37/40
Construction	18/20
Confort d'utilisation	18/20
Rapport qualité-prix	19/20
Total	**92/100**

Sigma 17 mm f/4 DG DN | Contemporary

Tout petit grand-angle



Grâce à une ouverture modeste, ce 17 mm qui couvre le 24×36 est d'une extrême légèreté. **Pascale Brites**

Limité par son ouverture maximale de f/4 qui impose de travailler en fortes conditions de lumière, ce 17 mm disponible en monture L et Sony E n'en délivre pas moins une bonne qualité d'image marquée par un haut niveau de piqué au centre (90 pl/mm mesurés sur un A7R III) à toutes ses ouvertures et une bonne homogénéité dans le champ. Sa distorsion en barillet mérite d'être corrigée, comme le vignetage, qui sans cela reste toujours proche de 1,5 IL, mais ses aberrations chromatiques demeurent contenues. Compact et particulièrement léger, il profite d'une excellente qualité de fabrication, dispose d'un fût en métal et d'une bague de réglage des ouvertures crantée et s'accompagne d'un pare-soleil, auquel s'ajoutent deux bouchons avant, dont un magnétique très pratique. Il possède un commutateur AF/MF, et sa motorisation autofocus est discrète.

LES POINTS CLÉS

- Mise au point à 12 cm
- Pare-soleil fourni
- Fabrication en métal

Prix indicatif

630 €

FICHE TECHNIQUE

Construction	9 éléments en 8 groupes (2 SLD, 3 asph.)
Champ angulaire	103,7°
Format couvert	24×36
MAP mini	12 cm
Grandissement max.	0,28×
Stabilisation	non
Diaphragme	7 lamelles
Ø filtre	55 mm
Dim. (ø × l) / poids	64 × 49 mm / 225 g
Accessoires	pare-soleil, 2 capuchons avant
Montures	L-Mount, Sony E

LES NOTES

Qualité optique	36/40
Construction	18/20
Confort d'utilisation	15/20
Rapport qualité-prix	17/20
Total	**86/100**

Tamron 150-500 mm f/5-6,7 Di III VC VXD

Désormais aussi pour les Nikon



Après Sony et Fujifilm, Tamron décline son ultra-téléobjectif en monture Z. **Pascale Brites**

Les amateurs de photo animalière peuvent se réjouir, car si Nikon propose depuis quelques mois à son catalogue le Nikkor Z 180-600 mm f/5,6-3,6 VR, ce zoom Tamron un peu moins lourd et surtout de 550 € moins cher est désormais lui aussi disponible en monture Z. Sans surprise, ses performances sont conformes à celles que nous avions mesurées sur la version Sony, avec une résolution qui avoisine les 70 pl/mm au centre à toutes les focales et une homogénéité excellente, un brin moins bonne en début de zoom mais très correcte ensuite. Aberrations chromatiques, distorsion et vignetage sont contenus, tandis que la motorisation autofocus est d'un silence total. On a aimé la bague "clutch" pour verrouiller le zoom à n'importe quelle position, le collier de pied avec embase Arca-Swiss et la stabilisation efficace et silencieuse.

LES POINTS CLÉS

- Motorisation linéaire VXD
- Connexion USB-C
- Stabilisation optique

Prix indicatif

1 450 €

FICHE TECHNIQUE

Construction	25 éléments en 16 groupes (5 LD, 1 XLD, 2 asph.)
Champ angulaire	16°25'-4°57'
Format couvert	24×36
MAP mini	60 cm
Grandissement max.	0,32×
Stabilisation	oui, 5 IL
Diaphragme	7 lamelles
Ø filtre	82 mm
Dim. (ø × l) / poids	93 × 210 mm / 1720 g
Accessoires	collier de pied, pare-soleil
Montures	Fujifilm X, Nikon Z, Sony E

LES NOTES

Qualité optique	36/40
Construction	17/20
Confort d'utilisation	19/20
Rapport qualité-prix	18/20
Total	**90/100**

Eizo ColorEdge CG2700X

Le moniteur des experts et des pros

Plébiscité par les professionnels et les experts de la retouche d'image dans le monde entier, Eizo est un grand nom du moniteur que l'on ne présente plus. Le ColorEdge CG2700X met la barre très haut avec, comme d'habitude, un niveau de performance élevé. **Patrick Lévêque**



LES POINTS CLÉS

- Colorimètre intégré
- Calibration programmable
- HDR, courbes PQ et HLG

Prix indicatif

3 200 €

FICHE TECHNIQUE

Modèle	ColorEdge CG2700X
Dalle	IPS mate traitée antireflet
Rétroéclairage	LED blanches Wide Gamut
Taille	26,9 pouces 16:9 (68,4 cm)
Résolution	3840 × 2160 pixels, 164 dpi
Angle de vision	178°
LUT	10/16 bits, calibrage hardware 3D Lut
Affichage	10 bits
Luminosité	500 cd/m²
Contraste	1450:1
Temps de réponse	13 ms (gris à gris)
Gamut	99 % Adobe RVB, 98 % DCI P3, 99 % CMJN
HDR	oui, HDR PQ et HLG
Connectique	HDMI, DisplayPort, USB type B, hub USB 3.1, 1 port USB-C 60 W, LAN
Logiciel	ColorNavigator 7
Accessoires	colorimètre intégré, visière, câbles
Dim. / poids	638 x 415.9 sans visière - 648 x 420,9 mm avec visière

Difficile de damer le pion à la référence du marché en matière d'affichage même si les tarifs pratiqués par Eizo semblent élevés. Lancé il y a un peu plus d'un an pour accompagner le moniteur CG319X, le ColorEdge CG2700X met quant à lui la barre très haut avec des caractéristiques pouvant satisfaire les professionnels de l'image. C'est le premier modèle 27 pouces à entrer dans la famille ColorEdge avec bien entendu un colorimètre intégré et des fonctions HDR. Comme tous les moniteurs de la famille ColorEdge, le CG2700X offre un niveau de finition exemplaire et un design pro du plus bel effet. Le moniteur abrite une dalle IPS de classe A fournissant un affichage de 3840 × 2160 pixels au format 16:9 avec une résolution de 164 dpi. Le rétroéclairage est confié à des LED blanches avec des spécifications de haut vol assurant un affichage avec une luminosité de 500 cd/m² et un contraste de 1540:1. Le CG2700X est compatible HDR et supporte les courbes PQ et HLG.

Côté ergonomie, le moniteur peut se positionner en mode portrait, en hauteur sur 15 cm, pivoter à 344° et s'incliner vers l'arrière sur 35°. Les boutons de commande (électrostatiques) sont rétroéclairés et donnent accès à toutes les fonctionnalités de l'écran. Cerise sur le gâteau, il est fourni avec sa visière pour protéger la dalle de tout reflet parasite.

Colorimètre intégré

Le moniteur d'Eizo possède bien entendu un colorimètre intégré. Discret (4 cm de long), rétractible et dissimulé au milieu de la partie supérieure de la dalle, il s'utilise conjointement avec le logiciel ColorNavigator 7. Si la calibration d'usine est déjà quasi parfaite, le colorimètre permettra de la contrôler et de l'ajuster automatiquement et périodiquement. L'opération pourra se faire la nuit lorsque l'ordinateur est éteint. Le calibrage permis par ce tandem de choc est de très haute volée, et nos solutions de calibration habituelles (Datacolor et Calibrite) n'ont pas réussi à faire mieux. L'opération est très rapide, et le calibrage hardware proposé a l'avantage de pouvoir connecter le moniteur à une autre station de travail sans avoir à le recalibrer. Ce calibrage s'effectue impérativement relié à l'ordinateur avec le câble USB 3.1 (fourni), qui permettra de faire passer le profil ICC directement dans les LUT du moniteur.

Couverture totale de l'espace Adobe RVB

Principe de précaution oblige, Eizo, comme d'autres fabricants de moniteurs, annonce une couverture à 99 % de l'espace Adobe RVB. Nos différentes mesures de vérification avec nos sondes de test (Spyder X2 Ultra et Calibrite Display Plus HL) font bien état de la couverture de l'espace Adobe RVB à 100 %, et ce, dès la sortie de carton du moniteur. Nos mesures attestent d'une très grande précision d'affichage avec un Delta E moyen de 0,2. Par ailleurs, nous touchons au Graal avec une dalle à l'uniformité et à l'homogénéité exemplaires en luminance et en mesure du point blanc. Après plusieurs heures de travail en compagnie du CG2700X, difficile de trouver un défaut à ce moniteur, fiable, performant et doté de tous les raffinements. Il faudra certes y mettre le prix, mais à ce niveau, nous avons affaire à un moniteur aux performances exceptionnelles.

POINTS FORTS

- ⬆ Dalle IPS mate
- ⬆ 100 % Adobe
- ⬆ Précision des couleurs

POINT FAIBLE

- ⬇ Tarif très... professionnel

Note 96/100

SanDisk G-Drive SSD 1 To

Élégant, robuste et rapide

SanDisk offre une petite famille de disques SSD performants, au design soigné et proposés en quatre capacités de stockage allant de 500 Go à 4 To. **PL**

LES POINTS CLÉS

- Rapide
- Design

156 € Prix indicatif



Propriété de Western Digital, SanDisk, bien connu des photographes pour ses cartes mémoires, offre également une très large gamme de disques durs classiques et SSD ainsi que la gamme G-Drive sous le label SanDisk Professional. La gamme SanDisk G-Drive SSD dispose de quatre capacités de stockage allant de 500 Go à 4 To. Proposée à des tarifs plus élevés dans les grosses capacités de stockage, elle se positionne face à la gamme Rugged Mini SSD de LaCie (testée dans ce numéro), avec des caractéristiques techniques très proches côté robustesse.

Très compact avec des dimensions de 95 (L) × 50 (l) × 15 (h) mm, le disque G-Drive SSD 1 To pèse un petit peu moins de 100 g (90) et adopte un design mariant élégance, efficacité et solidité. Conçu avec des composants soigneusement sélectionnés dont un châssis en aluminium pour améliorer son maintien au frais, le G-Drive SSD 1 To saura supporter les conditions difficiles du terrain, pouvant résister à l'eau et à la poussière (IP67), à une chute de 3 m de haut et à une pression maximale de 907 kg.

Le SanDisk G-Drive SSD 1 To est un petit disque SSD NVMe doté d'une interface USB 10 Gb/s (USB 3.2 Gen 2) qui offre des débits maximaux de 1050 Mb/s en lecture et de 1000 Mb/s en écriture. Il est livré avec deux câbles, dont un câble USB-C vers USB-C et un câble USB-C vers USB-A. Au chapitre des mesures, nous relevons des taux d'écriture de 1047,62 Mb/s en lecture et de 1029,80 Mb/s en écriture avec le logiciel AmorphousDiskMark 4.0.1, ce qui est très performant et pratiquement calé sur les données fournies par le fabricant. Le disque de SanDisk fait preuve de la même robustesse que les Rugged Mini SSD de LaCie avec des performances techniques quasi identiques. Un très bon choix pour les photographes séduits autant par le design et la résistance de ce disque que par ses performances.

POINTS FORTS

- ⬆ Performant
- ⬆ Compact et léger

POINT FAIBLE

- ⬇ Tarifs élevés en grosse capacité

Note 91/100

LaCie Rugged Mini SSD 1 To

Disque SSD baladeur antichoc

LaCie réduit la taille des disques SSD Rugged avec une nouvelle gamme très compacte déclinée en quatre capacités de stockage toujours aussi robuste. **PL**



LES POINTS CLÉS

- Robustesse
- Débits élevés

290 € Prix indicatif

La famille Rugged, dont le design a été confié dès sa création à l'Écossais Neil Poulton, est passée fort logiquement du disque dur classique au format SSD (Solid State Drive), aux débits très élevés, dépourvu de toute partie mécanique et donc moins sensible aux chocs. Une particularité dès leur conception des disques nomades de la famille Rugged, accompagnée désormais de la gamme Rugged Mini SSD. Ces disques de LaCie sont déclinés en quatre capacités de stockage (de 500 Go à 4 To) et sont prévus pour un usage intensif sur le terrain. Le boîtier métallique du disque est efficacement préservé par une protection en caoutchouc amovible capable de supporter des chutes de 3 m de haut et un écrasement de 2 t. Certifié IP67, le Rugged Mini est bien abrité contre les poussières et les projections d'eau. La connectique USB-C est protégée par un petit capuchon amovible. Compact, le disque sait se faire discret avec des mensurations de 105 × 66,9 × 17,3 mm pour un poids plume de 114 g. Écolos, les disques Rugged Mini SSD contiennent au moins 30 % de matériaux plastiques et aluminium recyclés.

Conçus pour un usage intensif, ces disques sont théoriquement capables de supporter des taux de transfert ultra-rapides grâce à leur interface USB 20 Gb/s (USB 3.2 Gen 2 ×2). Du côté des mesures, notre disque Rugged Mini SSD 1 To de test se montre à la hauteur de sa fiche technique puisque nous mesurons 1076,86 Mb/s en lecture (soit légèrement plus que les 1050 Mb/s annoncés sur la fiche technique) et 991,07 Mb/s en écriture. La gamme est abordable en petite comme en grosse capacité, avec des tarifs qui grimpent raisonnablement en fonction de la quantité de stockage.

POINTS FORTS

- ⬆ Compact
- ⬆ Tout terrain
- ⬆ Rapide

POINT FAIBLE

- ⬇ Câble USB-C trop court

Note 93/100

NiSi Kit Black Mist Professional

Rendu soft cinématographique

Mis en avant pour leur rendu cinématographique, les filtres Black Mist de NiSi offrent un rendu soft et diffus adapté à une grande variété d'images. **PL**

LES POINTS CLÉS

- Hydrophobe et oléophobe
- Trois niveaux d'action
- Traitement multicouche

149 € Prix indicatif



De nombreux fabricants de filtres ont à leur catalogue des filtres à l'estampille "Rendu cinématographique", conçus initialement pour le monde de la vidéo afin de produire un rendu plus doux et argentique à leurs images. Dans le sillage du filtre Allure Soft, les filtres Black Mist du coffret de NiSi sont en quelque sorte des super-filtres diffuseurs améliorés dont le champ d'action permet de jouer sur le rendu global de l'image à la fois en adoucissant la lumière et en créant des halos sur toutes les sources de lumière ponctuelles entrant dans le cadre de l'image.

Côté fabrication, NiSi a mis les petits plats dans les grands. Chaque filtre est conçu d'une seule pièce en verre avec un traitement multicouche Nano et un traitement hydrophobe et oléophobe déperlant à l'eau et à l'huile. La monture fine est en aluminium. En les observant à la loupe, un œil averti distinguera très nettement un léger moucheté noir à la surface du filtre. C'est ce moucheté qui agit à la fois sur l'adoucissement de l'image et sur la création des halos sur les lumières ponctuelles. De la qualité et de la précision de ce moucheté dépend bien entendu la qualité de l'effet sur l'image. Le trio de filtres proposé par NiSi dans ce coffret permet d'opérer suivant trois niveaux de densité du filtre, dont l'action est de plus en plus prononcée selon le modèle utilisé gradué de 1/2, 1/4 et 1/8.

Dans la pratique, ces filtres remplacent avec bonheur l'usage d'un bas ou d'un collant devant l'objectif pour obtenir une diffusion de la lumière et un effet adoucissant progressif plus faciles à contrôler. L'action des filtres sur la lumière est plus marquée sur des sources ponctuelles ou en fin de journée en extérieur pour la photo de paysage et permet de casser un peu la "dureté" des images numériques. Le kit est fourni avec sa sacoche de transport et un petit chiffon en microfibre pour l'entretien des filtres. NiSi propose un kit débutant regroupant deux modèles de filtres (1/4 et 1/8). Comme avec les coffrets, chaque filtre est disponible à l'unité dans des montures de 49 à 95 mm.

POINTS FORTS

- ⬆ Qualité de fabrication
- ⬆ Sacoche fournie
- ⬆ Neutralité des filtres

POINT FAIBLE

- ⬇ Manque une variante 1/16

Note 91/100

NiSi CPL TI Enhance

La polarisation qui claque

Chef de file d'une famille de trois filtres polarisants, le CPL TI Enhance de NiSi est le champion de la saturation et de la réduction des reflets proposé dans une monture fine en titane. **PL**



LES POINTS CLÉS

- Haute saturation
- Monture titane

100 € Prix indicatif

Conçu pour les spécialistes du paysage et les amoureux des couleurs qui claquent, le CPL TI Enhance offre un rendu très saturé et beaucoup plus contrasté que celui du filtre CPL Pro Nano UHC, un peu moins saturé, et que celui du CPL Pro True Color, au rendu naturel sans dominante chaude. Comme tout bon filtre polarisant, il sera utile pour réduire et supprimer les reflets. Les verres de notre CPL TI Enhance sont hydrophobes et oléophobes, déperlants à l'eau et à l'huile avec un revêtement multicouche Nano sans dominante couleur et un traitement NPF (Nitto Polarizing Film) assurant une haute transmittance et une grande efficacité de la polarisation. Le filtre est proposé dans une monture fine en titane, plus solide que l'aluminium, dans des montures allant de 67 à 95 mm.

Note 93/100

NiSi Allure Soft

Effet lumineux et diffus

Conçu pour adoucir les rendus et créer un effet de diffusion de la lumière, le filtre Allure Soft de NiSi est un excellent compagnon pour le portrait, la photo de mariage ou le paysage. **PL**



LES POINTS CLÉS

- Résistant aux rayures
- Effet doux et diffus

50 € Prix indicatif

Le filtre Allure Soft de NiSi a été développé pour diffuser et adoucir les lumières fortes. Le rendu général de ce filtre restitue une image douce et éthérée avec peu de perte de clarté ou de détails. Son effet très diffus rend l'usage de ce filtre bien adapté au portrait, permettant d'adoucir la texture de la peau et d'en réduire les petits défauts. Le filtre Allure Soft sera également utile pour photographier des paysages urbains ou des paysages classiques, ajoutant des effets lumineux à une lumière forte et contribuant à la création d'une atmosphère onirique. Diminuant légèrement le contraste, il diffuse la lumière uniformément, cassant la netteté d'une photo sans filtre en créant un effet lumineux doux et diffus. Ce filtre est disponible dans des montures allant de 67 à 82 mm.

Note 90/100

Ericka Weidmann

À bon port !

Maison de la photographie, *1, rue Henri-Moreau, 29200 Brest*



Cet ancien ouvrier devenu photographe vient d'inaugurer avec sa petite équipe la Maison de la photographie de Brest. Ainsi, ce nouveau lieu porté par l'association Rade Movie devient le seul espace public consacré à la photographie dans tout le Finistère. Ce lieu chaleureux qui promeut la création et le partage accueillera dès le 20 mars l'exposition "Odyssée 2.0" d'Alexa Brunet. Rencontre avec **Dominique Leroux**.

Dominique Leroux, pouvez-vous vous présenter ?
Je suis brestois avant d'être breton, avant d'être français. J'ai eu une autre vie avant la photographie : j'ai été ouvrier à l'arsenal de Brest où je construisais des bateaux. J'ai découvert la photographie et l'ai pratiquée en amateur en parallèle de mon métier. La photo est devenue une véritable passion qui a pris de plus en plus de place dans ma vie. Comme mes frères étaient musiciens dans des groupes de rock, j'ai commencé par la photographie de spectacle. Je suis ensuite devenu agent de sécurité du travail sur la construction du porte-avions *Charles de Gaulle*, où j'ai vu ce monstre s'ériger. J'ai demandé aux autorités si je pouvais faire des photos pendant mes jours de congé pour documenter ce chantier titanesque. Et en 1993, j'ai quitté la fonction publique pour devenir photographe ! J'ai eu de la chance parce qu'avec cette série, j'ai publié l'ouvrage *Dresseurs de métal* avec Olivier de Kersauson, et les émissions *Thalassa* et *Littoral* ont fait un reportage sur mon histoire. Cela a vraiment lancé ma carrière de photographe ! J'ai aussi eu la chance de faire les bonnes rencontres, comme Yann Le Goff, qui était directeur photo à *L'Humanité* et m'a véritablement mis le pied à l'étrier.

Vous étiez le directeur artistique du festival photo de Vannes ?
Pour Vannes, cela s'est fait un peu différemment. À l'époque, cela s'appelait le "Festival de la photo de mer". J'y ai exposé un sujet que j'avais réalisé pour *Paris Match*, sur le naufrage du chalutier *Bugaled Breizh*. Un jour, la directrice de la culture de la mairie de Vannes m'a appelé pour me dire que le maire souhaitait faire évoluer ce festival, et ils m'ont demandé de réfléchir à un nouveau format. C'est ainsi que Vannes Photos Festival est né. Nous changions de thématique chaque année pour offrir une programmation différente au public. J'avais un contrat de quatre ans. Malheureusement, aujourd'hui, le festival n'existe plus.

Vous venez d'inaugurer la Maison de la photographie de Brest. Comment est né ce projet ?
Ce projet est né très naturellement. Il y avait une forte volonté au départ, cela faisait plusieurs années que j'interpellais la mairie pour que Brest retrouve un nouveau lieu consacré à la photographie, après la disparition du CAP. Le problème est qu'ils manquaient de moyens. Et c'est par Brest Métropole Habitat que le projet a pu se faire. Le directeur m'a informé qu'il y avait un local vide inexploité en plein centre-ville. Nous avons signé une convention avec eux pour une durée de sept ans. Nous occupons les lieux gratuitement et réalisons en échange tous les travaux nécessaires. J'ai mobilisé des forces, trouvé des mécènes, mis en place une cagnotte sur Internet, et avec l'aide de beaucoup de bénévoles, nous avons pu donner vie à cette Maison de la photographie dont j'assure le commissariat. Le conseil d'administration de notre association est essentiellement féminin. Notre présidente est Lénaïg L'Aot-Lombart, adjointe de l'administrateur et chargée de l'action culturelle du Musée national de la marine de Brest. Armelle Lebret, commerçante, est notre trésorière, et Christelle Le Gall, qui dirige une société de production vidéo, est notre secrétaire. Nous sommes une petite équipe mais avec de fortes compétences.

Quelle ambition avez-vous pour ce lieu ?
Nous disposons d'une centaine de mètres carrés et d'un sous-sol qui nous permet de stocker les expositions. Ce n'est pas très grand, ce qui n'est pas plus mal puisque je voulais que cette Maison de la photographie soit un endroit chaleureux. Il me paraissait important d'offrir au public l'accès à une bibliothèque de livres photo, parce qu'on ne peut pas tout montrer aux murs. Et pour cela, Yann Le Goff, que j'évoquais plus tôt, a joué un rôle essentiel en nous prêtant toute sa collection de livres, dont des éditions très rares. On a donc installé un salon pour que les gens puissent consulter les ouvrages sur place. Il y a bien évidemment cet espace avec



Vue de la bibliothèque et de l'espace d'exposition de la Maison de la photographie de Brest.

© DOMINIQUE LEROUX

les expositions, qui seront renouvelées tous les deux mois, avec 5 expositions dans l'année (et une fermeture durant l'été). Le positionnement de cette maison est important car c'est le seul lieu public voué à la photographie dans tout le Finistère.

Quelle direction artistique souhaitez-vous donner à ce lieu?
Je veux que ce soit le plus ouvert possible. Je ne veux pas me concentrer sur un style ou une thématique précis. C'est un peu ce qui me bloquait au festival de Vannes, d'autant plus qu'à mes yeux, la parité est cruciale, donc je ne souhaite pas m'enfermer dans une mouvance plutôt qu'une autre. Et même si je suis chargé du commissariat du lieu, j'aimerais également l'ouvrir aux autres commissaires d'exposition... Dans ce projet, ce qui m'intéresse, c'est le partage. C'est bien de réaliser des expositions, mais il ne faut pas oublier de les rendre accessibles grâce à la médiation. En très peu de temps, nous avons déjà mis en place des conventions pour travailler avec des écoles afin de faire de l'éducation à l'image. Tous les soirs, j'ai des ateliers photo. Comme il y a un lycée professionnel à Brest qui a un nouvel internat, j'apprends la photographie aux lycéens, ce qui donnera l'occasion de publier un petit livre et de monter une exposition en avril prochain. Je tiens aussi à tisser du lien avec l'organisation de rencontres et de conférences. On crée des transversalités. Notre première exposition a été présentée à l'occasion du Festival européen du film court de Brest, avec une série de portraits d'acteurs. En ce moment, notre programmation s'inscrit dans le cadre du festival Pluie d'images, qui réunit une trentaine de lieux d'exposition brestois. Nous montrons un sujet inédit de Patrice Terraz qu'il a réalisé en automne dernier à Mayotte. La prochaine exposition présente la série *Odyssée 2.0* d'Alexa Brunet. Ce travail, publié aux éditions Le Bec en l'air, est un parcours photographique inspiré du mythe d'Homère qui suit les pérégrinations d'Ulysse au sein d'une "smart city" fictive et dystopique.

Quel est votre modèle économique?
C'est difficile comme partout. La culture n'est jamais une priorité. Nous avons plusieurs solutions qui s'offrent à nous, et je vais relancer le mécénat avec les entreprises privées. Elles sont très pragmatiques et donnent de l'argent pour des choses concrètes. Si elles ont participé pour la création du lieu, je vais maintenant devoir les emmener vers le culturel. Ensuite, il y a les subventions à aller décrocher, auprès de la mairie, du département, de la région et de la Drac. Notre problème est qu'aujourd'hui, le département du Finistère ne finance plus les coûts de fonctionnement, et qu'il est difficile de mener à bien des projets sans pouvoir assurer en premier lieu les salaires. Cela participe à l'économie locale. Je ne comprends pas que les politiques ne saisissent pas l'importance de soutenir ces coûts essentiels... Le département a déjà contribué un peu financièrement, la région est intéressée, je pense que le reste va suivre. Je suis confiant. Et puis on va lancer un club, avec une cotisation annuelle qui va nous permettre de faire entrer un peu d'argent, et qui offrira des avantages comme l'accès aux vernissages ou aux rencontres...

Vos budgets sont réduits, mais avez-vous prévu de reverser des droits d'auteur aux photographes exposés?
Je suis très syndicaliste, j'ai toujours rémunéré les photographes que j'exposais. Mais il va y avoir une petite exception pour l'exposition d'Alexa – que je connais bien. Elle renonce en effet à ses droits de représentation pour nous aider à nous lancer. C'est très généreux de sa part. Bien entendu, nous produisons l'ensemble de l'exposition, qu'elle pourra récupérer par la suite. Patrice Terraz, que nous exposons en ce moment, nous a fait la même proposition, et nous l'avons acceptée compte tenu de la situation.



Ericka Weidmann

Résistance

"Ukraine, vision(s)", *Gaîté lyrique (Paris, 3e), jusqu'au 9 juin 2024*

Il y a deux ans débutait l'invasion de l'Ukraine par la Russie, faisant basculer la vie de 40 millions d'Ukrainiens. Dans sa nouvelle exposition, la Gaîté lyrique nous propose un dialogue entre photographie et littérature pour témoigner d'une Ukraine résistante et résiliente.



© LAURENCE GEAI/MYOP

Depuis la réouverture de la Gaîté lyrique l'an passé, autour de son projet intitulé "La Fabrique de l'époque", qui œuvre à offrir une programmation autour de deux notions clés que sont la création et l'engagement, une nouvelle exposition réunit photographie documentaire et littérature. C'est dans le cadre de son programme "Eu.topia", qui transforme la Gaîté lyrique en laboratoire du vivre-ensemble européen, que l'exposition "Ukraine, vision(s)" est proposée au public. Elle rassemble 6 photographes de l'agence MYOP et 6 auteurs et autrices membres de PEN Ukraine, une organisation défendant le travail et la liberté de création des écrivains pour raconter ce pays depuis l'éclatement du conflit. Ainsi résonnent les mots et les témoignages de ces écrivains et poètes aux images réalisées par les photographes de l'agence MYOP qui retracent un an de conflit. Ce dialogue ne sert pas seulement à faire un état des lieux et à documenter cette guerre qui se déroule aux portes de l'Europe, elle vise surtout à être le médium d'une profonde résistance. Guillaume Binet, Laurence Geai, Zen Lefort, Chloé Sharrock, Michel Slomka et Adrienne Surprenant – tous photographes membres de l'agence MYOP – sont allés tour à tour en Ukraine pour donner à voir une réalité du quotidien. Certains ont choisi de se rendre au plus près du front, tandis que d'autres se sont intéressés aux civils, qui continuent leur vie malgré la menace. Proposée en lecture linéaire, la scénographie de cette exposition participe à plonger les visiteurs dans un récit qui mêle photographies et écrits montrant une société résiliente et refusant de se laisser détruire. On assiste à un échange singulier qui croise la vision et la pensée d'artistes aux cultures différentes mais faisant front commun.



© GUILLAUME BINET/MYOP

“Le pire, c’est quand il n’y a plus de mots. Le silence au milieu de la guerre est aussi terrible que quand la lumière s’éteint à la dernière fenêtre.” (Ostap Slyvynsky)



© LAURENCE GEAI/MYOP



© CHRISTINE LEFEBVRE

Nature sensible

"Chroniques de l'oiseau perdu", *La Chambre claire Galerie (Douarnenez), jusqu'au 11 mai 2024*

Avec cette exposition, La Chambre claire, cette petite galerie du Finistère, retourne à ses premières amours. Son directeur, Alain Eudot, avait choisi la série *L'Entre-Temps* de Christine Lefebvre pour inaugurer sa galerie en 2019. Cinq ans plus tard, il fait revenir la photographe belge avec son dernier travail intitulé *Chroniques de l'oiseau perdu*. Ce sont ses nombreux voyages qui l'ont amenée pas à pas à pratiquer la photographie. La genèse de cette série remonte à 2020, en plein cœur du confinement. Christine a alors un projet d'exposition pour l'année suivante au centre photo de Contretype à Bruxelles, mais elle est dans l'impossibilité de se procurer du papier photo pour réaliser ses tirages. Elle décide dès lors d'utiliser de vieilles boîtes de papier périmées qu'elle conserve depuis longtemps. Évidemment, le temps a passé et le support chimique est devenu instable. C'est à ce moment-là que commence une expérimentation en chambre noire qui donne à ses images de nouvelles vibrations. S'il y a beaucoup de déchets, d'autres tirages sublimes se révèlent. Elle fait vivre ainsi ses images qu'elle réalise à la chambre au cours de déambulations au cœur de la nature puissante et fragile. Cette exposition est une véritable invitation à suspendre le temps et à contempler, presque même à méditer, devant des œuvres si délicates.

Dynastie

"Paysage(s) Fresson(s)", *musée Nicéphore Niépce (Chalon-sur-Saône), jusqu'au 19 mai 2024*

Le procédé Fresson est avant tout une histoire de famille! En 1899, Théodore Henri Fresson invente un procédé au charbon sans transfert. Un demi-siècle plus tard, son fils Pierre et son petit-fils Michel mettent au point un procédé au charbon direct en quadrichromie sur la même base technique. Ils offrent ainsi aux photographes la possibilité de réaliser des tirages couleur à l'esthétique si caractéristique et à la conservation unique. Le musée Niépce rend hommage à cette technique et cet artisanat dans une exposition collective curatée par Sylvain Besson, directeur des collections du musée, et Bernard Plossu, photographe.



NEW MEXICO, 1981 © BERNARD PLOSSU/COURTESY OF GALERIE LES YEUX OUVERTS



THE SUNDAY TIMES, NICOLE DE LAMARGÉ EN PIERRE CARDIN, 1966 © PETER KNAPP

Mutations

"Mon temps", *musée de la Photographie (Charleroi), jusqu'au 26 mai 2024*

Le musée de la Photographie de Charleroi présente pour la première fois en Belgique l'exposition "Mon temps" de Peter Knapp, conçue par la Winterthur, fondation suisse pour la photographie, après une importante donation de l'artiste. Cette rétrospective revient sur les grandes étapes de son immense carrière. Comme le précise le photographe, il ne prend pas de photos, il les fait. Peter Knapp est un visionnaire et un créateur sans limite. Lorsqu'en 1959, il prend les rênes de la direction artistique du magazine *Elle* à la demande de sa fondatrice, Hélène Lazareff, il rompt avec un style préétabli pour révolutionner la ligne éditoriale de la presse féminine et de la mode. Ainsi, il a accompagné les grands bouleversements sociaux d'une époque et a illustré la libération du corps et de la pensée.



LUCIE, PARIS, 1990 © PAOLO ROVERSI

Jubilé

"Paolo Roversi", *palais Galliera (Paris, 16e), jusqu'au 14 juillet 2024*

Le palais Galliera, le musée de la Mode de Paris, présente la première rétrospective parisienne consacrée au célèbre photographe d'origine italienne Paolo Roversi. L'exposition célèbre cinquante ans de photographie à travers une sélection de 140 œuvres, dont certaines sont entièrement inédites, des documents et archives qui retracent l'incroyable histoire d'un artiste à la signature unique. Bien que ce soit le musée de la Mode qui organise cette première monographie, il ne faut pas réduire Paolo Roversi à la photographie de mode. C'est même probablement le portrait qui le caractérise le plus – comme il le dit, *"tout est portrait"* –, influencé qu'il est par le photographe allemand August Sander.



THE MORNING DIP, 2020 © PEGGY ANDERSON/GALERIE MIRANDA

Monde sauvage

"En forêt", *musée des Confluences (Lyon), jusqu'au 27 avril 2025*

Vincent Munier s'est rapidement fait un nom dans le champ de la photographie animalière, grâce à sa signature unique. Aujourd'hui, le musée des Confluences de Lyon lui consacre une importante exposition visible jusqu'en avril 2025! Né à Épinal, le photographe et cinéaste a passé son enfance à percer le secret des forêts vosgiennes. Le musée a choisi de réunir une vingtaine d'images capturées en forêt, pour faire vivre aux visiteurs une véritable aventure au cœur des espaces forestiers français. Les premières images prises à l'aube ou au crépuscule nous dévoilent avec magie l'apparition d'un grand nombre d'espèces. Si Vincent Munier révèle toute la beauté de ces lieux et de leur faune sauvage, il alerte aussi sur leur fragilité et sur l'importance de les protéger. L'exposition vous propose un parcours immersif mêlant sons, images fixes et images animées.



CERF ÉLAPHE VOSGES © VINCENT MUNIER

Célébration

"Le Corps social", *Galerie Miranda (Paris, 10e), jusqu'au 13 avril 2026*

En 2018, la Franco-Australienne Miranda Salt ouvre sa galerie dans le 10e arrondissement de Paris avec cette volonté de faire connaître des artistes photographes étrangers, des femmes en majorité, au public français. Cette année, la galerie célèbre son sixième anniversaire et organise pour l'occasion une grande exposition qui va durer toute l'année 2024, découpée en quatre chapitres. Cette rétrospective particulière revisite ses choix artistiques qui questionnent le renouvellement et les contours du médium. Ainsi, pour chaque saison de l'année, la galerie présentera une sélection de tirages autour d'une thématique spécifique. Après avoir inauguré en janvier "Vues privées" autour de l'intime, elle propose un nouveau corpus qui vise à documenter l'individu dans la société, à travers les œuvres de cinq artistes de la galerie. Les clichés historiques de Dave Heath entrent en dialogue avec les travaux contemporains de Merry Alpern, Peggy Anderson, Martine Fougeron et Tanya Marcuse. Pour cette exposition anniversaire, le choix des images est volontairement subjectif et rend hommage à la création internationale.

Julien Bolle

Un beau millésime

Printemps photographique de Pomerol *(33), les 23 et 24 mars. printempsphotographiquedepomerol.com*

La commune girondine et son fameux vignoble accueilleront le temps d'un week-end un gouleyant programme d'expositions, de conférences et de projections commentées par les photographes. Le public pourra aussi découvrir pendant un mois, dans le vignoble, un pan important de la photographie du XIXe siècle avec l'accrochage "Nadar, portraitistes de père en fils".



© MINISTÈRE DE LA CULTURE, MPP, DIFF. RMN-GP



© GILLES COURTINAT



© MAYA PAULES



© GEORGES MÉRILLON



© AXELLE DE RUSSÉ

Créé en 2010 par le photographe Stéphane Klein, ce festival est porté par la mairie de la prestigieuse commune girondine, son syndicat viticole et l'association Images et Lumières. Cette 13e édition proposera le temps d'un week-end un riche programme de conférences et de projections commentées, avec notamment Pierre de Vallombreuse, qui parlera de son travail de quarante ans sur les peuples autochtones, et Axelle de Russé, dont la série *Arktis* témoigne des effets drastiques du réchauffement climatique en Arctique. De leur côté, Olivier Brillanceau et Pierre Ciot reviendront sur les vingt-cinq ans de la SAIF (Société des auteurs des arts visuels et de l'image fixe) afin de mettre en avant les problématiques de droits d'auteur auxquelles se trouve confrontée la profession. L'intelligence artificielle en fait partie, et le journaliste Gilles Courtinat animera une conférence sur ce sujet. Des expositions éphémères seront également proposées au public, avec une dimension régionale marquée. Les Bordelais Éric Cron et Anaelle Le Roy présenteront respectivement un travail sur les Gilets jaunes et une série de diptyques faisant dialoguer portraits, paysages et natures mortes. Quant à Maya Paules, originaire des Pyrénées-Atlantiques, sa belle série *Solastalgia* mêlera environnement et poésie. Les passionnés de matériel découvriront la collection d'appareils télémétriques de l'iconomécanophile Pascal Peyrot. Enfin, une exposition consacrée à Nadar – Félix, mais aussi Paul, le fils – et soutenue par la Médiathèque du patrimoine et de la photographie sera à l'honneur dans le vignoble de Pomerol jusqu'au 30 avril.

En haut :
Paul Nadar, Sarah Bernhardt dans son intérieur, 1890 ; Gilles Courtinat, image générée par IA.
En bas :
Maya Paules, série *Solastagia*, 2020 ; veillée funèbre au Kosovo, 1990 (projection SAIF) ; Axelle de Russé, série *Arktis*, 2018.

Regards d'auteurs

Les Photographiques du Mans *(72), du 16 mars au 7 avril. photographiques.org*

Comme chaque année, ce festival exigeant basé sur un appel à candidatures réunit une quinzaine d'auteurs autour d'un invité. Pour cette 46e édition, le photographe à l'honneur est Raphaël Dallaporta, qui présente à la collégiale Saint-Pierre-la-Cour une rétrospective de plusieurs années de recherche, dont certaines pièces inédites développées lors de sa résidence au Laboratoire manceau de mathématiques. À cela s'ajoute un dense programme off sur tout le territoire.



© EDWIGE LAMY

Les fermes urbaines de Marseille par Edwige Lamy sont exposées à Arnage.

Les amateurs prennent Arles

Festival professionnel de la photographie amateur et émergente *à Arles (13), du 1er mars au 1er juin. festivalprophotoamateur.fr*

Au printemps, Arles met à l'honneur les talents émergents. La vocation de ce festival dont *Réponses Photo* est fier d'être partenaire, c'est de poser sur la photographie amateur et émergente un regard de professionnel. La 4e édition a pour thème la communauté et réunit 37 photographes dans les trois galeries partenaires Fisheye Actes Sud et Maison Volver. Ne manquez pas le week-end des 20 et 21 avril pour deux jours de rencontres, d'interventions et de lectures de portfolio.



© BENJAMIN KINTS

Benjamin Kints fait partie des photographes exposés lors de cette 4e édition.

Les chambres sont de sortie

Festival de la photo de rue à la chambre *à Sablé-sur-Sarthe (72), du 23 au 31 mars. facebook.com/Jean72300*

Nous vous avions fait découvrir dans notre numéro 363 l'Atelier Malicot de Sablé-sur-Sarthe, dernier studio photo du XIXe siècle encore en activité en France *(photo ci-contre)*. L'équipe qui l'anime lance un grand rassemblement ayant pour vocation la valorisation de la pratique de la chambre photographique… hors du studio : le festival accueillera des photographes qui viendront arpenter le territoire du pays sabolien (Sablé-sur-Sarthe et ses 16 autres communes) avec leur chambre photographique grand format classique ou leur chambre de rue.



© THIBAUT GODET

Festivals, foires et Salons

PRINTEMPS

- **11/Capendu** : 2es Rencontres photographiques de l'Alaric, du 31 mai au 2 juin. *Rens. : pcoi.alaric11@gmail.com*
- **13/Arles** : 4e Festival professionnel de la photographie amateur et émergente, du 1er mars au 1er juin. *festivalprophotoamateur.fr*
- **16/Angoulême** : 11e festival L'Émoi photographique, du 6 avril au 12 mai. *emoiphotographique.fr*
- **33/Pomerol** : 13e Printemps photographique, les 23 et 24 mars. *printempsphotographiquedepomerol.com*
- **33/Bordeaux** : 33es Itinéraires des photographes voyageurs, du 3 au 28 avril. *itiphoto.com*
- **34/Saint-Gély-du-Fesc** : exposition Festimage les week-ends des 27 et 28 avril et 4 et 5 mai. *Rens. : festimage@gmail.com*
- **34/Montpellier** : 24e festival Boutographies, du 4 au 26 mai. *boutographies.com*
- **67/Strasbourg** : 4e festival Strasbourg Photos, du 26 avril au 5 mai. *strasbourgphotos.eu*
- **72/Le Mans** : 46e festival Les Photographiques, du 16 mars au 7 avril. *photographiques.org*
- **72/Sablé-sur-Sarthe** : 1er Festival de la photo de rue à la chambre, du 23 au 31 mars. *facebook.com/Jean72300*
- **75/Paris** : 14e festival Circulation(s), du 6 avril au 2 juin. *festival-circulations.com*
- **75/Paris** : 2e festival La Fabrique du regard, du 28 mai au 3 juin au BAL. *le-bal.fr*
- **75/Paris** : 6e festival Rolling Paper, du 7 au 9 juin au BAL. *le-bal.fr*
- **79/Niort** : Rencontres de la jeune photographie internationale, du 5 avril au 25 mai. *cacp-villaperochon.com*
- **91/Bièvres** : 60e Foire internationale de la photographie, les 1er et 2 juin. *bievres.fr*
- **Suisse/Bienne** : 27es Journées photographiques de Bienne, du 3 au 26 mai. *bielerfototage.ch*
- **Royaume-Uni/Londres** : exposition des Sony World Photography Awards, du 19 avril au 6 mai à la Somerset House. *worldphoto.org*

PLUS TARD

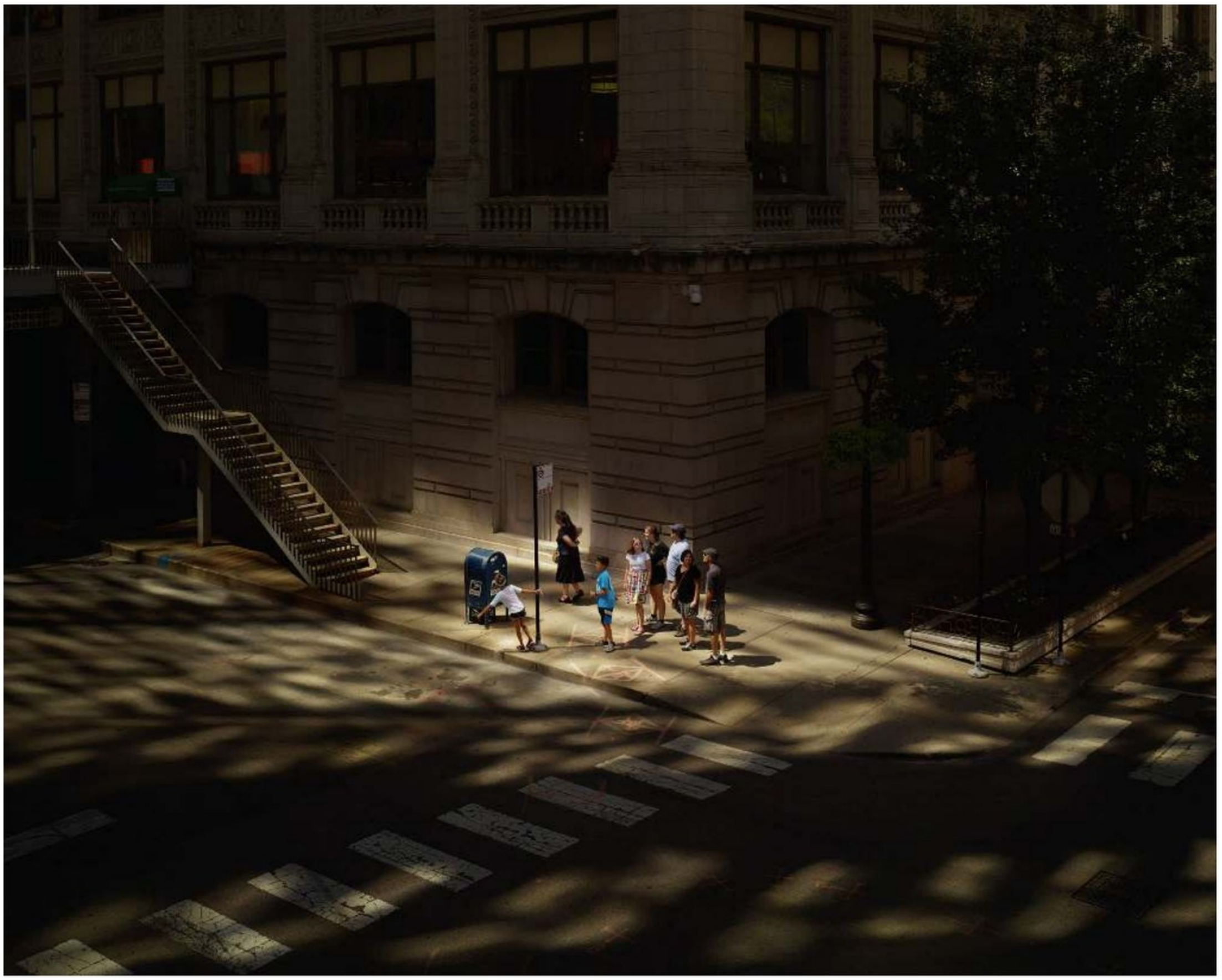
- **13/Arles** : 55es Rencontres d'Arles, du 1er juillet au 22 septembre. *rencontres-arles.com*
- **16/Barro** : 23e festival du photoreportage BarrObjectif, du 14 au 22 septembre. *barrobjectif.com*
- **56/La Gacilly** : 21e Festival Photo La Gacilly, du 21 juin au 3 novembre. *festivalphoto-lagacilly.com*
- **66/Perpignan** : 36e festival international du photojournalisme Visa pour l'image, du 31 août au 15 septembre. *visapourlimage.com*
- **75/Paris** : Salon de la Photo, du 10 au 13 octobre à la Grande Halle de la Villette. *lesalondelaphoto.com*
- **75/Paris** : 27e Salon Paris Photo, du 7 au 10 novembre au Grand Palais. *parisphoto.com*
- **75/Paris** : Salon a ppr oc he, du 7 au 10 novembre. *approche.paris*

Vertige métaphysique



Cross Road Blues, *Oli Kellett, éd. Nazraeli Press, 30 × 36 cm, 68 p., 70 €*

D'énigmatiques tableaux photographiques, dont les situations suspendues ne sont pas sans rappeler les toiles d'Edward Hopper… On découvre dans ce superbe opus le travail du Britannique Oli Kellett. ♥♥♥♥♥



© OLI KELLETT

C'est lors d'une visite à Los Angeles en 2016 qu'Oli Kellett, photographe britannique né en 1983, a démarré le projet qui donne aujourd'hui ce premier livre. À cette époque, les États-Unis se trouvaient à la croisée des chemins politiques. Ces paysages urbains, au beau milieu desquels des passants s'apprêtent à traverser des carrefours, fonctionnaient comme des métaphores puissantes de cette période charnière. Le titre de la série, *Cross Road Blues*, est un emprunt à une chanson du mythique bluesman Robert Johnson, qui selon la légende aurait rencontré le diable à un carrefour du côté de Memphis et lui aurait vendu son âme en échange de ses talents. À leur manière, les sujets de ses photos semblent être mis devant un dilemme : choisir les mirages du rêve américain ou conserver leur âme ? Kellett a poursuivi ce travail dans d'autres pays (Espagne, Japon, Brésil et Mexique) afin de donner à la série une signification plus universelle. Ces photographies aux accents métaphysiques reflètent les choix auxquels nous sommes confrontés tout au long de nos vies. Par son usage magistral de la chambre grand format depuis des points culminants et son subtil travail sur le clair-obscur, Oli Kellett confère à ses compositions des airs de tableaux symbolistes, et il ne cache pas d'ailleurs son admiration pour Edward Hopper. Comme le célèbre peintre américain, il transfigure des espaces banals et anonymes. En faisant surgir, l'espace d'un instant, l'intériorité de ses personnages perdus dans ces décors plus grands qu'eux, il invite au silence et à la contemplation. **JB**

Oli Kellett est représenté par la galerie londonienne Hackelbury Fine Art (hackelbury.co.uk).



Mis à nu

Rendez-vous!, *Sonia Sieff, éd. Rizzoli, 23 × 30 cm, 176 p., 69 €*

♥♥♥♥♥

Rendez-vous! Par ce malicieux titre à double sens, la photographe évoque à la fois son mode opératoire – une succession de séances organisées dans le cadre intime de ses modèles – et une injonction faite aux hommes à rendre les armes, à enfin se mettre à nu. *"Il est possible de lire un être humain rien qu'en observant son corps"*, affirme la photographe. Elle a sillonné l'Europe, d'Ibiza à Lisbonne, en passant par Biarritz, Marseille, Paris, Belgrade, Copenhague, Kiev, Barcelone, Berlin, et jusqu'en Éthiopie, afin de croquer de son objectif ces corps plus ou moins à l'aise avec leur nudité, révélant une masculinité tout en nuances et en vulnérabilité. Il y a six ans, Sonia Sieff a publié *Les Françaises*, un premier livre dans lequel des femmes de son entourage posaient nues. Ce projet n'en est pas la suite, ayant en réalité été lancé avant. Mais faire poser nus des hommes et faire éditer un tel livre s'est avéré bien plus long et fastidieux dans un monde encore pétri de clichés. En faisant défiler ces images, difficile de ne pas penser au superbe nu d'Yves Saint Laurent qu'avait pris son père, Jeanloup. Ce travail fait l'objet d'une exposition à la galerie Baudoin Lebon (Paris, 3e) jusqu'au 30 mars. **JB**



© SONIA SIEFF



© ARNO BRIGNON/SIGNATURES



American Dream

Us, *photos Arno Brignon, éd. Lamaindonne, 19 × 23 cm, 134 p., 22 €*

♥♥♥♥♥

C'est en visionnant le film de Wim Wenders *Paris, Texas* que le photographe Arno Brignon décide d'entamer un road trip, en suivant les pas du personnage de Travis. Au lieu d'une traversée dans le désert jusqu'à Paris, le photographe se donne pour mission de parcourir toutes les villes homonymes de 12 capitales de l'Europe. Sa première destination est Amsterdam. Ici, pas de canaux : Arno accompagné de sa compagne et de leur fille découvre une petite ville située à moins de 300 km de Manhattan. Ce premier séjour les emmènera jusqu'à Lisbon, dans le Maine. Il effectuera deux autres séjours dans le reste des États-Unis pour relier les 8 "autres capitales européennes". Il immortalise les lieux qu'il parcourt et les destins de celles et ceux qu'il rencontre… **EW**



Icônes

Whilst the World Sleeps, *Eleanor MacNair, éd. RRB Photobooks, 20 × 22 cm, 80 p., 24 £*

♥♥♥♥♥

En 2013, Eleanor MacNair participe à un quiz lancé par l'artiste MacDonaldStrand, dont l'un des jeux nécessite de réaliser la reproduction d'une photo célèbre en pâte à modeler. Elle se prend rapidement au jeu et décide d'entamer une véritable collection qui compte aujourd'hui plus de 400 reproductions. Pour célébrer les 10 ans de cette œuvre peu commune, les éditions RRB ont souhaité réunir une sélection de 50 images issues de ses archives pour dessiner une histoire de la photographie alternative. Beaucoup d'images sont inédites et publiées pour la toute première fois. **EW**



ORIGINAL PHOTOGRAPH BY MARTIN PARR RENDERED IN PLAY-DOH BY ELEANOR MACNAIR



Peuple du désert

Born of Sand and Sun, *Petra Bašnáková, éd. Dewi Lewis, 23 × 30 cm, 104 p., 35 £*

♥♥♥♥♥

Nous sommes en 2019 lorsque la jeune photographe slovaque Petra Bašnáková décide de partir pour le désert de Judée, en Cisjordanie. Sur place, elle rencontre Oussama, un jeune bédouin accompagné d'un âne blanc et de deux chèvres noires. Il lui propose de le suivre et lui ouvre les portes de sa communauté. C'est à ce moment précis que son voyage commence à travers la Palestine, aux côtés de ces tribus du désert. Suivront ainsi trois séjours de plusieurs mois réalisés jusqu'en 2023, où Petra partage le quotidien de ce peuple nomade isolé mais uni et résilient. Ils sont les survivants des conséquences de la guerre israélo-palestinienne, ravivée le 7 octobre dernier et qui n'a fait que renforcer leur fragilité. *Born of Sand and Sun* est un hommage sincère au courage de cette nation bédouine palestinienne et une métaphore visuelle qui vise à sensibiliser sur sa disparition progressive. Avec ce travail, la photographe a remporté de nombreux prix. **EW**


© PETRA BAŠNÁKOVÁ


© MARK POWER



Un géant fragile

***Good Morning, America* (vol. 4)**, *Mark Power, éd. Gost, 166 p., 32 × 24,5 cm, 59 €*

♥♥♥♥♥

Depuis 2012, le photographe britannique Mark Power se rend régulièrement aux États-Unis afin de compléter un ambitieux récit visuel du paysage matériel et culturel d'un pays en pleine mutation. *Good Morning, America* (vol. 4) est l'avant-dernier volume de la série, et également le premier réalisé après la pandémie. Mark Power a posé sa chambre grand format sur les étendues plus ou moins habitées d'États laissés pour compte (Kansas, Missouri, Nebraska, Iowa, Colorado, Wyoming, Alaska…) où les signes de la crise sociale contrastent avec la majesté des paysages. Ses images frontales, sans affect, mais fourmillantes de plans et de détails, font le portrait d'un monde postmoderne irrémédiablement déréglé et visiblement résigné. Le rêve américain n'est plus qu'un lointain souvenir, dépassé par des forces sournoises lentement à l'œuvre, laissant un pays meurtri sur lequel Mark Power pose un regard à la fois doux et sévère. Du grand art. **JB**



Un long chemin

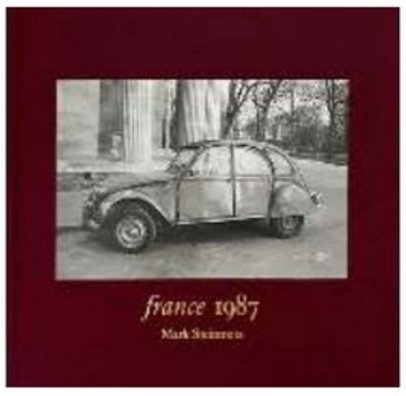
Illusion, *Édouard Caupeil, éd. Contrejour, 20 × 25 cm, 128 p., 40 €*

♥♥♥♥♥

Au cœur du Delta du Mississippi, dans le Sud profond des États-Unis, Mound Bayou est une bourgade comme les autres. À ceci près que ses 3000 habitants ont la particularité d'être tous africains-américains. Elle fut fondée en 1887, telle une anomalie utopique en réaction à une Amérique raciste et ségrégationniste. Accompagné du journaliste Nicolas Bourcier, le photographe Édouard Caupeil s'est rendu dans cette ville laboratoire, puis le tandem a poursuivi son enquête sur les traces de l'écrivain James Baldwin, en remontant le Mississippi jusqu'à Memphis, puis vers le Sud à nouveau, de Birmingham à Tallahassee. Ils ont ainsi suivi la route de l'émancipation pour les Noirs du Sud. Cette traversée au long cours réalisée à l'époque d'Obama montre, à travers une photographie à la fois documentaire et symboliste, la grande complexité et la permanence des questions raciales aux États-Unis. **JB**


© ÉDOUARD CAUPEIL/PASCO

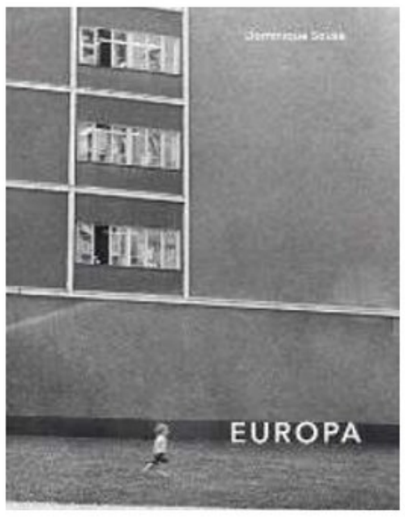
Les autres parutions sélectionnées par la rédaction



Voyage temporel

France 1987, *Mark Steinmetz, éd. Nazraeli Press, 26,5 × 30 cm, 80 p., 70 €*

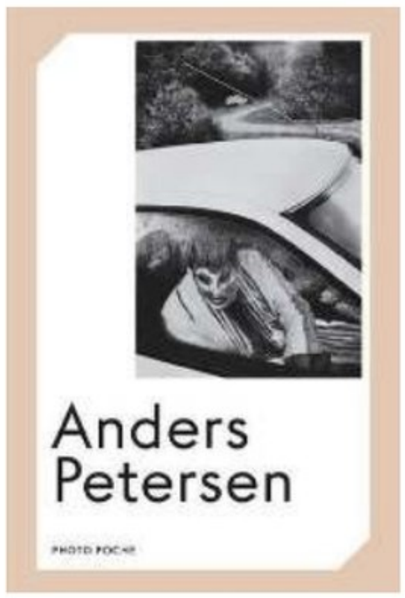
Ces images prises par un Américain de 26 ans lors d'une résidence artistique sont restées inédites jusqu'ici. Imprimées en subtiles nuances de gris, elles font l'effet d'une bulle temporelle et nous projettent dans une époque qui semble très lointaine. Est-ce l'absence d'écrans dans ces scènes de vie paisibles ou l'influence assumée d'Eugène Atget ? Un peu des deux sans doute. **JB**



Portraits d'Europe

Europa, *Dominique Souse, éd. Mare et Martin, 20 × 26 cm, 112 p., 29 €*

À travers cette superbe rétrospective de vingt-cinq ans d'images, on découvre le travail de Dominique Souse, photographe cosmopolite et discrète. Angleterre, Belgique, Espagne, France, Grèce, Pologne, Danemark : elle capte, dans ses photos noir et blanc d'une rare intensité, de précieux instants d'humanité. **JB**



Indispensable

Anders Petersen, *éd. Actes Sud, coll. "Photo Poche", 12,5 × 19 cm, 144 p., 14,50 €*

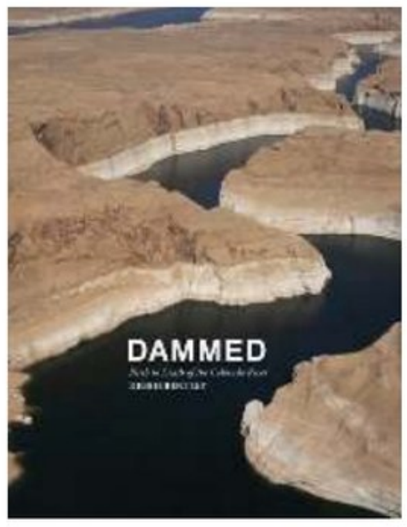
Une nouvelle couverture mais aussi de nouvelles images et une préface signée Christian Caujolle pour cette mise à jour du "Photo Poche" voué à Anders Petersen. De quoi s'offrir sans se ruiner l'essentiel du génie de la photographie suédoise, auteur de la très culte série *Café Lehmitz*. **JB**



En passant

Tempo, *Noémie Pujol, éd. Arnaud Bizalion, 16 × 23 cm, 144 p., 32 €*

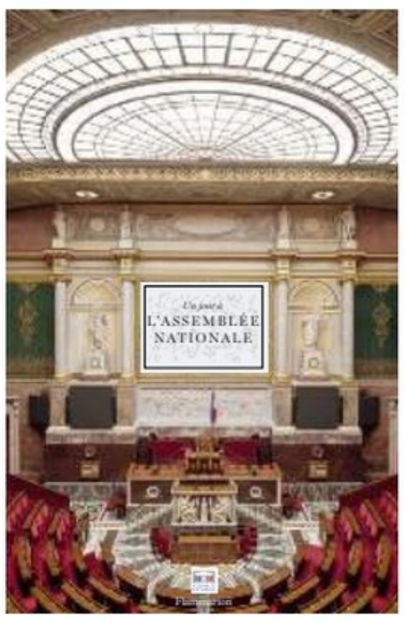
Ces photographies ont été prises à Hong Kong, à Porto, au Havre ou encore à Istanbul… Quel que soit le lieu, ce sont les mêmes scènes qui se déroulent. La photographe Noémie Pujol s'attarde sur ces silhouettes qui circulent dans les ruelles. Elle saisit les ombres fugaces et la nonchalance d'autres passants… **EW**



Fleuve menacé

Dammed, *Debbie Bentley, éd. Daylight, 21 × 28 cm, 192 p., 47 €*

Le Colorado prend sa source dans les montagnes Rocheuses avant de finir sa course après 2 300 km à la frontière mexicaine. Le fleuve fournit 40 millions de personnes en eau et irrigue des millions d'hectares de terres agricoles. Debbie Bentley a suivi une partie de son cours pour dénoncer l'exploitation d'un fleuve en épuisement. **EW**



République

Un jour à l'Assemblée nationale, *Ambroise Tézenas, éd. Flammarion, 14 × 22 cm, 224 p., 35 €*

Comment cet ancien palais princier est-il devenu emblématique de la politique française ? Ce livre nous relate l'histoire de cette institution à travers des documents historiques et une campagne inédite menée par le Français Ambroise Tézenas. **EW**



Aux limites

Penser avec la frontière, *Bastien Deschamps, éd. D'une rive à l'autre, 16 × 23 cm, 96 p., 38 €*

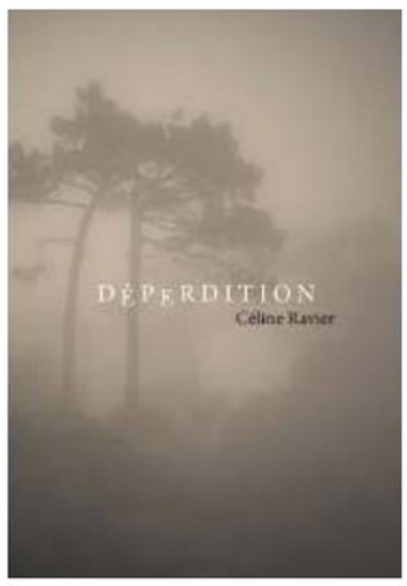
Bastien Deschamps a arpenté le fleuve Évros qui sépare la Turquie de la Grèce, à la rencontre des migrants risquant leur vie pour accéder en Europe. Un texte de la philosophe Sophie Djigo vient étayer cette nécessaire réflexion sur ce qui se joue à présent aux frontières. **JB**



Joyeux bouchers

Nothing Personal, *Nikita Teryoshin, éd. Gost, 21 × 28 cm, 182 p., 53 €*

Sous-titré *The Back Office of War*, ce livre dévoile l'arrière-boutique clinique et cynique de la guerre d'aujourd'hui. L'usage du flash à tout-va souligne l'approche faussement touristique du photographe, comme si Martin Parr délaissait les marchands de glace pour les marchands de canons… **JB**



Empreinte

Déperdition, *Céline Ravier, éd. Images plurielles, 15 × 22 cm, 72 p., 20 €*

Déperdition fait partie de ces ouvrages qui vous embarquent vers un ailleurs. La photographe Céline Ravier a parcouru les hauteurs des montagnes et des forêts pour témoigner de leur sublime empreinte. Sous un ciel brumeux, elle s'aventure dans cette nature qui semble figée dans le temps. **EW**



Héritage

Between Fears and Hope, *Fabrice Dekoninck, éd. Hemeria, 20 × 26 cm, 272 p., 59 €*

Durant trois ans, Fabrice Dekoninck a arpenté Srebrenica, Prijedor et Sarajevo, des villes hantées par les stigmates de la guerre. Il est parti à la rencontre des témoins et des survivants de ces événements qui se sont passés il y a près de trente ans. Sublime ouvrage qui nous plonge dans la mémoire de la guerre de Bosnie-Herzégovine. **EW**

LUMIÈRE SUR... Valérie Belin


© FRÉDÉRIC STUCIN

Élue à l'Académie des Beaux-Arts en janvier dernier, Valérie Belin est artiste, comme elle se définit elle-même. Mondialement reconnue, elle est l'une des plus importantes photographes plasticiennes de sa génération. Depuis le début des années 1990, son œuvre dense et fascinante questionne les stéréotypes de beauté, les objets, le corps et ses représentations. Rencontre enchantée et voyage mémorable dans l'univers photographique d'une virtuose. **Propos recueillis par Christine Bréchemier**

Vous êtes née en 1964 à Boulogne-Billancourt. Que faisaient vos parents ?
Mes parents n'avaient pas grand-chose à voir avec l'art. Mon père était technico-commercial dans une entreprise américaine et ma mère ne travaillait pas. Mon père avait cependant une verve artistique, il avait un jour fabriqué un violon de ses mains. Ma mère lisait beaucoup et son père pratiquait la photographie. Je me souviens que j'avais envie de m'approprier cet outil qu'était l'appareil photo, et qui à l'époque était plutôt destiné aux hommes.

Pour quelle raison devient-on artiste-photographe ?
Artiste tout court ! Selon moi, il n'y a pas de différence entre les deux. Comme la peinture et la photographie, c'est d'après moi le même métier. Alors pourquoi être artiste tout court ? *(Rires.)* Parce que je n'avais pas le choix. Je n'aurais rien pu faire d'autre. C'était le seul moyen d'avoir la sensation d'exister de manière suffisamment intense pour que toute l'énergie qui était en moi trouve un canal. Et un canal suffisamment difficile et complexe pour que cette énergie passionnée puisse être canalisée. Il faut être passionné pour être artiste, c'est la moindre des choses.

Que recherche un artiste ?
En fait, l'artiste, chaque matin, se réveille en quête d'une rencontre décisive. On est à la recherche de quelque chose qui va provoquer une étincelle dans notre journée. On a un regard qui est en quête de quelque chose…

Comment choisissez-vous les sujets que vous photographiez ?
C'est assez mystérieux. Au début, c'est toujours très intuitif, et il y a sans cesse quelque chose de la série d'avant qui se retrouve dans la série suivante. On a une équivalence entre les objets et les humains, ce qu'ils racontent, ce qu'ils véhiculent, le côté décoratif aussi. Après l'apparition de la couleur, ma photographie a changé. C'était une sorte de révolution pour moi, j'ai pris un risque. Mes sujets sont devenus moins identifiables, moins évidents, par rapport aux messages que je voulais transmettre, et je suis passée à des sujets neutralisés qui sont principalement une variation sur le thème de l'image de la femme. Ce cheminement était inéluctable vers des images plus sophistiquées, ce passage du régime de la photographie au régime de l'image.

Quelle est la différence entre une image et une photographie ?
L'image appartient à l'imagination, et la photographie à l'empreinte, la trace, le souvenir, le témoignage. Aujourd'hui, on peut dire que je fabrique des images plus que je ne fais des photographies. Et ça soulève la question suivante : qu'est-ce que la photographie aujourd'hui ? Selon moi, il n'était plus possible de faire de la photo comme je le faisais dans les années 1980 ou 1990. L'évolution de l'outil est allée dans le sens de la nature de mon travail. Les sujets sont devenus des stéréotypes de la femme et de ses représentations, avec l'éloignement du vivant, une sorte de perdition et d'isolement, une dangerosité, un miroir de nos sociétés. Ce sont des héroïnes qui résistent, et qui sont baignées dans un environnement qui véhicule une certaine agressivité.

Dans votre travail, vous montrez des corps empêchés, emprisonnés dans leur propre représentation. Le corps qui ne peut être lui-même, à quoi cela correspond ?
C'est très juste, ce sont des gens qui sont à côté d'eux-mêmes, une forme d'aliénation dans leur processus de métamorphose. Très juste pour les bodybuilders, par l'hypertrophie des muscles, la tête n'appartient pas au corps. Ces dernières années et jusqu'à aujourd'hui, ça se transforme avec les mannequins. L'effet de paradoxe se manifeste de façon différente par la surimpression et/ou le maquillage. L'expression de cette touche est comme une métaphore d'un psychisme qui ne s'exprime pas. Ça correspond aussi à notre époque, le flux continu d'informations, la difficulté de se retrouver soi-même, un portrait de l'aliénation de l'époque. Aujourd'hui, je construis des personnages imaginaires de toute pièce.

Une rencontre qui a changé votre vie ?
Pour des raisons différentes, la rencontre avec mon premier galeriste américain. Sans lui, je n'aurais pas eu la même vie… Et du point de vue de mon art, ce sont sans doute les films de Michelangelo Antonioni.

Quels conseils donneriez-vous à un jeune photographe ?
Faites ! Faites tout ce qui vous passe par la tête, sans préjugés de ce que cela va donner. Faites les photos que vous avez envie de faire et voyez après ce que ça donne… Et surtout, n'attendez jamais. Ne pas attendre pour faire quelque chose, le faire tout de suite pour vérifier les hypothèses. Ça vaut pour la fabrication comme pour les rencontres.

Que vous apporte la photo ?
Le sentiment d'exister.

Selon vous, quels sont les grands enjeux de la photographie, aujourd'hui ?
C'est persister devant les pièges de l'IA, qui sont nombreux. Que l'on ne perde pas l'essence du médium. La photographie est en danger avec les réseaux sociaux et l'IA. L'enjeu, c'est de continuer à être vrai, à témoigner du monde d'aujourd'hui, soit en étant sur le terrain, soit d'une autre manière. Et de garder son lien à l'art pour que la photographie puisse rester ce qu'elle a toujours été, un médium magique.

mpb.com

Achète • Vends • Échange
Crée

Certifié MPB

Économie et circularité.

Économise jusqu'à 25 %* sur ton prochain article. Avec MPB, c'est facile de faire le bon choix. Découvre des milliers d'articles et trouve l'appareil photo idéal au prix idéal. Tous nos colis sont livrés dans un emballage sans plastique.

Acheter Certifié MPB

Trustpilot

Sony A7 III d'occasion

*Économie moyenne réalisée sur 700 modèles de catégorie "comme neuf" par rapport au prix de vente conseillé d'un modèle neuf



TOUCH & TRY*

*MANIPULER ET TESTER



CANON EOS R7** | FUJIFILM X-T5 | PANASONIC LUMIX DC-S5 II | SONY ALPHA 7C II

LES APPAREILS SONT PRÊTÉS,
LES CONSEILS SONT DONNÉS.

camara

1ÈRE COOPÉRATIVE
DE PASSIONNÉS DE PHOTO

*Offre garantie dans tous les magasins Camara jusqu'à fin novembre 2024. **Certains magasins ne disposant pas du Canon EOS R7 vous proposeront le Canon EOS R100.